



Université de Montréal

# **Sur la pertinence de la culture en pragmatique**

par

Maxime Codère Corbeil

Département d'Anthropologie  
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présentée à la Faculté des Études Supérieures  
en vue de l'obtention du grade de Maître ès sciences (M.Sc.)  
en Anthropologie

Avril, 2013

© Maxime Codère Corbeil, 2013

## Résumé

Un débat perdure toujours entre les partisans du relativisme linguistique et ceux qui penchent plutôt pour l'universalisme. Depuis Whorf, plusieurs expériences ont été menées pour déterminer si la langue avait une influence sur l'esprit d'un individu, mais très peu ont porté sur la pragmatique.

Je propose d'explorer le relativisme linguistique selon la perspective de la pragmatique du langage. Deux approches théoriques en pragmatique s'opposent sur la question du relativisme : l'ethnopragmatique et la théorie de la pertinence. En utilisant des modèles de l'interaction culturelle en anthropologie, en particulier les idées de Bourdieu et le concept d'assemblage, je démontre que la flexibilité de la théorie de la pertinence permettrait d'y intégrer une composante relativiste, et ce, sans avoir à la dénaturer. Pour illustrer cette possibilité, j'introduis l'Identité Cognitive qui agit comme composante relativiste tout en permettant une interaction avec la pertinence universaliste du modèle.

**Mots-clés** : Pragmatique, relativité linguistique, théorie de la pertinence, ethnopragmatique, primes sémantique, Bourdieu, assemblage, identité cognitive, contexte

## Summary

There is a strong division between those who believe in linguistic relativity and those who tend more towards universalism. Since Whorf, many experiments were conducted to determine how and if language could influence thoughts, but not often they were focussed on pragmatics.

I revisit the debate on linguistic relativism by considering pragmatics only. There are two different theoretical models in pragmatics at the time, and they support opposing views on relativism: ethnopragmatics and relevance theory. Using models of cultural interaction from anthropology, in particular the ideas of Bourdieu and the concept of assemblage, I show that relevance theory is flexible enough to be able to incorporate a relativistic component, without having to modify its core principles. To illustrate this necessary transformation, I introduce the Cognitive Identity that could interact with the universalistic relevance of the model and still be relativistic itself.

**Keywords** : Pragmatics, linguistic relativity, relevance theory, ethnopragmatics, semantic primes, Bourdieu, assemblage, cognitive identity, context

# Table des matières

<b>Table des matières</b> .....	<b>i</b>
<b>Liste des figures</b> .....	<b>iv</b>
<b>1 Introduction</b> .....	<b>1</b>
<b>2 Relativité linguistique</b> .....	<b>4</b>
2.1 Boas.....	4
2.2 Sapir .....	9
2.3 Whorf.....	10
2.4 Depuis les boasiens.....	13
2.5 Chomsky .....	15
<b>3 Sciences cognitives</b> .....	<b>17</b>
3.1 Langage et cognition.....	18
3.2 La modularité de l'esprit.....	19
<b>4 Relativisme et linguistique</b> .....	<b>21</b>
4.1 Aspect de la relativité linguistique.....	23
4.1.1 <i>Syntaxe</i> .....	25
4.1.2 <i>Lexicologie</i> .....	25
4.1.3 <i>Sémantique</i> .....	26
4.1.4 <i>Pragmatique</i> .....	26
<b>5 Pragmatique</b> .....	<b>28</b>
5.1 Pragmatique et relativité linguistique .....	31
<b>6 La sémantique universelle</b> .....	<b>33</b>
6.1 Les primes sémantiques .....	33
6.2 Les principes de base de la sémantique de Wierzbicka .....	34
6.2.1 <i>Paraphrase</i> .....	35
6.2.2 <i>Sens primordial</i> .....	35
6.2.3 <i>Primes sémantiques</i> .....	36
6.2.4 <i>Métalangage Sémantique Naturel (MSN)</i> .....	37
6.3 La syntaxe universelle.....	38

6.3.1	<i>Sémantique et syntaxe</i> .....	38
6.4	Ethnopragmatique.....	39
6.4.1	<i>Scripte culturel</i> .....	40
6.4.2	<i>Sémantique illocutionnaire</i> .....	41
6.4.3	<i>Sémantique universelle relativiste</i> .....	43
<b>7</b>	<b>Théorie de la pertinence</b> .....	<b>44</b>
7.1	La pertinence.....	45
7.2	L'ostension.....	47
7.3	Exemple d'analyse.....	48
<b>8</b>	<b>Comparaison des théories</b> .....	<b>50</b>
8.1	Relativisme et universalisme.....	50
8.2	Sémantique et pragmatique.....	52
8.3	Intentionnalité.....	55
8.4	Empirisme et rationalisme.....	57
8.5	Structure de la pragmatique.....	59
<b>9</b>	<b>Bourdieu</b> .....	<b>61</b>
9.1	Espace social et champ.....	61
9.2	Habitus et <i>illusio</i> .....	64
9.3	Capital symbolique.....	67
9.4	Bourdieu et la communication.....	68
<b>10</b>	<b>Bourdieu et la pragmatique</b> .....	<b>70</b>
10.1	Maximes de Grice.....	71
10.2	Contexte social.....	73
10.3	Théorie de la pertinence et Bourdieu.....	74
10.3.1	<i>Économie de l'échange linguistique</i> .....	74
10.3.2	<i>Cognition</i> .....	75
10.3.3	<i>Auto-détermination</i> .....	76
<b>11</b>	<b>Anthropologie et pragmatique</b> .....	<b>78</b>
11.1	Anthropologie cognitive.....	78
11.2	La structure de l'agentivité.....	80
11.3	L'assemblage.....	81

<b>12</b>	<b>Pertinence relativiste</b> .....	<b>84</b>
	12.1.1 <i>Relativité des maximes de Grice</i> .....	84
	12.1.2 <i>La pertinence relativiste</i> .....	85
	12.2 L'identité cognitive.....	86
	12.3 Le contexte.....	88
	12.4 La pertinence relative en contexte.....	90
	12.5 Retour sur la relativité linguistique en pragmatique.....	93
	12.6 Développements potentiels.....	94
<b>13</b>	<b>Langue et culture</b> .....	<b>95</b>
<b>14</b>	<b>Conclusion</b> .....	<b>97</b>
<b>15</b>	<b>Bibliographie</b> .....	<b>100</b>
<b>Annexe A</b> .....		<b>i</b>
	Principe de coopération et maximes de la communication de Grice.....	i
<b>Annexe B</b> .....		<b>ii</b>
	Polysémie et Allolexie dans le modèle de la sémantique universelle.....	ii

## Liste des figures

Figure 1 - Schéma du modèle de la pertinence relative .....	91
---	----

# 1 Introduction

*« Dans l'éternel débat entre universel et particulier, nous sommes à la croisée des chemins et nous avons enfin compris que les deux doivent coexister ensemble et à des niveaux différents. »*  
(Brown, 1999, p.110)

La communication a été étudiée par plusieurs grands penseurs venus de différentes disciplines qui ont tenté d'en élucider les mécanismes fondamentaux et d'en comprendre les rouages intrinsèques. Si autant d'esprits ont été fascinés par ce phénomène, c'est parce qu'il est d'une importance capitale pour l'humanité puisque même la forme la plus élémentaire d'échange peut être vue comme étant communicationnelle. La multitude de points de vue sur le sujet ont mené à l'éclosion de plusieurs débats, dont certains font encore rage aujourd'hui.

Un de ces débats porte sur l'influence de la langue sur l'esprit de la personne qui l'utilise. Parmi les principaux arguments pour une relativité linguistique, il y a celui qui conçoit la perception comme étant dépendante de connexions neuronales universelles, mais aussi comme étant dépendante de la façon dont nous concevons, ressentons et interprétons une situation donnée. Le fait qu'il soit très difficile de transposer une idée exprimée d'une langue particulière vers une deuxième langue penche en effet pour l'existence d'une relativité linguistique. Souvent, les expériences démontrant la relativité linguistique ne font que poser le lien entre la langue et l'esprit en extrapolant une différence présente entre deux langues en une différence présente au niveau de la manière de penser, et ce, sans vraiment prouver ce lien convenablement. Ceci pose problème parce que la conclusion semble provenir d'un présupposé. Ces études n'ont donc pas beaucoup de poids lorsqu'il est question de soutenir la relativité linguistique. De l'autre côté, il y a les générativistes et Chomsky qui s'appuient sur les études en acquisition du langage pour supposer la présence d'une grammaire universelle qui semble être la seule explication possible pour rendre compte de l'acquisition du langage. Pour eux, la langue ne serait que la représentation d'un langage universel de l'esprit et ne serait qu'un phénomène de surface. Généralement, les résultats des expériences qui tentent de falsifier la relativité linguistique ne s'attaquent qu'à des versions extrêmes de déterminisme

linguistique, ce qui ne plaide pas nécessairement pas en défaveur des versions plus modérées du relativisme linguistique.

Au-delà de la communication dans son ensemble, la conversation est un cas particulier d'échange linguistique. Pour ce travail, je vais me concentrer sur un aspect très particulier de la conversation : l'interprétation du sens en fonction du contexte (la pragmatique du langage). Même s'il existe plusieurs approches possibles pour analyser cet aspect de la communication, il y a actuellement deux théories qui se démarquent dans le paysage de la philosophie du langage. Il s'agit de la théorie de la pertinence et la théorie du métalangage sémantique naturel. Il est d'autant plus intéressant de les comparer puisqu'elles s'appuient sur des prémisses conceptuelles mutuellement exclusives à l'un et à l'autre de ces modèles. Cette différence primordiale réside avant tout dans leur façon d'étudier l'interprétation du sens dans la langue et dans leur façon de concevoir l'influence du contexte sur la langue. Au-delà de ces différences sur le fond, aucun de ces modèles ne prend directement en compte la formation sociale et culturelle du contexte. Le fait que certaines études linguistiques, dont celles présentées ici, ont parfois tendance à éluder la question sociale est selon moi une grande lacune et un signe d'incomplétude. Ce travail servira en quelque sorte à rétablir cette situation en s'attardant à mieux comprendre comment l'aspect social et culturel du contexte peut servir pour l'étude de l'interprétation du sens.

Je propose de revisiter le débat sur la relativité linguistique portant sur la pragmatique du langage. Le mémoire s'amorcera avec un bref historique des idées et des penchants philosophiques concernant la relativité linguistique. Cette section sera surtout une présentation de la problématique générale de la relativité linguistique, mais aussi une introduction aux récents développements en sciences cognitives qui affirment que les aspects de la relativité linguistique sont indépendants l'un de l'autre. Je compte définir la pragmatique en tant que discipline linguistique avant de présenter la théorie de l'ethnopragmatique d'Anna Wierzbicka, qui penche du côté du relativisme, et ensuite la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson qui est un modèle universaliste. L'approche de Wierzbicka est l'une des rares en pragmatique qui tient compte de l'influence de la culture sur la manière de communiquer tandis que la théorie de la pertinence ne semble pas du tout en faire mention. Je compte ensuite comparer ces modèles avec les idées sur l'interaction culturelle et sociologique développées par Bourdieu, en particulier avec celles sur la langue et l'échange linguistique. La comparaison

avec Bourdieu est pertinente d'abord parce qu'il s'était déjà penché sur le phénomène d'échange linguistique, mais aussi parce qu'il s'intéresse aux rapports entre l'individu et la structure sociale, ce qui est d'une importance capitale lors de la formation du contexte de la conversation. J'ai l'intention de démontrer que la structure de l'ethnopragmatique n'est pas compatible avec la façon dont les interactions individuelles sont décrites en anthropologie tandis que la théorie de la pertinence le serait beaucoup plus. Ce rapprochement n'est pas seulement possible qu'avec le modèle de Bourdieu, car même les idées d'Ortner ou d'Appadurai semblent plus facilement réconciliables sur le fond de la théorie de la pertinence que de l'ethnopragmatique. À partir de ces ressemblances, mais aussi grâce au concept d'assemblage qui sera introduit plus tard, j'argumenterai ensuite qu'il est possible d'ajouter une composante culturelle à la théorie de la pertinence, et ce, sans avoir à modifier les fondements de cette approche. Je vais donc présenter ce nouveau modèle qui semble répondre autant aux exigences universalistes qu'aux requêtes des relativistes. Ce modèle pourrait ensuite être utilisé pour rendre compte de l'interaction communicationnelle sociale et linguistique en pragmatique.

## 2 Relativité linguistique

Pour débiter, il serait à propos de présenter le développement des idées se rapportant à la relativité linguistique au cours du siècle dernier. Pour ne pas ratisser trop large, je vais me limiter à décrire l'approche de type boasienne et les retombées futures qu'elle engendra<sup>1</sup>. Cette lignée théorique me semble être la plus intéressante pour ce travail parce qu'elle est encore pertinente aujourd'hui et parce qu'elle a soulevé d'intenses débats depuis son avènement. D'autant plus qu'elle semble avoir été mal comprise durant plusieurs années, en particulier les thèses défendues par Whorf.

### 2.1 Boas

Pour mieux comprendre le contexte durant lequel ont émergé les idées nouvelles de Franz Boas, il faut retourner à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, où il y avait alors deux opinions divergentes quant à la relativité linguistique (Leavitt, 2011). Il y avait tout d'abord un modèle des sciences naturelles qui recherchait des explications et des lois universelles. Pour les partisans de ce modèle, la langue n'était qu'un épiphénomène de surface qui s'appuyait sur une capacité (cognitive ou linguistique) qui était la même chez tous les individus. De l'autre côté, il y avait les essentialistes qui considéraient la langue comme étant un monde entier en soi et pour qui la diversité linguistique était justement un signe de la multiplicité des mondes constitués par les gens et leurs cultures. Les idées qu'allait mettre de l'avant Franz Boas au tournant du 20<sup>e</sup> siècle allaient se détacher conjointement de ces deux façons de penser la langue. Il allait fonder une vision que je considère comme étant beaucoup plus équilibrée que ne l'était l'une ou l'autre de ces théories.

La première chose à noter est que Boas était un opposant à la vision évolutionniste de l'époque et qu'il a défendu farouchement l'idée que toutes les langues devaient être traitées avec le même égard. Pour lui, elles devaient plutôt être traitées sur un pied d'égalité les unes avec les autres. Il affirmait que les traits culturels ne devaient pas être comparés directement avec les traits présents dans une autre culture d'une région éloignée, mais plutôt par rapport à son lien avec les changements culturels qui ont eu lieu dans la même culture (Boas, 1906). En

---

<sup>1</sup> Pour une revue historique beaucoup plus exhaustive, voir le livre de John Leavitt (Leavitt, 2011).

faisant cela, il se détachait de la hiérarchisation des cultures alors rependue à l'époque qui les classait par ordre d'importance en supposant une suprématie des langues occidentales des colonisateurs ou explorateurs. Au contraire, pour Boas, chaque langue devait être considérée pour ce qu'elle était en elle-même, un système linguistique unique, et non pas à travers une autre langue primordiale. Puisque chacune des langues peut exprimer n'importe quoi et qu'il n'y a pas de limite théorique à l'expressivité d'une langue, il n'y aurait aucune raison de penser qu'une langue particulière est supérieure à une autre. Il rejette donc la hiérarchisation des langues en faveur d'une pluralité décentrée qui permet une calibration mutuelle (Leavitt, 2011).

Tel que noté par Boas dans son article de 1889, « On alternating sounds » (Boas, 1889), un individu qui fait face à un nouvel environnement linguistique aura tendance à interpréter les sons de cette langue en fonction de sa propre langue. Le problème est que cette façon de faire peut faire paraître la langue étudiée comme étant instable parce sa transcription est dépendante de la langue d'origine du locuteur qui l'étudie<sup>2</sup>. Au lieu de biaiser les analyses en utilisant sa propre langue comme base, il faut se laisser guider par la langue elle-même puisque c'est elle qui détient les clés de sa propre compréhension. Ces clés ne doivent pas être imposées par un autre système linguistique.

Pour Boas, le problème n'est pas la langue locale (puisque'il s'agit d'un système linguistique qui doit être équivalent à celui du nouvel arrivant), mais plutôt la manière qu'a l'apprenti d'utiliser sa propre langue pour transcrire une langue qui peut être complètement différente sur le plan phonologique de la sienne. Autrement dit : « *Sounds are not perceived by the hearer in the way in which they have been pronounced by the speaker* » (Boas tel que cité par (Leavitt, 2011), p.119). Les sons sont interprétés selon ceux que le locuteur connaît déjà, ce qui est différent pour chaque personne et ce qui peut donc mener à une apparence d'inconsistance. Boas défend donc l'idée selon laquelle une langue doit être étudiée pour ce qu'elle est, et non pas à travers son rapport avec une langue maîtresse, une langue supposément plus universelle<sup>3</sup>. Il faut aussi mentionner que la calibration est bidirectionnelle,

---

<sup>2</sup> Comme il sera discuté plus loin, un problème similaire est aussi soulevé par Wierzbicka lorsqu'il est question de l'étude de la pragmatique.

<sup>3</sup> Ce dernier point rejoint les propos de Lucy. Voir (Kay, 1999) et aussi (Evans & Levinson, 2009)

c'est-à-dire qu'elle intervient également pour les transcriptions de la langue « externe » vers la langue dite « locale ». Parce que le matériel linguistique interprété est souvent déformé et/ou modifié par des idées et coutumes préexistantes dans la culture du décodeur, il faut donc prendre conscience de cette calibration nécessaire<sup>4</sup> pour permettre d'exprimer la différence entre deux réalités linguistiques provenant de systèmes. C'est grâce à cette calibration qu'il est possible d'obtenir une « traduction » intelligible entre ces deux systèmes distincts.

Au contraire de l'essentialisme, selon Boas il serait donc possible de passer d'un système à un autre, d'un monde linguistique à un autre grâce à cette calibration. Celle-ci est nécessaire pour pouvoir s'extraire de la langue du locuteur qui influence sa propre façon d'interpréter le monde. Concernant le lien entre l'esprit et la langue donc, Boas soutenait l'idée selon laquelle chaque système linguistique puisse influencer ou orienter les pensées habituelles des utilisateurs d'une façon qui ne peut être expliquée par les stades généraux du développement (Leavitt, 2011). Il est cependant important de différencier un lien nécessaire et une corrélation nécessaire. Pour Boas, il y a bel et bien un lien entre la langue, la culture et l'héritage biologique, mais il ne s'agit pas d'une corrélation nécessaire dans le sens strict du terme parce que la langue n'est pas le seul déterminant de la pensée. En effet, la différence linguistique ne peut rendre compte seule des disparités entre plusieurs locuteurs qui partagent une similarité sur le plan social, économique ou religieux. Pour comparer ces individus, il faut connaître la façon de penser de ces individus, il faut considérer les composantes extralinguistiques de leurs vies sociales respectives. Malgré le fait qu'il semble y avoir une corrélation entre la pensée et la langue, celle-ci n'est pas exclusive et il y a aussi d'autres facteurs possibles qui peuvent influencer la pensée au-delà de la langue seule. La culture par exemple pourrait, elle aussi, avoir une influence sur l'esprit<sup>5</sup>.

Comme toutes les langues se s'équivalent entre elles selon Boas (Leavitt, 2011), il ne devrait théoriquement pas y avoir de limite à leur capacité d'expression. Que ce soit dans la pratique ou dans abstraction, elles devraient toutes permettent de bien décrire un phénomène, même si cela est fait en fonction des particularités de la langue en question. Ce qui pourrait

---

<sup>4</sup> Le terme de calibration sera d'ailleurs repris par Sapir et par Whorf pour expliquer cette transition possible d'un système linguistique à un autre.

<sup>5</sup> Nous reviendrons plus tard sur cette possible influence.

paraître comme étant superficiellement différent parce que les formes linguistiques ne sont pas les mêmes devrait tout de même être s'équivaloir au niveau de l'évocation conceptuelle. N'importe quelle langue serait donc en mesure de décrire un même phénomène, même si cela est fait en des termes propres à chacune d'entre elles, et donc légèrement différemment d'une langue à l'autre. L'important à noter est que les caractéristiques spécifiques à une langue, ne doivent pas être comprises comme étant des contraintes quant à la représentativité linguistique de la réalité, mais seulement comme des points de vue différents d'une même réalité. Il devrait donc exister une certaine correspondance entre les langues puisqu'elles peuvent servir à décrire un même phénomène. Au-delà de cette correspondance profonde entre les langues, il y a tout de même de grandes différences de surfaces (de formes linguistiques) entre celles-ci, notamment au niveau du lexique.

Chaque langue utilise un certain lexique utile qui est déterminé en fonction du domaine d'expérience et d'application de cette même langue. Le meilleur exemple demeure les termes décrivant la neige qui seraient plus nombreux en Inuktitut qu'en anglais ou en français<sup>6</sup>. Cette abondance comparative entre l'inuktitut et l'anglais est cependant remise en question notamment par Pinker qui considère qu'il y a exagération du nombre de termes en inuktitut (Pinker, 2007). Ce dernier défend l'idée selon laquelle le nombre de termes est similaire entre l'Inuktitut et l'anglais. J'ajouterais par contre qu'il ne faut pas s'arrêter au comptage des mots pour tenter de savoir si une langue possède effectivement une lexicologie plus riche qu'une autre pour décrire un phénomène. En effet, l'idée n'est pas de prouver que les termes pour « neige » sont équivalents, mais bien qu'il existe un rapport différent entre la neige et le locuteur et qu'il s'illustre bien par le type de vocabulaire utilisé pour la décrire<sup>7</sup>. Pour Boas, s'il y a des mots qui manquent dans une langue par rapport à une autre, cela ne renseigne pas sur la pensée des gens, mais plutôt sur la vie des gens et sur l'utilité de ces mots dans leur quotidien (Leavitt, 2011). Au-delà du vocabulaire, chaque langue possède aussi des catégories linguistiques qui sont obligatoires lors de l'énonciation. Ces catégories régissent en quelque sorte certains aspects de l'expérience. Le locuteur qui veut bien s'exprimer dans une langue

---

<sup>6</sup> Voir (Leavitt, 2011) concernant les termes de neiges en innu et les termes nautiques des marins.

<sup>7</sup> Un autre exemple pertinent de cette différence est la comparaison possible entre les différentes façons de décrire les termes qui ont deux genres opposés dans deux langues distinctes (Lucy, 2004).

doit donc se plier aux contraintes qu'elle impose en elle-même sur la façon de parler<sup>8</sup>. Ces particularités linguistiques d'une langue doivent aussi être prises en considération lors de la calibration entre deux langues parce que la façon d'utiliser une catégorie est différente d'une langue à l'autre et que cet usage pourrait avoir une influence sur l'esprit de l'utilisateur. À ce niveau, il est donc possible que les activités mentales d'un individu soient influencées par la langue qu'il parle. Pour Boas, la calibration est nécessaire pour bien comprendre la place de cette influence et elle consiste à la prise de conscience de l'ensemble des différences entre deux langues données (Leavitt, 2011). Cet exercice de recul permet de bien cerner les différences interlinguistiques et d'en rendre compte correctement dans chaque système linguistique pas la suite<sup>9</sup>.

Que ce soit sur le lexique ou sur les catégories obligatoires d'une langue, Boas soulève le fait qu'il doit bien y avoir un lien entre langue et pensée. D'après lui, il n'y pas beaucoup de doute à savoir que la pensée peut être orientée par la tendance linguistique de la langue et, même s'il ne s'aventure pas à le décrire clairement, le seul fait de noter ce rapprochement possible était en soit une révolution par rapport au courant évolutionniste de l'époque aux États-Unis. Son approche décentrée de la langue se distinguait du relativisme absolu et de l'essentialisme en décloisonnant chaque domaine linguistique et en permettant une compréhension mutuelle grâce à la calibration. Un peu comme pour la théorie de la relativité restreinte d'Einstein qui vit le jour à la même époque, théorie où il était question de la fin de l'universalité du point de vue, les idées de Boas tendaient à vouloir décrire les langues en tenant compte de cette relativité de positions entre elles et en ne posant pas l'existence d'une langue plus centrale que les autres. La calibration linguistique est un peu le pendant de la transformation de Lorentz en relativité restreinte qui permet de passer d'un cadre de référence

---

<sup>8</sup> Ceci est très près de ce que Roland Barthes décrivait lorsqu'il affirmait que la langue était fasciste : « La langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire ni progressiste; elle est tout simplement fasciste; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire.» (Barthes, 1989) .

<sup>9</sup> C'est cette carence dans la calibration qui a produit plusieurs mécompréhension quant à la phonologie de certaines langues indigènes (Leavitt, 2011).

à un autre<sup>10</sup>, tout en conservant les caractéristiques de chaque système. Il faut cependant éviter de confondre la relativité du point de vue avec la doctrine relativiste des essentialistes parce qu'il est toujours possible de transiter d'un système à un autre à l'aide d'une bonne calibration.

## 2.2 Sapir

Après Boas, Edward Sapir a poursuivi le développement de cette approche de la relativité linguistique. Pour ce dernier également, les langues diffèrent grandement dans leur systématisation des concepts et elles sont seulement partiellement équivalentes en tant que représentation symbolique. Sapir note aussi une incommensurabilité entre deux langues dans le sens où il faut une transformation de la perspective (une calibration donc) entre les deux systèmes pour être capable de passer de l'un à l'autre<sup>11</sup>. Selon Leavitt (2011), Sapir distingue le fait que la langue ne détermine pas la pensée directement, mais que le langage fait plutôt partie de la réalité sociale, comme la pensée également et qu'il faut considérer le tout et pas seulement un des deux pour l'étudier. Il poursuit en citant Sapir :

*“It must be obvious to anyone who has thought about the question at all or who has felt something of the spirit of a foreign language that there is such a thing as a basic plan, a certain cut, to each language. This type or plan or structural “genius” of the language is something much more fundamental, much more pervasive, than any single feature of it that we can mention, nor can we gain an adequate idea of its nature by a mere recital of the sundry facts that make up the grammar of the language. When we pass from Latin to Russian we feel that it is approximately the same horizon that bounds our view, even though the near, familiar landmarks have changed. When we come to English, we seem to notice that the hills have dipped down a little, yet we recognize the general lay of the land. And when we arrived at Chinese, it is an utterly different sky that is looking*

---

<sup>10</sup> Cette transformation permet de transposer des coordonnées spatio-temporelles d'un cadre de référence dans un autre cadre de référence à partir de formule mathématique précises. Le parallèle avec la calibration linguistique est pertinent parce qu'elle permet également une transposition entre cadres de référence linguistique différents.

<sup>11</sup> Deux systèmes de points sur un plan sont incommensurables s'ils sont dessinés en référence à une origine différente, mais il est tout de même possible, en modifiant le cadre de référence, de les faire correspondre entre eux et il n'y a donc pas de stricte incompréhension de part ou d'autre (tel est le cas pour la transformation de Lorentz).

*down upon us... Languages are more to us than systems of thought transference. They are invisible garments that drape themselves about our spirit and give a predetermined form to all its symbolic expression” (citation de Sapir 1921: Chapter 10, pp.120-1,221, tirée de Leavitt, 2001, p.135).*

Pour Sapir, l'influence de la langue ne peut être divisée en plusieurs parties distinguables parce qu'elle agit comme un tout qui modifie l'horizon des possibilités et, d'une certaine manière, l'interaction du locuteur avec le réel. Il n'est pas question ici de modification de perception au sens physique, mais plutôt d'influence très subtile sur la façon de penser ce qui nous entoure.

### **2.3 Whorf**

En continuité avec Boas et Sapir, Benjamin Lee Whorf supporte aussi la possibilité d'expression universelle de n'importe quelle langue, mais considère également la notion de particularité dans la façon de pensée qui est due à la langue de l'individu (Darnell, 1999). Whorf se distingue de ces prédécesseurs parce qu'il met l'accent non pas sur la pensée dans son ensemble, mais plutôt sur la pensée habituelle. Comme pour Sapir avant lui, il utilise la métaphore du chemin forgé par la langue qui est emprunté par la pensée. Cette route cognitive est en quelque sorte formée par l'habitude que la personne a d'utiliser une langue donnée. Pour Whorf, parce que la langue influence la façon de pensée dans une certaine mesure et qu'elle est utilisée souvent par l'individu, elle le force à emprunter souvent un type similaire de cheminement de l'esprit et c'est cette habitude qui forge sa façon de pensée générale avec le temps. Il s'agit en fait de son monde-pensée habituel, le microcosme cognitif qu'il porte en lui en quelque sorte (Leavitt, 2011). Lucy fait un parallèle entre cette habitude mentale et l'accent phonologique d'un individu qui ne peut se perdre complètement dépassé un certain âge. Pour lui, ce que Whorf décrit peut aussi être vu comme étant un accent, mais il s'agit plutôt d'un accent sémantique. Un accent qui ne porte pas sur les sons, mais plutôt sur le sens des concepts utilisés dans une langue (Lucy, 2004).

En défendant ces idées du traitement quotidien orienté selon la langue, Whorf a faussement été traité de déterministe par des critiques qui y voyaient une façon de dire que la langue détermine entièrement l'esprit. Or, tout comme Boas et Sapir, il n'a jamais affirmé que cela

était le cas et le pas (petit, mais ô combien important entre influence sur l'esprit et détermination de l'esprit) n'a jamais été franchi par Whorf. Ce dernier croyait au contraire qu'il était possible de se soustraire de cette influence de la langue sur l'esprit. John Lucy note d'ailleurs (Lucy, 2004) que Whorf voulait montrer que la langue n'est pas une contrainte inévitable et qu'il est possible d'évacuer son influence (ou du moins en prendre conscience) en s'ouvrant à l'apprentissage d'une nouvelle langue. C'est en faisant face à une nouvelle réalité linguistique que le locuteur peut ouvrir les yeux sur ce que sa langue maternelle lui apporte et qu'il lui est possible de se sortir de ce parcours cognitif habituel. Pour Whorf, le rôle du linguiste est de prendre conscience de ces catégories linguistiques et de les exprimer verbalement. En faisant cela, il lui est donc possible de transcender les schémas conceptuels habituels de sa langue maternelle et de prendre conscience des écarts entre ses propres schémas et ceux des langues apprises sur le terrain (Darnell, 1999). Pour Whorf, cette conscience multilingue devrait ultimement être le but de la linguistique. Cela permettrait au linguiste de porter un regard plus lucide, non seulement sur sa langue, mais aussi sur sa propre société aussi. Quant à moi, je crois que cette ouverture d'esprit peut également s'obtenir autrement puisque la langue n'est pas la seule composante qui influence l'esprit. S'extirper des griffes linguistiques de sa langue maternelle ne serait pas le seul moyen d'obtenir conscience de nos propres chemins cognitifs et je crois qu'il serait aussi possible de le faire sans que la personne ne soit en contact avec une nouvelle langue. Comme autre possible influence sur l'esprit, je pense notamment à la culture de l'individu. Nous possédons tous une histoire sociale et culturelle propre et ces habitudes tendent aussi à créer un parcours cognitif normalisé quant aux types de décisions qu'un individu devra prendre dans sa vie. Ce cheminement de vie devrait donc aussi avoir une influence sur la forme de notre esprit. Comme pour l'aspect linguistique, il devrait être également possible de s'extraire de ces habitudes cognitives en prenant conscience de cette construction de notre habitus, en remettant en question nos motivations et notre propre perspective des choses<sup>12</sup>. Je reviendrai plus loin sur ces habitudes cognitives qui sont aussi pertinentes en pragmatique du langage.

---

<sup>12</sup> C'est un peu ce que le mouvement postmoderne a prôné en anthropologie avec l'importance qu'il accorde à la réflexivité, notamment Johannes Fabian (Fabian, 2002) ou l'article de Wikan sur la résonance (Wikan, 2009).

Whorf s'est aussi attardé à la description de l'espace et du temps dans les langues. Pour lui, ces derniers peuvent être « conceptualisés » différemment selon la position culturelle et linguistique du locuteur. Plusieurs de ses études ont d'ailleurs tenté de démontrer ce point pour la langue Hopi. De celles-ci, je crois qu'il faut surtout retenir que le principe de relativité linguistique dépasse largement les rapports entre seulement deux langues et qu'il serait très concevable qu'une différence au niveau linguistique entre deux langues puisse laisser une trace dans la façon de pensée de l'individu. Cette supposition sur la relativité linguistique, quoique basée sur des observations empiriques, a été très longtemps incomprise ou carrément refusée par plusieurs chercheurs (voir (Leavitt, 2011) et (Darnell, 1999)). Un exemple intéressant soulevé par Leavitt (2011) est celui de Malotki qui rejeta les conclusions de Whorf concernant la conception du temps en Hopi après avoir examiné de nouvelles données. Leavitt note que le rejet de Whorf par Malotki est dû aux différences quant la méthodologie utilisée. Au lieu de faire comme Whorf et de tenter de reconnaître d'abord la catégorie imposée par la forme linguistique par rapport à la langue elle-même, Malotki semble au contraire se servir de la morphologie de la langue pour exprimer une catégorie présente dans les langues occidentales. Il liste ensuite les autres sens résiduels (les sens qui se combine à la première catégorie, mais qui n'ont pas le sens de « temps ») et affirme qu'il existe bel et bien une conception du temps en Hopi. Cette différence dans la façon de traiter une langue source comme l'Hopi est justement ce que Boas reprochait à ses contemporains. Pour lui, il fallait éviter de chercher des équivalences des catégories de l'anglais dans un système linguistique qui possède déjà ses propres catégories. John Lucy formule un reproche similaire à Kay concernant son travail sur les couleurs parce qu'il affirme que le concept de « couleur » est lui-même occidental et qu'en l'imposant à une langue qui ne possède pas de forme équivalente, la recherche est biaisée parce que le traitement de la couleur est en quelque sorte introduit par la force dans la langue étudiée (Kay, 1999). En appliquant cette façon de penser pour la présence ou non du temps dans une langue, ce pourrait donc être la méthodologie de Malotki qui serait en elle-même biaisée<sup>13</sup>.

---

<sup>13</sup> Anna Wierzbicka et Cliff Goddard feront plus tard le même reproche aux partisans des théories universalistes du langage lorsqu'il sera question de bien comprendre chaque langue pour ce qu'elle est et non pas d'imposer une vision occidentalisée de la pragmatique à toutes les autres langues (Goddard, 2006).

Lucy discute aussi de cette différence méthodologique en séparant les approches possibles en deux types (Lucy, 2004) : celles centrées sur le domaine et celles centrées sur la structure. Ce qui distingue avant tout ces deux approches est la vision du langage qu'elle sous-tend. La première option demande s'attarde à trouver un domaine d'expérience (l'espace, les termes de couleur ou le temps) et pour essayer de le décrire en termes qui soient indépendants d'une langue en particulier. Il est ensuite possible de rendre compte de sa variabilité dans plusieurs langues différentes. L'approche structurelle consiste plutôt à trouver d'abord une structure grammaticale (comme la marque du pluriel ou du genre) pour essayer plus tard d'en rendre compte dans différentes langues. Lucy décrit la première approche comme souffrant d'un biais implicite et la deuxième comme possédant une difficulté descriptive complexe et empirique. Pour lui, l'approche structurelle permet cependant d'être plus près des faits linguistiques et cette dernière diminue aussi les risques d'être influencé par un concept qui existe seulement dans une langue en particulier<sup>14</sup>.

La principale différence entre ces deux approches vient de l'existence d'un présupposé universaliste. En effet, le simple fait de choisir un domaine d'expérience pour le comparer à travers plusieurs langues l'élève aussitôt au rang d'universel du langage en tant que concept qui doit être reconnu par tous. La critique de Lucy<sup>15</sup> et sa tendance à pencher pour une approche plus ouverte vient justement du fait qu'il croit qu'il ne faut rien imposer à une langue, qu'il faut plutôt étudier ses propriétés intrinsèques pour ensuite dégager des formes qui pourraient peut-être se retrouver dans une autre langue.

## 2.4 Depuis les boasiens

Boas et ses successeurs ont sérieusement contribué à alimenter le débat sur la relativité linguistique grâce à leur ouverture à la différence et surtout grâce à leur vision selon laquelle une certaine calibration rend possible la transition d'un système à l'autre. Après eux, le débat a semblé retourné au niveau de l'ancienne dichotomie entre universalisme et relativisme. Certains comme Vossler ont décrit les individus comme des esclaves d'une langue maternelle qui a forgé leurs horizons de possibilités au-delà desquels il n'est pas possible d'aller (Leavitt,

---

<sup>14</sup> C'est d'ailleurs ce qui distingue les travaux de Whorf et ceux de Malotki.

<sup>15</sup> Critique aussi formulé par plusieurs autres comme Wierzbicka par exemple.

2011). D'autres, comme Kay (1999), ont tenté de prouver qu'il ne pouvait pas y avoir de différence dans la perception des couleurs parce qu'il s'agit d'une capacité universelle<sup>16</sup>. Depuis les années 1950, il y a aussi eu plusieurs recherches qui ont porté sur la manière d'utiliser la langue et sur la façon dont elle pourrait influencer l'esprit. Boroditsky (2003) a relevé plusieurs études qui ont comparé directement des locuteurs de différentes langues quant à la manière dont leur langue influençait leur façon de penser<sup>17</sup>. Elle cite plusieurs cas où la forme descriptive d'une langue a eu une incidence sur la manière de différencier (de classer) des objets ou des concepts. L'exemple le plus probant est sûrement le fait que les locuteurs de l'anglais ont plus tendance à favoriser une similarité basée sur la forme, tandis que les locuteurs de Maya Yucatec ont plutôt tendance à favoriser une similitude basée sur le matériau de l'objet. Pour Boroditsky, cette différenciation s'explique par le traitement grammatical particulier d'une langue donnée<sup>18</sup>.

Les Boasiens se sont donc séparés à la fois du mouvement déterministe (la langue détermine comment nous percevons et comment nous pensons) et du mouvement essentialiste (chaque langue est un univers en soi et il est impossible d'exprimer des idées d'une langue à l'autre), mais aussi du relativisme absolu (les langues peuvent se différencier les unes des autres sans aucune limite et de façon imprévisible). Malgré leurs efforts, leur position sur la relativité linguistique a longtemps été perçue comme étant ambiguë. Peut-être parce qu'ils insistaient tout autant pour dire qu'il n'y avait pas nécessairement de lien entre la race, la culture, la langue et la façon de penser, tout en démontrant qu'il y avait sûrement un lien entre ces éléments. C'est, je crois, ce manque de précision qui a été la cause de tous ces remous de

---

<sup>16</sup> Pour moi, cette discussion est d'un tout autre ordre que celle portant sur la relativité linguistique en général. Le fait que les recherches de Berlin et Kay tendent à prouver que la perception des couleurs est universelle, n'enlève rien au principe de relativité linguistique tel que décrit par les boasiens parce que ce n'est pas exactement ce qu'ils ont voulu dire. Berlin et Kay ont paraphrasé Sapir-Whorf en disant que la recherche d'universaux sémantiques est futile parce que les langues sont arbitraires les unes par rapport aux autres. Au contraire, les Boasiens n'ont jamais été déterministes pour ce qui est des couleurs et ils ont toujours conçu la perception comme autonome de la langue (Leavitt, 2011).

<sup>17</sup> Voir aussi le texte John Lucy sur la question (Lucy, 2004).

<sup>18</sup> Un autre exemple intéressant est le traitement vertical du temps en Mandarin qui diffère du traitement de la temporalité en anglais qui est souvent représentée horizontalement.

part et d'autre parce qu'il rendait possible la déformation de leur idée pour qu'elle soit interprétée comme relevant d'un relativisme extrême ou d'un déterminisme absolu.

Plus récemment, Dell Hymes a supporté l'idée selon laquelle les fonctions du langage sont elles-mêmes universelles, mais que leurs manifestations sont variables d'une langue à l'autre (Juanals & Noyer, 2007). Cette nouvelle approche est particulièrement intéressante lorsqu'il est question de pragmatique du langage et de la façon dont une langue est employée dans certains contextes. Nous reviendrons d'ailleurs sur cette question plus loin.

## **2.5 Chomsky**

Chomsky a marqué le 20<sup>e</sup> siècle par son immense apport en linguistique et, aidé de ses successeurs générativistes, il conserve encore une influence très grande sur la pensée occidentale (en particulier en Amérique du Nord) dans le domaine des sciences du langage. Dès les années 1950, Chomsky s'attarde à décrire la syntaxe comme un ensemble de règles fondamentales desquelles peut émerger toute la complexité observée dans les langues. Pour ce faire, il distingue les formes linguistiques profondes (les manifestations de la cognition humaine) et les représentations de surface (les mots prononcés) (Chomsky, 1969). Chomsky croit que la syntaxe est profondément ancrée dans la cognition humaine et qu'elle est à l'origine des caractéristiques du langage. La sémantique et la phonologie découleraient donc de la syntaxe. Pour lui, chaque individu possède les bases cognitives d'une grammaire universelle à partir desquelles toutes les langues peuvent être représentées. Cette grammaire universelle agit profondément et inconsciemment et peut se réaliser par différentes formes de surfaces, par différentes langues. Cette grammaire universelle serait la seule faculté langagière qui nous distinguerait des primates et des autres animaux (Hauser, Chomsky, & Fitch, 2002). Sa préférence pour les formes profondes a pour effet de diminuer l'importance de la variabilité linguistique. Chomsky illustre d'ailleurs cette tendance en prenant l'exemple d'un martien nouvellement arrivé sur Terre. Celui-ci serait sûrement émerveillé par le langage humain, mais il le serait d'autant plus par les similarités du langage que par les différentes formes possibles. Pour Chomsky, ce qui est merveilleux n'est pas le grand nombre de langues, mais bien les caractéristiques universelles du langage qui font que toutes les langues humaines se distinguent également du langage plus limité des animaux. Lucy explique le désintéressement des universalistes envers la diversité linguistique par le fait que ces derniers considèrent que

les différences linguistiques existent en surface seulement et que ces différences sont peu importantes par rapport aux rapprochements possibles, ce qu'il y a de commun entre toutes les langues (Lucy, 2004).

Même si cette approche universaliste soulève certains problèmes, notamment le fait que le contenu de cette grammaire universelle n'a jamais été clairement défini (Bouchard, À paraître)<sup>19</sup>, l'influence de Chomsky est encore très grande en Amérique du Nord et plusieurs projets de recherches fonctionnent encore selon ses préceptes<sup>20</sup>. Récemment, il semble cependant y avoir une tendance vers la diversification des approches ou, du moins, une plus grande ouverture vers un relativisme modéré<sup>21</sup>. Ce retour du balancier permettrait de poursuivre les recherches sur la relativité linguistique en mettant plus en avant la diversité linguistique, ce qui semble avoir été oublié pendant l'ère universaliste de Chomsky.

Il faut noter en terminant que toutes ces nouvelles tendances sont pertinentes, mais qu'elles demeurent néanmoins extérieures au projet des Boasiens. Ces derniers s'intéressaient plutôt à la conceptualisation du monde et non pas aux processus de la pensée humaine comme tels. Dans cette nouvelle réalité baignée par la science cognitive, la vision boasienne de la relativité linguistique semble faire pâle figure :

*“The idea that language could determine (however weakly) the nature of our thinking nowadays carries more than a faint whiff of anachronism; rather, it seems to belong to an altogether different age, prior to the serious study of mind as an information processing device” (Gumperz & Levinson, 1996, p.22)*

Ceci provient sûrement du fait que plusieurs points en commun ont déjà été observés entre plusieurs langues du monde et que ceci démontre en partie l'existence d'une cognition commune ainsi que des processus sémiotiques communs pour toutes les langues. Le relativisme ne s'aurait rendre compte de cette réalité et cet argumentaire pencherait donc

---

<sup>19</sup> Ceci semble avoir été résolu par le nouveau programme minimaliste qui stipule que la seule composante de la grammaire universelle est la récursivité. Voir à ce sujet l'introduction de Radford (1997) sur ce programme.

<sup>20</sup> Le groupe de recherche en Biolinguistique de l'UQAM se penche d'ailleurs sur le fonctionnement computationnel et cognitif de la syntaxe.

<sup>21</sup> Voir à ce sujet l'article de et Evans et Levinson (2009) qui illustre bien l'opposition très forte entre les générativistes et ceux qui penchent vers un relativisme plus important.

contre son évidence. Cette nouvelle vision de la relativité linguistique, appuyée par les recherches en sciences cognitives, se détache des idées de Boas sur le fond. Par contre, elle se montre également plus ouverte à l'idée d'une relativité relative, c'est-à-dire une relativité qui permettrait d'avoir une composante variable chez les locuteurs de différentes langues, tout en n'écartant pas une certaine constance cognitive en parallèle.

### 3 Sciences cognitives

Comme le note Darnell (1999), les problèmes formulés par les sciences cognitives sont différents de ceux qui concernent la relativité et elles se sont éloignées des idées de Whorf. En effet, ce dernier s'intéressait plus aux différences linguistiques et culturelles qu'aux concepts universels; les sciences cognitives, quant à elle, tentent plutôt d'expliquer les similarités linguistiques par la présence de caractère innée. Les sciences cognitives suivent un programme universaliste qui, de par sa nature, s'intéresse moins à la diversité<sup>22</sup>. La tendance résolument cognitive qu'ont prise plusieurs domaines depuis les années 50, et surtout depuis l'explosion technologique et informatique, a affecté la façon dont était interprétée l'hypothèse de Sapir-Whorf sur la relativité linguistique. Il y eut plusieurs reformulations de cette hypothèse qui considéraient que les versions les plus extrêmes de déterminisme et qui ne rendait nullement grâce aux idées originales supportées par les boasiens (Leavitt, 2011). Le débat s'est donc modifié et il s'est concentré sur les questions axées sur les processus cognitifs comme tels et surtout sur la place du langage dans la cognition<sup>23</sup>.

---

<sup>22</sup> Voir la section précédente sur Chomsky

<sup>23</sup> Un deuxième débat important en sciences cognitives porte sur l'aspect computationnel de la cognition. Certains croient que la pensée humaine pourrait être modélisée par un processus purement computationnel (comme un ordinateur), c'est-à-dire que la cognition consisterait à appliquer des règles syntaxiques à des chaînes de symboles pour ensuite obtenir une valeur de sortie (Harnad, 2009). D'autres ont par contre soulevé le problème de l'ancrage des symboles (Harnad, 2003b) comme l'illustre bien la métaphore de la chambre chinoise de Searle (1980). Plus récemment, d'autres options ont aussi été avancées par Rey (Rey, 2006), entre autres, pour qui le système ne compute non pas les symboles eux-mêmes, mais la représentation des symboles, ce qui permet d'ajouter un niveau entre pensée et langage (voir aussi Recanati (2008) pour plus de détails sur ce niveau représentationnel supplémentaire). Je ne vais pas élaborer sur ce débat important ici parce que cela sort un peu du propos général de ce mémoire.

Pour Harris (2003), deux approches qui s'opposent en sciences cognitives : la cognition généralisée et la cognition modulaire. La première propose l'existence d'une base cognitive à partir de laquelle découlent toutes les autres capacités cognitives. Selon cette vision, la variabilité du langage humain s'expliquerait par les multiples manifestations possibles qui pourraient émerger de cette capacité cognitive primordiale. De l'autre côté, la vision modulaire sépare le traitement du langage et celui de la cognition en général dans deux modules bien distincts. Au-delà du langage, il existe aussi d'autres modules qui ont chacun une fonction propre de la cognition et qui s'assemblent les uns les autres pour produire l'ensemble de la cognition. Aussi, ces modèles seraient indépendants les uns des autres. Dans cette version théorique, la variabilité s'expliquerait plutôt par un phénomène purement superficiel qui ne serait pas relié avec l'universalité de la cognition. Aujourd'hui, l'approche modulaire est généralement privilégiée parce qu'elle peut plus facilement rendre compte des résultats récents des recherches en sciences cognitives (Swoyer, 2010).

### **3.1 Langage et cognition**

Plusieurs ont tenté de trouver la place du langage dans la cognition humaine. Comme je l'ai déjà mentionné auparavant, Chomsky considérait que la capacité langagière de l'humain provenait de l'organe mental qui gérait aussi la syntaxe. Pour lui, c'était la syntaxe qui était au centre du langage et elle était autonome de la sémantique. Chomsky illustre cette idée avec sa fameuse phrase *Colorless green ideas sleep furiously* en affirmant que c'est la syntaxe qui permet une impression de compréhension à cette phrase qui n'est sémantiquement pas valide. La syntaxe est donc plus primordiale que la référence pour la signification<sup>24</sup>. Puisque c'est de la syntaxe que provient le langage, Chomsky considère comme secondaire la fonction de communication du langage, sa fonction plus pragmatique. À l'inverse, le mouvement de la linguistique cognitive affirme que la communication est le but ultime du langage et qu'elle est primordiale au langage, que c'est plutôt la syntaxe qui devrait être au service de celle-ci Harris (2003). Ceci va à l'encontre des idées de Chomsky, mais semble être dans la même direction que les idées de Grice et des pragmaticiens dont nous discuterons plus tard.

---

<sup>24</sup> Un autre exemple de ce phénomène est le poème *Jabberwocky* (Carroll, 2010).

Plus récemment, grâce aux avancés en imagerie cérébrale, une discipline qui tente de comprendre la cognition humaine à partir du cerveau lui-même par l'étude de la structure neuronale à émerger : la neuroscience cognitive. Même si ce domaine récent est en pleine expansion, certains le critiquent et rejettent le côté sensationnel qui tapisse ces recherches et ils se questionnent sur les fondements d'une telle approche. Par exemple, Jerry Fodor reproche à la neuroscience cognitive de ne pas pouvoir expliquer la cognition et de se limiter à la représenter par imagerie seulement (Fodor, 1999). Au-delà de ces critiques, la neuroscience cognitive partage avec la linguistique cognitive la vision selon laquelle le développement du langage et celui de la composante sensori-motrice (la perception du monde extérieur) se sont faits conjointement et que la sémantique doit être au centre du langage (Harris, 2003).

### **3.2 La modularité de l'esprit**

L'idée de la modularité de l'esprit provient des écrits de Jerry Fodor. Pour lui, certains processus cognitifs doivent être computationnellement isolés de la plupart des autres connaissances profondes et ces derniers sont ensuite reliés séparément aux processus cognitifs généraux (Fodor, 1985). Il distingue donc les modules plus particuliers qui sont attitrés à une tâche spécifique (les processus isolés) et les processus cognitifs généraux qui se ne rapportent pas à une tâche spécifique. Ces derniers existent à un niveau plus élevé et relèvent de l'ensemble de la cognition. Ils peuvent donc utiliser toutes les connaissances acquises pour fonctionner. À l'inverse, les capacités cognitives modulaires (ou encapsulées) n'impliquent pas toutes les croyances ou les pensées de l'individu. Les réflexes sont un bon exemple de ce type de processus isolé puisqu'il s'agit d'une réaction spontanée qui n'est pas liée avec les pensées générales d'une personne; peu importe l'identité de celui qui pose un geste envers un individu qui réagit par réflexe, la réaction sera la même. Ceci indique que le module cognitif impliqué ne tient pas compte de l'histoire de la relation avec l'individu en question, et qu'il s'agit plutôt d'une computation basée uniquement sur la réponse à un stimulus. Certains processus isolés relèveraient donc de modules différents qui ne pourraient pas avoir accès à la cognition plus générale et qui seraient confinés à leur domaine d'application respectif. Pour illustrer cette modularité, Fodor utilise l'analogie de l'ordinateur qui, pour fonctionner, fait des opérations uniquement à partir de sa propre base de données préexistante (Fodor, 1985). Le programme de cet ordinateur est limité par le fait qu'il ne peut pas utiliser les données dans

une unité extérieure à son propre module. Il est limité par son encapsulation étanche. Selon lui, le même principe s'appliquerait pour les modules cognitifs.

La présence de modules distincts amène donc à concevoir le langage comme faisant également partie d'un module distinct de celui de la cognition générale. Ceci implique qu'il y aurait assurément une différence entre le langage et le reste de la cognition parce qu'il requerrait l'utilisation de modules différents. Si les facultés cognitives sont modulaires comme le prétend Fodor, ce n'est pas vrai que tout peut influencer le reste parce qu'il y a des barrières entre chaque capsule ce qui pourrait faire penser à une absence d'influence possible entre langue et esprit. De son côté, Fodor est clairement innéiste pour ce qui est du langage et il penche manifestement pour l'universalisme tant au niveau de la cognition qu'au niveau linguistique. Sur ce point, il se rapproche un peu de Chomsky. Il déteste d'ailleurs le relativisme parce que cette façon de voir les choses contredit la fixité de la structure de l'esprit (Leavitt, 2011)<sup>25</sup>.

Comme les récents écrits en sciences cognitives penchent du côté de la modularité de l'esprit (Swoyer, 2010), cela signifie que chaque module cognitif aurait une fonction bien définie et agirait indépendamment des modules voisins. Dans le cadre de ce mémoire, la conséquence principale de ce type de modélisation de l'esprit est que les différents aspects de la relativité linguistique doivent être traités séparément parce qu'une étude approfondie d'un aspect ne permet de se renseigner que sur ce dernier, les autres aspects relevant d'autres modules indépendants. Il faut aussi noter que le fait qu'un aspect soit exclu de la relativité linguistique n'implique pas la fin de la relativité linguistique dans son ensemble puisque chaque aspect doit être étudié et validé séparément.

---

<sup>25</sup> Il demeure cependant encore plusieurs questions non résolues sur le sujet, en particulier celle qui a trait au degré de la modularité de l'esprit. Quelles sont justement ces frontières entre différentes capacités cognitives et surtout comment se fait cette encapsulation?

## 4 Relativisme et linguistique

*“I hate relativism. I hate relativism more than I ate anything else, excepting, maybe, fiberglass powerboats.”  
(Fodor, 1985, p.5)*

Lorsqu’il est question de relativisme, il est important de bien préciser quels sont les éléments impliqués et en quoi ils sont relatifs l’un à l’autre. Autrement dit, en quoi une propriété Y est relative à X. Pour être intéressante, la thèse doit comporter une variable Y qui est généralement perçue comme étant constante pour tous les X. La variable Y est donc une variable dépendante d’un cadre en particulier et la variable X et une variable indépendante, une variable qui influencera Y en fonction de sa valeur (Swoyer, 2010). La structure de l’esprit pourrait par exemple être influencée par plusieurs facteurs différents : la perception directe, l’attention ou la classification socio-culturelle (Lucy, 2004). Dans le cas qui nous concerne, la variable X est la langue et la variable Y est la cognition ou la structure de l’esprit.

Il faut aussi distinguer le relativisme descriptif et le relativisme normatif qui agissent différemment sur le problème posé. Le premier est une famille de postulats empiriques qui décriraient les différentes façons de penser, ou processus de raisonnement, entre plusieurs groupes donnés; tandis que le deuxième s’attarde à déterminer si les modèles de pensée sont soit vrais, soit faux (Swoyer, 2010). Pour le relativisme descriptif, il n’y a pas de vérité absolue et il s’agit seulement de décrire les différences, sans faire appel à un jugement extérieur au système. Au niveau linguistique, ceci s’illustre par le fait que le sens d’un mot est variable en fonction du temps de l’énonciation (de l’époque) et de la culture des locuteurs<sup>26</sup>. Le relativisme normatif consiste à donner une valeur à cette différence; attribuer, sur une base non empirique, une valeur de vérité à une propriété d’un système par rapport un cadre de référence. L’exemple linguistique serait que le sens d’un mot est littéralement déterminé par une communauté donnée et que ce sens est perçu comme étant le sens vrai dans cette communauté (Swoyer, 2010).

---

<sup>26</sup> Un exemple plus précis pourrait être tiré des écrits de Whorf lorsqu’il affirmait que les Hopis ne pensent pas de la même façon et qu’ils ne conçoivent pas les choses du monde extérieur comme des objets constants et solides, mais plutôt comme des concepts événementiels ou des états (Swoyer, 2010).

Au-delà des variables attribuées à une relation relative, il est primordial de bien connaître de quelle façon sont liées les deux variables mises en cause. Autrement dit, si la langue ou la culture influence la façon de penser, il doit bien y avoir une connexion causale objective entre le fait de parler une langue en particulier (ou une culture) et la manière de penser. Concernant la relativité linguistique, il y a deux relations importantes à considérer : la langue est une interprétation particulière de la réalité, cette interprétation particulière a une influence sur la pensée (Lucy, 2004). Pour Lucy donc, il y a deux composantes à la relativité linguistique, celle qui traite du lien entre la langue comme représentation du monde et celle qui tient à savoir si cette représentation du monde peut avoir une influence sur l'esprit du locuteur.

Cette relation de dépendance entre langue et esprit peut se manifester à divers degrés par la présence de différences plus ou moins grandes entre deux façons de penser qui sont propres à une langue en particulier. Par exemple, si l'influence de la langue porte sur une façon de penser qui soit centrale, une croyance dont l'abandon ne peut se faire sans l'abandon de plusieurs autres croyances desquelles elles découlent, le relativisme est plus grand que s'il ne s'agit que d'une croyance périphérique. La « centralité » est une propriété fonctionnelle et non pas intrinsèque de la cognition de par son rôle actif dans le façonnement de la pensée humaine (Swoyer, 2010). Il faut noter qu'une croyance peut être principale pour un groupe et secondaire pour un autre et qu'il y a donc un deuxième niveau de relativisme ici. Ainsi, l'influence d'une variable indépendante sur les croyances de deux groupes donnés pourrait ne pas être la même. Ceci est possible non seulement parce que les croyances ne sont pas affectées de la même façon dans chaque groupe, mais aussi parce que la structure même de l'organisation de ces croyances (leur hiérarchisation) n'est pas la même non plus. Dans le même ordre d'idées, le relativisme peut-être local s'il s'applique à seulement un aspect de la cognition et global s'il la modifie dans l'ensemble. En tenant la modularité de l'esprit pour acquise, il est cependant possible de penser que la relativité linguistique pourrait uniquement s'appliquer à son seul module cognitif<sup>27</sup>. Cependant, même en utilisant une cognition modulaire, il serait aussi possible que différents aspects du langage puissent influencer indépendamment la cognition d'une façon non négligeable.

---

<sup>27</sup> Pour Fodor par exemple, puisque la faculté du langage est elle-même encapsulée, cela ne pourrait lui permettre d'étendre son influence sur d'autres modules concurrents (Fodor, 1985).

## 4.1 Aspect de la relativité linguistique

L'hypothèse de Sapir-Whorf stipule que la langue parlée par quelqu'un a une influence sur la structure de sa pensée et que cela se traduit par une compréhension et une expérience différente du monde autour de lui. Plusieurs critiques de Sapir-Whorf ont tenté de discréditer la version forte de leur hypothèse et ont plutôt penché vers l'universalisme de la pensée humaine qui se doit d'être la même dans toutes les langues. Or, dans la version originale de ses écrits, Whorf met de l'avant une version modérée de la relativité linguistique qui n'a pas d'ambition relativiste absolue comme certains de ses détracteurs lui ont prêtés (Leavitt, 2011). Pour John Lucy, comme il n'y pas de langage universel, mais plutôt plusieurs langages bien différents, la relativité linguistique doit surtout s'intéresser à savoir si ces différences dans les langues influencent aussi la culture et l'esprit d'un locuteur. Pour tenter de cerner ces possibles influences entre langue et esprit, il les classe selon trois niveaux (Lucy, 2004): sémiotique, linguistique et structurel.

Le niveau sémiotique est celui de l'influence du code symbolique lui-même, c'est-à-dire que le fait d'utiliser un signe pour représenter la pensée aurait une influence sur la forme de la pensée elle-même. L'étude de cette influence serait assez difficile puisqu'il faudrait pouvoir s'extraire de sa capacité même à utiliser des signes linguistiques. L'autre problème est que cette capacité sémiotique de l'être humain est très généralement perçue comme étant universelle et qu'il serait ardu de s'attarder à la représentation de la pensée à travers l'usage du signe, autant saussurien qu'iconique ou indexical. Cette possible relation entre sémiotique et cognition dépasse le cadre de ce mémoire et je ne la traiterai pas davantage<sup>28</sup>.

Le niveau linguistique concerne la relation entre le niveau de langue et la manière de penser. Par niveau de langage, j'entends le degré de formalisme utilisé dans une conversation donnée, mais aussi la langue apprise en fonction du niveau d'éducation d'une personne particulière. Dans ce cas-ci, l'influence porterait sur la diversité de formalité dans la société et sur les différents idiolectes associés à chaque classe sociale. Je ne crois pas que ce niveau soit

---

<sup>28</sup> L'ouvrage à paraître de Denis Bouchard traite cependant de cette question. Selon ce dernier, c'est justement cette capacité à utiliser le signe saussurien qui distingue les humains des animaux. Il ajoute que cette capacité est primordiale pour le langage et que son émergence pourrait peut-être même expliquer l'origine biologique du langage (Bouchard, À paraître).

pertinent pour l'étude de l'hypothèse de Sapir-Whorf parce qu'il s'agit plutôt ici de jauger l'individualité au lieu de la cognition interlinguistique. Il serait tout de même intéressant de se pencher sur cette question dans le cadre d'un autre travail<sup>29</sup>.

L'influence structurelle décrite par Lucy a trait à la manière par laquelle la structure de l'esprit serait façonnée différemment en fonction de la langue. C'est ce niveau dont il est le plus fréquemment question en relativité linguistique, car il permet de lier directement la langue avec la cognition. Comme expliqué précédemment lorsqu'il était question de la modularité de l'esprit, avant de tenter de décrire les possibles relations entre pensées et langue, il faut définir quels sont les modules impliqués. Selon cette optique modulaire, où chaque processus possède une fonction particulière et encapsulée, il ne sert plus à rien de demander si la langue façonne l'esprit en général puisqu'il faut absolument spécifier le module affecté. Pour ce travail je ne vais pas discuter des différents modules possibles, ni de l'existence ou non d'un module spécifique au langage. Cette question relève plus des études en sciences cognitives que celles sur la relativité linguistique. Même s'il y a des preuves que des modules cognitifs relèvent de différentes fonctions du langage et qu'ils calculent des informations d'une manière différente, ceci ne devrait pas directement concerner l'hypothèse de Sapir-Whorf. En effet, il n'est pas question ici de la manière dont esprit est lui-même structuré, mais plutôt de la manière dont la langue pourrait l'influencer. Il y aurait donc moins de raisons d'espérer trouver un rapport entre une langue particulière et la cognition de l'individu en se concentrant sur la cognition seulement qu'en intégrant aussi la différenciation linguistique. Je vais me concentrer, non pas sur la variable dépendante et son fonctionnement (la cognition), mais plutôt sur la variable indépendante, la langue.

Pour bien étudier le langage, il convient de bien cerner les sous-domaines linguistiques qui sont en jeu. Cette séparation fonctionnelle du langage correspond généralement aux différentes disciplines linguistiques : phonologie, morphologie, syntaxe, sémantique, pragmatique. Chacun de ces domaines d'application peut être étudié plus ou moins indépendamment l'un de l'autre par rapport à la relativité linguistique. Il est évident qu'ils demeurent liés au sein même d'une langue, mais ils peuvent tout de même s'ils sont traités séparément quant à leurs

---

<sup>29</sup> Le modèle de la relativité linguistique que je propose devrait d'ailleurs pouvoir rendre compte de cette influence. Il sera possible de rendre également compte de l'influence structurelle.

influences sur la cognition. La modularité de l'esprit permet ce traitement indépendant parce qu'il suppose que chaque domaine linguistique possède un module bien à lien qui ne vient pas interférer avec les autres aspects du langage<sup>30</sup>. Je poursuivrai donc avec un bref survol de différents domaines étudiés en relativité linguistique.

### 4.1.1 Syntaxe

L'ordre des mots a longtemps été étudié pour déterminer s'il correspondait à la structure de l'esprit. Pour l'Abbé Girard (Hagège, 1987) l'ordre Sujet-Verbe-Objet (SVO) du français lui proférait un avantage significatif par rapport aux autres types de syntaxe, SOV comme le japonais ou VSO comme l'arabe, parce que cela correspondait à l'ordre naturel de la pensée. Même si cette vision était clairement ethnocentrique, elle illustre bien le type de débat qui existe sur les liens entre la syntaxe et l'esprit. Depuis l'avènement de la grammaire universelle de Chomsky, il est moins question de l'ordre des mots que des opérations syntaxiques pour les combiner. Ce serait plutôt ces types de mouvement et de combinaisons qui seraient directement liés à la cognition humaine (Hauser et al., 2002).

### 4.1.2 Lexicologie

Même si elles décrivent le même phénomène observable, comme chaque langue possède son propre vocabulaire, la représentation descriptive sera quelque peu différente. L'exemple le plus probant est celui des termes de couleurs qui ne sont pas tout à fait les mêmes d'une langue à l'autre. Plusieurs expériences ont tenté de mesurer cette différence pour comprendre si une lexicologie différente impliquait un esprit différent. Les résultats obtenus par Brent Berlin et Paul Kay en 1969 sur les termes de couleur montrent que même si les termes utilisés diffèrent, la façon de percevoir la couleur est indépendante de la langue d'un locuteur (Harnad, 2003a). Les résultats de ces expériences sont encore l'objet de plusieurs débats quant à la manière dont ils ont été obtenus (Lucy, 2004). Certains vont encore plus loin et pensent que

---

<sup>30</sup> Au-delà du problème de la définition de chaque module particulier, il y a surtout le problème des frontières inter-domaines en linguistique. Il est souvent hasardeux de définir clairement la bordure d'un domaine parce que cela dépend grandement du modèle linguistique utilisé. La distinction morphologie-syntaxe peut parfois être subtile (Di Sciullo & Williams, 1987), mais aussi la distinction entre sémantique-pragmatique qui fait l'objet de nombreuses opinions en philosophie du langage et en linguistique (Bach, 1997).

l'humain découpe le monde en objet à partir des étiquettes qu'il possède et construit ainsi sa propre version du monde. Les objets perçus n'existeraient donc pas indépendamment de notre schème conceptuel :

*“Objects intrinsically belong under certain labels; because those labels are the tools we use to construct a version of the world with such objects in the first place.” (Putnam, 1981, p.54)*

### **4.1.3 Sémantique**

Puisque le signe linguistique appartient lui-même à une langue en particulier, il est possible que la façon qu'un locuteur a d'en extraire un sens influence la structure de son esprit. Certaines études se sont penchées sur cette relation de référence et ont démontré qu'il existe des différences non négligeables dans les mécanismes de la construction du sens entre des locuteurs de groupes linguistiques différents<sup>31</sup> (Machery, Mallon, Nichols, & Stich, 2004), mais je ne vais pas les discuter ici.

### **4.1.4 Pragmatique**

Le contexte d'énonciation est d'une importance capitale pour la compréhension puisque c'est ce dernier qui permet la fixation du sens d'un énoncé qui, dans un autre contexte, aurait pu être compris différemment. Concernant la relativité linguistique, il faut se demander si la compréhension d'un énoncé dépend de la langue de l'individu récepteur, autrement dit, si la pragmatique d'une langue intervient sur la façon de comprendre (sur la façon de penser). Dell Hymes supporte l'hypothèse quant au lien entre pragmatique et esprit lorsqu'il affirme qu'il y a une relativité de la parole (Juanals & Noyer, 2007). Pour lui, il faut étudier la relativité lexicale et sémantique, mais aussi surtout la relativité de l'usage de la langue. Cette vision des choses a donné lieu à l'émergence de l'ethnographie de la communication qui tenait justement compte du contexte linguistique. Selon cette approche, ce serait une erreur d'isoler un lexique et une grammaire du contexte de son énonciation dans la vie sociale. Dans la même direction,

---

<sup>31</sup> Ceci pourrait donc relever d'un niveau similaire à celui du niveau sémiotique que Lucy décrivait (Lucy, 2004).

William Hanks ajoute que le sens dérive de la fusion du langage et du contexte (Leavitt, 2011).

Dans le cadre de ce travail, je vais uniquement traiter de la pragmatique et je vais laisser de côté les autres aspects de la relativité linguistique. Cet aspect de la relativité linguistique n'est pas le plus connu ni le plus testé pour l'instant, mais il existe tout de même différents modèles pragmatiques qui tentent de répondre à cette interrogation et qui penchent d'un côté ou de l'autre de la balance relativiste. Avant de présenter ces approches, je vais d'abord introduire la pragmatique en tant que discipline de la linguistique.

## 5 Pragmatique

*« La prise en compte de la dimension sociale  
et pragmatique est essentielle. »  
(Juanals and Noyer (2007), p.5)*

La communication a été étudiée par plusieurs grands penseurs venus de différentes disciplines qui ont tenté d'en élucider les mécanismes fondamentaux et d'en comprendre les rouages intrinsèques. Si autant d'esprits ont été fascinés par ce phénomène, c'est parce qu'il est d'une importance capitale pour l'humanité puisque même la forme la plus élémentaire d'échange peut être vue comme étant communicationnelle.

La pragmatique amorce véritablement son histoire avec les fameuses William James Lectures de J.L. Austin en 1955 durant lesquelles ce dernier se détache du traitement purement sémantique du langage qui était la norme à l'époque (Moeschler & Reboul, 1998). Austin remarque que ce n'est qu'une partie des énoncés qui peuvent posséder une valeur de vérité (vraie ou fausse) et qu'il est nécessaire de trouver une manière de décrire les énoncés qui ne sont ni vrais ni faux. Ces énoncés ne font pas seulement dire quelque chose et c'est pourquoi il les appelle les énoncés performatifs. Pour Austin, ce n'est qu'une partie des énoncés qui peuvent avoir une valeur de vérité et il définit les énoncés performatifs comme étant ceux qui ne portent pas de valeur de vérité et qui font partie de l'action comme telle. Un énoncé performatif, en ce sens, représente une action et modifie son environnement en même temps qu'il est prononcé. Austin est ensuite allé encore plus loin en divisant les actes performatifs en trois : les actes illocutionnaires (l'intention de l'énoncé), les actes locutionnaires (l'énoncé comme tel), les actes perlocutionnaires (la conséquence de l'énoncé)<sup>32</sup>. Cette division, bien qu'intéressante au niveau conceptuel, n'est pas directement pertinente pour l'étude de la relativité linguistique en pragmatique et je ne vais donc discuter plus profondément de ce qui les distingue.

Ces énoncés performatifs ont aussi une influence sur le contexte de leur énonciation parce que l'état du contexte avant l'énonciation n'est pas le même que celui suivant celle-ci. Les

---

<sup>32</sup> Les actes illocutionnaires seront discutés en partie lorsqu'il sera question de l'ethnopragmatique de Goddard et Wierzbicka.

exemples les plus connus sont les paroles prononcées par quelqu'un qui a le pouvoir légitime de modifier son environnement, par exemple lors d'un baptême ou d'un mariage. Dans ces situations, l'énonciation de la phrase « Je baptise cet enfant » est une action qui modifie son environnement en même temps qu'elle est prononcée. Avant de la prononcer, l'enfant n'est pas baptisé tandis qu'après, les caractéristiques décrivant l'enfant auront changé puisqu'il sera baptisé. Pour que les énoncés performatifs fonctionnent, il est nécessaire de remplir certaines conditions dites de félicité. Ce sont ces conditions qui dictent si l'énoncé performatif a bien été effectué ou non, s'il est valide. Par exemple dans le cas du baptême, les mêmes paroles n'auraient pas le même effet si elles étaient prononcées par une personne qui n'est pas un prêtre. Il faut donc que l'environnement dans lequel l'énoncé a lieu puisse répondre aux conditions du contenu prononcé. Pierre Bourdieu est d'accord sur ce point avec Austin et il utilise l'exemple du roi pour bien illustrer cette différence. Pour lui, la différence entre un roi et quelqu'un qui se prend pour un roi est que le premier est reconnu pour le faire alors que le deuxième ne sera jamais le roi de personne (Bourdieu, 1994). Ceci révèle donc l'importance de la reconnaissance d'une position sociale ou d'un rapport particulier entre le locuteur et l'auditeur qui permet de déterminer si le pouvoir linguistique est fictif ou bien réel. Il ajoute même que : « le pouvoir des mots, c'est la croyance dans la légitimité des mots et envers celui qui les prononce » (Bourdieu, 1977b). Sans la reconnaissance, l'échange linguistique perd sa portée sociale et ne devient qu'une simple phrase sans effet aucun sur son environnement, une phrase vide. Bourdieu ajoute que cette reconnaissance du pouvoir linguistique est obtenue à partir du champ du locuteur et qu'elle ne provient pas de la langue elle-même. Pour légitimer le langage, il faut puiser dans le champ social pour y trouver l'autorité pour le faire (Hanks, 2005). Il devient donc nécessaire d'utiliser la sphère extralinguistique pour expliquer le poids d'un énoncé puisque la compréhension de la langue requiert l'analyse de l'aspect social du moment de l'énonciation pour pouvoir être complète.

Après Austin, Paul Grice s'est intéressé à la raison de l'efficacité d'une discussion. Pour lui, l'interprétation d'un énoncé se fait à partir d'inférences non démonstratives effectuées sur la base de certains principes et de règles pragmatiques. Il explique cette dynamique communicationnelle, il présente les maximes de la communication qui se veulent un ensemble de règles qui permettent une communication optimale (voir l'Annexe A pour connaître la liste complète des maximes de Grice et une description sommaire de chacune). La maxime de

relation, qui porte sur la pertinence de l'information communiquée, est particulièrement intéressante puisqu'elle servira de base à la théorie de la pertinence qui sera présentée plus loin. Celle-ci stipule qu'il doit y avoir un fil conducteur pertinent lors d'une discussion et que, même si une phrase semble absurde de prime abord, l'interlocuteur peut tenir pour acquis qu'il y avait une bonne raison de l'énoncer, c'est-à-dire qu'elle était pertinente (Moeschler & Reboul, 1994). Cette maxime est donc très importante puisqu'elle permet de se forger une attente envers celui à qui l'on parle. Ceci a pour effet de teinter l'interprétation faite par le récepteur des paroles prononcées par le locuteur.

Au-delà de ces principes régulateurs, pour que les inférences dégagées soient efficaces, elles doivent être pilotées par un principe général de coopération entre le locuteur et l'auditeur. Pour Grice, la communication est avant tout un acte de coopération entre deux individus qui échangent de l'information (Moeschler & Reboul, 1998). Ses maximes de la communication peuvent donc être utilisées pour faciliter la compréhension du sens de l'énoncé en fonction de son contexte puisqu'elles servent de balises référentielles en quelque sorte. Parce qu'une communication optimale respecte théoriquement toutes les maximes de Grice, la violation apparente de l'une des maximes en particulier permet de déterminer le type de glissement de sens en fonction du contexte. En tenant pour acquis que la maxime qui semble avoir été violée ne l'a sans doute pas été, l'interprétation de l'énoncé tente donc de minimiser l'écart entre le respect et la violation de ladite maxime. La vision de la communication de Grice requiert donc l'existence de l'aspect pragmatique du langage puisque le sens sémantique seul ne suffit plus à rendre compte de l'interprétation du sens en contexte.

Même s'il y a un nombre important de modèles pragmatiques qui se sont développés à partir des idées de Grice, il y a également eu plusieurs critiques sur ces principes communicationnels, notamment venant des partisans d'une vision plutôt sémantique de la pragmatique. Comme il sera expliqué au chapitre suivant, Anna Wierzbicka (et plusieurs autres aussi) attaque les maximes de Grice en les taxant d'ethnocentrismes, c'est-à-dire qu'elles représenteraient une façon plutôt occidentale de penser la communication et qu'il y aurait plusieurs autres possibilités qui existeraient dans d'autres cultures autour du globe.

## 5.1 Pragmatique et relativité linguistique

La plupart des recherches sur la relativité linguistique semblent se consacrer davantage sur les aspects plus lexicaux et syntaxiques du langage, c'est-à-dire sur le vocabulaire et l'ordre des mots. Les travaux plus récents de Kay et Berlin (Kay, 1999) portent encore sur la différenciation perceptive entre différentes cultures. J'ai choisi de me pencher sur la pragmatique parce qu'il n'y a pas de littérature abondante sur le sujet et aussi parce que la pragmatique est souvent considérée, à tort selon moi, comme étant extralinguistique par plusieurs linguistes. Je crois, au contraire, que l'aspect pragmatique a un rôle important à jouer dans la compréhension d'un énoncé en fonction d'un contexte particulier. Une des particularités de la pragmatique en tant que discipline est qu'elle est située à la frontière avec plusieurs autres domaines académiques (sciences cognitives, philosophie du langage, sémantique, pragmatique, psychologie) qui tentent de l'expliquer, chacun de son côté. Puisque la pragmatique n'a pas encore de niche disciplinaire bien définie, il est hasardeux de s'attaquer à son lien avec la relativité linguistique. Pour moi, le problème se situe moins au niveau du lien entre l'esprit et la langue, comme c'est le cas avec toutes les sortes de relativisme linguistique, mais plutôt au niveau de la définition même de l'interprétation du sens au niveau linguistique.

Pour qu'un énoncé soit interprété par un locuteur, ce dernier doit utiliser autant ses connaissances linguistiques (phonologie, syntaxe et sémantique) que ses capacités à comprendre le contexte dans lequel il se trouve. Ceci est vrai parce que le sens de l'énoncé est en relation non seulement avec son contenu linguistique, mais aussi avec le contexte dans lequel il est prononcé. La complexité de cette relation vient du fait que le contexte peut lui-même être influencé par la culture ou par la langue de l'énonciateur. Pour étudier la relativité linguistique à ce niveau, il faudrait donc savoir si, et de quelle manière, la langue d'une personne peut influencer sa manière d'interpréter cette même langue en fonction du contexte qui est lui-même déterminé en partie par la langue. Cette définition, même si elle peut sembler circulaire, demeure intéressante parce qu'elle cible justement cet équilibre autodéfinitoire qui permet à une langue de participer à la construction du contexte qui sera utilisé ensuite pour comprendre les énoncés de cette même langue. Comme pour les autres aspects du langage cité précédemment, il existe des partisans pour chacune des deux options majeures : l'universalité

(la langue n'influence pas la façon d'interpréter le sens) ou le relativisme (il existe différentes façons de comprendre un énoncé en fonction de la langue).

Dans le cadre de ce mémoire, je vais présenter un modèle qui s'inspire de chacune de ces avenues opposées. Pour bien comprendre les différences entre ces deux modèles, je vais d'abord les présenter séparément. Je vais débiter avec un modèle considéré plutôt comme relativiste au niveau pragmatique, celui de la sémantique universelle de Wierzbicka. Le deuxième modèle est celui de la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson et se classerait comme une approche universaliste à la pragmatique. Une fois ces modèles théoriques mieux définis, je serai en mesure de poursuivre avec comparaison plus directe entre ceux-ci en mettant l'emphase sur la relativité linguistique.

## 6 La sémantique universelle

L'origine de la théorie des primes sémantiques remonte à l'ouvrage de 1972 d'Anna Wierzbicka : *Semantic Primitives*. Dans ce livre, elle fonde les bases de ce mouvement théorique qui tente de cerner les concepts qui se retrouvent dans toutes les langues : les primes sémantiques universels. De son propre avis, son approche empirique et descriptive permet d'éviter les écueils de l'ethnocentrisme puisque les primes sémantiques recherchés existent au-delà de la culture particulière d'un peuple ou d'une langue spécifique. Depuis la parution de ce premier ouvrage, et pendant plus de trente ans, elle s'est consacrée presque entièrement au développement et au perfectionnement de sa théorie. Avec Cliff Goddard, elle est encore aujourd'hui une figure de proue de cette approche de la sémantique.

### 6.1 Les primes sémantiques

Son texte de 1972 présentait deux hypothèses qui allaient devenir les bases de la future théorie des primes sémantiques. La première est qu'il existe un ensemble universel de primes sémantiques présents dans chaque langue. Ces primes peuvent être représentés différemment dans chaque langue puisqu'ils sont eux-mêmes liés à un morphème spécifique de la langue, à une phrase ou à un mot (Peeters, 2006). Autrement dit, la représentation d'un prime dans une langue quelconque n'est que sa représentation de surface et ceci implique qu'il doit y avoir une forme profonde qui soit universelle. Le deuxième point qui était soutenu par Wierzbicka est que ces universaux du langage peuvent être regroupés entre eux pour former un Métalangage Sémantique Naturel (MSN), qui ne dépend aucunement des particularités d'une langue spécifique et qui découle seulement des propriétés intrinsèques des primes sémantiques en question (voir la portion du site web de l'University of New England sur le sujet, voir la bibliographie pour l'adresse complète) . Grâce à bon nombre d'études exhaustives effectuées pour plusieurs langues de différentes familles linguistiques, de seulement quatorze en 1972, la liste des primes acceptés s'est allongée à 64 primes sémantiques répertoriées en 2010. Leur nombre plus grand a permis de commencer à les classer après la première expansion des années 1990. Cette classification par type de prime sémantique permet de mieux cerner le type de fonction possible pour chacun de ces primes dans le MSN. Il n'y a en effet qu'un nombre limité d'emplois possibles pour chacun de ceux-ci selon sa classification par type (voir

Goddard and Wierzbicka (2002a) pour le tableau des primes sémantiques actuels et leur classification)<sup>33</sup>. D'une simple liste, le classement des primes sémantiques les a fait devenir de plus en plus près d'un minilangage complet (Peeters, 2006). Il faut noter qu'il y a une correspondance entre le classement des primes sémantiques et les classes lexicales conventionnelles ou les catégories grammaticales qu'on retrouve dans les langues du monde.

Le processus d'officialisation d'un prime sémantique est fastidieux puisqu'il faut s'assurer qu'il soit présent dans plusieurs langues différentes. Il est d'ailleurs arrivé plusieurs fois qu'un prime préalablement accepté soit retiré de la liste parce que sa représentation ne se trouvait pas dans une langue nouvellement étudiée. Également, certains primes qui avaient déjà été retirés ont par la suite été ajoutés de nouveau après qu'une étude plus approfondie de la langue en question ait permis de mieux définir sa présence et son emploi dans la même langue.<sup>34</sup>

Selon Wierzbicka, l'avantage indéniable de ces primes est qu'ils autorisent la description d'une culture ou d'un concept linguistique en demeurant libres de tout présupposé ethnique. La combinaison de plusieurs primes sémantique entre eux permet d'obtenir un métalangage sémantique naturel. Ce langage, parce qu'il est issu de concepts universels, n'est pas biaisé par rapport à une culture ou une langue en particulier et il peut ensuite servir à décrire des phénomènes linguistique ou culturel localisés<sup>35</sup>. Il est important de souligner que ce langage est décontextualisé parce que son interprétation ne dépend pas d'un contexte particulier. Ceci permet la transcription d'idées abstraites d'une langue à l'autre sans risque de contamination ethnocentrique (Goddard & Wierzbicka, 2004).

## **6.2 Les principes de base de la sémantique de Wierzbicka**

Il y a actuellement quatre principes sur lesquels la théorie sémantique de Wierzbicka repose. Il faut noter que ces hypothèses ont été ajustées au cours des décennies de recherche pour mieux rendre compte des données linguistiques disponibles.

---

<sup>33</sup> Voir Goddard et Wierzbicka (2002b) pour une revue exhaustive de la classification des différents types de primes sémantiques.

<sup>34</sup> Un historique plus complet de l'évolution de la liste des primes sémantiques est disponible dans Peeters (2004).

<sup>35</sup> Une telle description culturelle est appelée un script culturel (voir la section sur l'ethnopragmatique pour plus de détails).

### 6.2.1 Paraphrase

L'analyse sémantique doit se faire en utilisant des paraphrases en langage naturel seulement. Wierzbicka s'éloigne du formalisme linguistique parce qu'elle considère qu'il ne permet pas une compréhension efficace (Goddard & Wierzbicka, 1994). La preuve est qu'il faut tout de même utiliser un langage ordinaire pour bien comprendre les symboles formels utilisés, car ils ne peuvent pas être compris seulement par eux-mêmes. C'est cette carence qu'elle tente de régler en se limitant aux paraphrases en langage ordinaire et en évitant un niveau symbolique superflu.

### 6.2.2 Sens primordial

Les sens complexes doivent être décomposés en une combinaison de sens unitaire primaire. Il s'agit en quelque sorte des unités constitutives des sens complexes, telles des briques sémantiques indivisibles qui permettent d'ancrer un concept à partir d'un autre<sup>36</sup>. Sans cet ancrage terminal, toutes les définitions seraient circulaires et il ne serait pas possible de s'en sortir (Wierzbicka, 1996). Pour bien accepter ce postulat, il faut tout d'abord supposer que le sens est déterminé et ponctuel. Déterminé parce qu'il est possible de définir un sens à partir d'un autre et ponctuel parce qu'un seul sens doit se référer à une seule définition. Pour trouver les sens unitaires primordiaux, il faut donc procéder à la décomposition des sens complexes tout en évitant la circularité (Peeters, 2006). Le sens défini ainsi ne doit pas non plus avoir de résidu, tout sens ponctuel doit être contenu dans la paraphrase explicative (Goddard & Wierzbicka, 1994). En fait, les seuls concepts pour lesquels cette décomposition est impossible sont justement les sens unitaires primordiaux. Ces derniers ne peuvent être définis qu'en les utilisant eux-mêmes parce qu'ils ne sont pas en relation avec aucun autre sens primordial et qu'il n'y a donc pas de paraphrase possible pour les expliquer. L'ensemble des autres sens plus complexes peuvent donc être construits par la combinaison de ces concepts sémantiques atomiques.

Une différence notable entre les anciens écrits de Wierzbicka et ceux d'aujourd'hui est qu'elle conçoit maintenant le fait que deux primes qui partagent quelque chose de commun

---

<sup>36</sup> Ce cheminement est très similaire à celui qui a mené les physiciens à proposer l'existence des composants des neutrons et des protons, les quarks.

peuvent être indivisibles. Selon ces premières idées, chaque sens primordial était mutuellement indépendant l'un de l'autre et il ne pouvait y avoir de relation entre les deux ((Wierzbicka, 1988) et (Goddard & Wierzbicka, 1994)). L'exemple le plus probant est celui de la paire *GOOD/BAD* qui se situe sur le même axe sémantique. Malgré cette relation d'opposition entre les deux, il est impossible d'expliquer entièrement le sens de *BAD* en utilisant *NOT GOOD*. Pour bien comprendre leur sens respectif, il devient nécessaire de les considérer comme étant relié tout en n'étant pas définissable l'un par l'autre (Peeters, 2006). Cette distinction subtile entre sens semblable et sens identique est très importante pour s'assurer que les sens primordiaux sont véritablement indivisibles.

### **6.2.3 Primes sémantiques**

Il existe des unités de sens primaires qui sont les mêmes dans toutes les langues. Ces unités sont appelées des primes sémantiques et, même s'ils peuvent être représentés différemment dans une langue en particulier, ils ont une résonance dans chacune d'entre elles. Il est important de bien distinguer cette hypothèse de la précédente parce qu'elle porte sur des notions complémentaires, mais différentes. Il s'agit en fait de pousser un peu plus loin la notion de sens primordiaux en affirmant qu'ils sont non seulement indivisibles, mais qu'ils sont aussi universels. En combinant ces deux postulats, Wierzbicka obtient donc un ensemble de concepts universels qui permettrait de dériver ou d'expliquer tous les autres sens complexes, et ce, pour toutes les différentes langues possibles. Les sens complexes de toutes les langues sont donc dérivés à partir des mêmes bases et c'est seulement la forme de surface qui diffère entre elles (Peeters, 2006).

Selon cette théorie, les humains partagent le même ensemble de concepts et ceux-ci seraient comme une fondation conceptuelle de toutes les cultures. Il s'agit en quelque sorte d'un alphabet de la pensée humaine (Goddard & Wierzbicka, 1994). Comme exposé précédemment, un prime sémantique ne peut pas être défini par une paraphrase en des termes plus simples (Goddard & Wierzbicka, 2002b). La difficulté de trouver une paraphrase réductrice pour un mot est un bon indice pour son acceptation à titre de prime, mais il faut aussi une analyse poussée dans plusieurs langues parce qu'il existe plusieurs subtilités particulières à chaque langue qui pourraient laisser croire à son absence (ou sa présence) dans la langue en question alors que ce n'est pas le cas. Il faut aussi noter que même si les primes

sémantiques sont représentés par des mots anglais, il ne s'agit pas de reprendre le référent du mot anglais, mais plutôt de le considérer comme porteur d'un concept plus large qui serait aussi présent dans toutes les langues. Le prime sémantique est un concept universel qui dépasse la seule culture ou langue anglaise.

Au-delà des primes sémantiques, Wierzbicka divise la sémantique en trois types distincts : lexical, grammatical et illocutionnaire. Je reviendrai plus loin sur la sémantique illocutionnaire puisque c'est elle qui est utilisée par Wierzbicka pour décrire les phénomènes pragmatiques du langage. Concernant son approche universaliste, et prévoyant déjà les attaques futures, Wierzbicka s'est défendue bien en affirmant que cette idée surprenante n'était pas si éloignée de celle de Chomsky :

*«It is important to note that there is nothing inherently suspicious about this, any more than it is suspicious for Chomsky and his followers to seek hypotheses about universal syntactic principles from the in-depth analysis of a single language.»*  
(Goddard & Wierzbicka, 1994, p.22)<sup>37</sup>.

#### **6.2.4 Métalangage Sémantique Naturel (MSN)**

Il ne faut pas réduire le répertoire des primes sémantiques à un simple lexique puisqu'il s'agit plutôt d'un minilangage en soi. Ce Métalangage Sémantique Naturel (MSN) est un langage qui est directement indépendant de la langue naturelle (Goddard & Wierzbicka, 2002a) puisqu'il contient des composantes universelles du langage. C'est un langage qui permet d'exprimer des idées complexes en combinant les primes sémantiques entre eux de la façon dont ils doivent l'être. C'est justement cette contrainte sur l'assemblage des primes qui permet la considération d'une syntaxe universelle des primes sémantiques (Peeters, 2006). Le

---

<sup>37</sup> Même si elle y fait référence, il va s'en dire que sa théorie sémantique est complètement différente de l'approche syntaxique de Chomsky. Ce dernier plaçait la syntaxe au centre du langage et traitait la cognition comme étant purement de type opérationnel, ce qui comprend la récursivité et Merge (Chomsky, 2007) tandis qu'elle place plutôt la sémantique au centre du langage. Cette référence sert seulement à noter que Chomsky penche lui aussi pour des universaux du langage, même s'ils sont syntaxiques au lieu d'être sémantiques comme Wierzbicka.

MSN contient donc des unités sémantiques universelles qui se combinent entre elles selon une grammaire universelle qui est universelle elle aussi. Cette dernière hypothèse de Wierzbicka a des conséquences très importantes puisqu'elle implique que les primes sémantiques de plusieurs langages partagent également les mêmes propriétés combinatoires sous-jacentes (Goddard & Wierzbicka, 1994). Nous reviendrons plus tard sur la question de cette syntaxe universelle.

En supposant que toutes les langues soient équivalentes quant à leur capacité à exprimer des idées et puisque le MSN est en quelque sorte un langage universel qui se situe au-dessus des langues et de la culture, n'importe quelle proposition simple dans une langue quelconque, si elle est exprimée avec le MSN, pourrait aussi être transcrite avec une proposition sémantique équivalente dans une langue tierce. Ces deux phrases sémantiquement équivalentes dans deux langues différentes demeurent équivalentes même s'il existe des différences formelles entre les deux. Il découle de ceci qu'une proposition simple dans plusieurs langues et qui peut être transcrite par une seule expression en MSN est fondamentalement isomorphe (Goddard & Wierzbicka, 1994).

### **6.3 La syntaxe universelle**

Selon le modèle de Wierzbicka, la compréhension complète du MSN nécessite non seulement l'étude des primes sémantiques pour ce qu'ils sont, mais il faut aussi obligatoirement s'attarder sur les propriétés combinatoires et lexicales de ces derniers (Goddard & Wierzbicka, 2002a). L'existence des structures universelles d'après lesquelles les sens des primes sémantiques se combinent à travers les langues est donc aussi importante que les primes sémantiques eux-mêmes (Peeters, 2006). Selon elle, c'est en étudiant comment les sens primordiaux se combinent et aussi quelles sont les contraintes sur ces combinaisons que nous pouvons obtenir une représentation de la syntaxe de ces primes sémantiques.

#### **6.3.1 Sémantique et syntaxe**

La syntaxe universelle du sens émerge de la combinaison de primes sémantiques universelles. Pour Wierzbicka, la syntaxe est indissociable de la sémantique et c'est par l'étude empirique des contraintes combinatoires des primes sémantiques entre eux et par la manière de créer des sens complexes que peut être exprimée la syntaxe sous-jacente. Les

constructions grammaticales possèdent intrinsèquement un sens qui peut être extrait et reconnu. Il peut ensuite être étudié dans sa propre langue, mais aussi comparé à des sens correspondant dans plusieurs langues. Cette méthode permet de déterminer ces règles de façon intuitive et vérifiable et pas seulement de façon obscure comme c'est le cas avec le modèle de Chomsky (Wierzbicka, 1996).

Même si la syntaxe est nécessaire pour la complexification du sens, elle n'est pas autonome dans le sens où elle ne saurait exister sans la sémantique universelle pour la supporter. Wierzbicka réfute donc l'idée répandue que la grammaire en général, et la syntaxe en particulier soit considérée comme plus ou moins autonome de la sémantique et puisse donc être étudiée indépendamment (Wierzbicka, 1988). Pour elle, la sémantique ne peut se détacher de la syntaxe aussi simplement. C'est plutôt l'inverse, si la sémantique est l'étude du sens présent dans le langage naturel, la syntaxe est donc indissociable de la sémantique, puisqu'elle en fait partie. Pour Wierzbicka, la grammaire n'est pas sémantiquement arbitraire, elle découle plutôt de la sémantique :

*« every grammatical construction is a vehicle of a certain semantic structure; and this is its raison d'être, and the criterion determining its range of use. »*  
(Wierzbicka, 1988, p.3).

Le rapport entre sémantique et syntaxe est donc hiérarchisé parce qu'il faut d'abord étudier la première pour voir émerger la deuxième. Ceci en fait une relation presque directionnelle. La théorie de la sémantique universelle permet de traiter plusieurs problèmes empiriques de façon intelligible et claire, mais je ne discuterai pas ici plus en détail de ces problématiques (voir l'Annexe B pour connaître le traitement de la polysémie et de l'allolexie selon cette approche).

## **6.4 Ethnopragmatique**

Même si la théorie sémantique universelle de Wierzbicka est avant tout un modèle sémantique qui s'intéresse aussi à la syntaxe, il permet également de se pencher sur l'aspect pragmatique du langage. L'ethnopragmatique de Goddard et Wierzbicka tente de comprendre comment la pragmatique peut être liée avec la sémantique, surtout avec les primes

sémantiques. Pour comprendre cette ethnopragmatique, il faut tout d'abord connaître leurs intentions et leurs buts ainsi que la méthode qu'ils prennent pour y arriver.

#### **6.4.1 Scripte culturel**

Pour les ethnopragmaticiens, chaque culture linguistique possède ses propres caractéristiques d'usage de la langue et c'est à partir de ces modèles guides qu'il est possible de comprendre ce qui a été dit. Certaines situations requièrent un certain type de réponse ou une certaine construction de réponse communicationnelles (Wierzbicka, 1991) et pour les comprendre, il faut d'abord définir ou décrire les comportements se rapportant à la façon dont les gens parlent dans cette langue. L'important à ce niveau, n'est pas la sémantique du mot, mais plutôt la sémantique de l'intention du locuteur, car c'est en sachant pourquoi il a énoncé une dite phrase qu'il est possible d'interpréter le sens de celle-ci. Pour décrire ces contraintes d'usage propre à chaque langue, Goddard et Wierzbicka utilisent le Métalangage Sémantique Naturel (MSN). Ce faisant, au lieu ici de définir le sens d'un mot complexe à partir des primes sémantiques, ils explicitent la pensée du locuteur à l'aide de ces concepts universels pour mieux cerner ce qui pourrait servir à calculer l'effet de l'énoncé sur celui qui le reçoit. Une telle description culturelle est appelée un scripte culturel puisqu'il s'agit en quelque sorte d'une application (d'une écriture) des primes sémantiques à une culture en particulier. Les scriptes culturels sont faits pour capturer les normes linguistiques sous-jacentes, même si ces derniers ne s'appliquent pas à toute la population (Goddard & Wierzbicka, 2004). Ces scriptes expliquent la pratique linguistique, mais ne sont pas des descriptions de comportement comme tel<sup>38</sup>. Il est important de noter également que ce n'est pas toutes les personnes qui parlent une langue qui possèdent la même pratique ethnographique de celle-ci et que la description est en quelque sorte une généralisation de la façon d'utiliser la langue. L'avantage d'utiliser un MSN est que dernier permet la comparaison directe de routines conversationnelles d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre, parce que les termes employés pour la description sont eux-

---

<sup>38</sup> À ce titre, il pourrait être tentant de faire un parallèle avec les maximes de Grice parce qu'il s'agit aussi de contraintes ou d'attentes quant à la tenue de la conversation. La différence est que pour Wierzbicka, ces dernières découlent directement d'une analyse ethnographique de la culture en question et n'agissent pas en tant que préceptes universaux de la conversation (comme ce serait le cas pour Grice).

mêmes des primes sémantiques universels (Wierzbicka, 1991). Ceci permet, toujours selon Wierzbicka, de ne pas tomber dans le piège de l'ethnocentrisme et de s'en tenir à une description aculturelle. Pour illustrer sa méthode, Wierzbicka compare l'acte d'affirmation de soi dans plusieurs langues et cultures. Voici un exemple où elle décrit le comportement culturel standard japonais quant à l'affirmation de soi qu'elle appelle *enryo*:

*Enryo*

X thinks :

I can't say to this person:     I want this, I don't want this

I think this, I don't think this

Someone can feel something bad because of this

X doesn't say it because of this

X doesn't do some things because of this

Cet exemple tiré de Wierzbicka (1991) montre bien la description d'un comportement, ou d'une pratique culturelle qui influence la façon dont les locuteurs conversent. Il faut noter que malgré les apparences d'une approche qui serait plutôt culturaliste, ce qui s'éloignerait de l'ethnopragmatique, Wierzbicka apporte une emphase particulière sur les évidences linguistiques pour dériver ces pratiques communicatives quotidiennes qui sont elles-mêmes la plupart du temps inconsciente. C'est justement cette inconscience qui permet de se rapprocher d'une perspective interne à la culture par rapport aux études sociologiques et ethnographiques qui paraissent souvent être du recodage ou de l'interprétation d'un point de vue extérieur (Goddard, 2006).

#### **6.4.2 Sémantique illocutionnaire**

Une fois que le scripte culturel du contexte d'énonciation est bien connu, il reste à comprendre comment le sens est interprété par les locuteurs. Pour les ethnopragmaticiens, la communication est sémantique avant tout et elle suit le modèle du code linguistique. C'est-à-dire que le message est codé par l'énonciateur pour ensuite être décodé par le locuteur. Comme il est nécessaire d'avoir une connaissance préalable du code pour s'assurer de bien le comprendre, il est aussi nécessaire de bien analyser la force illocutionnaire d'un énoncé

(l'intention du locuteur) pour pouvoir en saisir le sens. Parce que l'intention d'un locuteur peut être décodée différemment selon la culture, il est donc nécessaire d'avoir une compréhension préalable de la culture du locuteur, à travers un scripte culturel, pour connaître le sens de son énoncé. Pour déterminer la force illocutionnaire d'un énoncé, il faut l'analyser a posteriori à l'aide de définitions panculturelles (Wierzbicka, 1992). L'approche de Wierzbicka requiert la détermination a posteriori du sens d'un acte illocutionnaire pour permettre sa bonne compréhension. Pour elle, tout travail fait a priori serait teinté d'un ethnocentrisme latent parce qu'il utiliserait les balises linguistiques et culturelles de l'analyste et non pas celle de la langue en elle-même. Son approche empirique basée sur le MSN permet de rejeter ces préjugés pour permettre une analyse du résultat en expulsant tout ce qui ne s'y rapporte pas.

Le concept de force illocutionnaire est dérivé de celui des énoncés performatifs, tel qu'introduit par Austin et se rapporte aux différents types d'énoncés qu'il est possible de faire (assertion, ordre, demande, question, etc.). Pour les ethnopraticiens, cette force est interprétable sémantiquement grâce à la connaissance du scripte culturel qui la met en scène. La connaissance du contexte culturel et linguistique de l'énonciation permet donc de comprendre quelle était l'intention de l'individu derrière une remarque ou une phrase quelconque. Il va sans dire que la force illocutionnaire peut être différente d'une langue à l'autre, et ce, même si les mots prononcés sont représentés par le même MSN, par les mêmes primes sémantiques. De là l'importance du scripte culturel qui vient sceller la relation entre la sémantique grammaticale (ou lexicale) et la sémantique illocutionnaire. Wierzbicka illustre cette différence d'interprétation lorsqu'elle discute de la pragmatique interculturelle et de la manière particulière de comprendre une phrase en fonction de l'origine de la personne (Wierzbicka, 1991). Pour elle, il n'est pas surprenant que la même phrase soit comprise différemment par sa fille qui est une Américaine par rapport à Anna Wierzbicka qui se considère plutôt comme Polonaise. Dans ce cas-ci, l'interprétation du sens provient non seulement des primes sémantiques eux-mêmes, mais surtout du scripte culturel qui vient fixer le rapport à la sémantique grammaticale.

Pour Goddard et Wierzbicka donc, le MSN est primordial pour pouvoir bien rendre compte du contexte culturel et linguistique de l'énonciation parce qu'il permet de décrire l'événement tout en étant décontextualisé de la réalité, aculturalisée. L'interprétation du sens d'une phrase s'acquiert en considérant la relation entre la sémantique grammaticale de la phrase et le scripte

culturel en question. Poux eux, la compréhension de cette force illocutionnaire est disponible au niveau sémantique, ce qui évite de s'aventurer au niveau purement pragmatique du langage<sup>39</sup>. Tout ce travail se fait empiriquement, à partir d'une situation qui s'est déjà produite, parce qu'une analyse a priori ne pourrait qu'être biaisée par un ethnocentrisme latent.

### 6.4.3 Sémantique universelle relativiste

J'ai présenté le modèle ethnopragmatique comme étant un modèle relativiste même s'il comporte évidemment quelques hypothèses universalistes. En fait, comme son nom l'indique clairement, il s'agit d'une théorie universaliste sur le plan sémantique parce qu'elle propose l'existence de primes sémantiques qui transcenderaient toutes les langues. Par contre, au niveau de l'interprétation du sens cette approche tend véritablement vers un relativisme culturel et linguistique. Ceci est possible parce que la relation entre la relativité linguistique en sémantique et en pragmatique n'est pas la même dans le cas présent. Le fait qu'il y ait des primes sémantiques influence la relation entre l'esprit et la sémantique grammaticale ou lexicale. Le rapport affecté est celui entre les concepts et leur traitement en tant que concepts. Au-delà de ce niveau purement sémantique, l'interprétation du sens d'un énoncé demande de considérer aussi le contexte dans lequel il est prononcé et pas seulement la somme des concepts qui le composent. La pragmatique requiert donc un niveau plus complexe d'interprétation que la simple relation entre concept et réalité. C'est justement cette composante contextuelle nécessaire qui transforme le modèle en une sémantique illocutionnaire relativiste (dans le sens de non-universaliste) parce que la force illocutionnaire dépend du scripte culturel utilisé, qui lui-même varie en fonction du contexte culturel et linguistique de la situation. D'une sémantique grammaticale et lexicale universelle, la sémantique illocutionnaire penche véritablement du côté relativiste.

---

<sup>39</sup> Même si le modèle s'appelle ethnopragmatique, il s'agit en fait d'une approche sémantique de la pragmatique. Il faut distinguer les deux emplois concurrents du mot *pragmatique*. Il peut s'agir d'un qualificatif décrivant une théorie qui s'intéresse à l'interprétation du sens en contexte, mais il peut aussi être question d'une discipline qui étudie l'interaction entre le contexte et le sens d'un énoncé, tout en utilisant des mécanismes extérieurs à ceux présents en sémantique. La théorie de la pertinence qui sera présentée dans le prochain chapitre est quant à elle purement pragmatique et va au-delà de la sémantique.

## 7 Théorie de la pertinence

De l'autre côté du spectre, il existe aussi des approches qui privilégient une pragmatique universaliste. Parmi celles-ci, la théorie de la pertinence me semble être un des candidats solides et novateurs. La théorie de la pertinence est une théorie pragmatique inspirée des sciences cognitives qui s'intéresse aux processus d'interprétation des énoncés et de la nature du système mental responsable de ceux-ci (Carston, 2011). Dan Sperber et Deirdre Wilson ont développé la théorie de la pertinence en s'inspirant de la maxime de Grice du même nom (maxime de relation) qui stipule que les propos d'un interlocuteur doivent être pertinents à la conversation en cours. Un problème soulevé avec l'utilisation de cette maxime était que la définition de pertinence n'était pas clairement établie parce qu'elle semble subjective de prime abord. Pour pallier cette carence, Wilson et Sperber définissent plus précisément la pertinence comme étant l'équilibre entre l'effort cognitif que cela prend pour comprendre quelque chose et l'effet possible que la compréhension peut avoir sur l'environnement cognitif de la personne (Sperber & Wilson, 1986). Il faut noter aussi que la théorie de la pertinence, comme son nom l'indique, se base uniquement sur la maxime de pertinence et se détache des autres maximes de Grice et en particulier du principe de coopération. En effet, selon Sperber et Wilson les autres maximes de Grice ne sauraient rendre compte de la complexité de la communication humaine et en particulier les situations qui impliqueraient la maxime de vérité (Wilson & Sperber, 2006). Pour eux, l'ironie ne serait que difficilement interprétable à partir des maximes de Grice parce qu'il ne s'agit pas de moment où la maxime de vérité est violée, mais seulement d'une interprétation qui utilise un canal différent de celui de la pure vérité. Il en est de même aussi de l'interprétation lexicale large qui permet de comprendre un mot à partir d'un sens figuré qui n'est pas répertorié dans un dictionnaire<sup>40</sup>. Voilà pourquoi, même s'il utilise la maxime de pertinence, ils préfèrent s'éloigner des limites imposées par l'utilisation des autres maximes de Grice.

---

<sup>40</sup> Sperber et Wilson donne l'exemple de « tête carrée » qui est une expression qui n'est pas strictement vraie et qui violerait la maxime de vérité tout en évoquant un sens véritable (ex : une personne bornée) (Wilson & Sperber, 2006).

## 7.1 La pertinence

La principale hypothèse de la théorie de la pertinence se fonde sur la maxime du même nom et stipule que l'esprit humain est formé pour maximiser la pertinence dans l'interprétation (Moeschler & Reboul, 1998). Il s'agit donc d'obtenir l'interprétation la plus pertinente d'un énoncé quelconque. Pour Sperber et Wilson, cette théorie ne se situe pas du tout au même niveau que celle de Wierzbicka parce qu'il est plutôt question d'une théorie cognitiviste et psychologique qui présuppose un type d'organisation de la pensée. La pragmatique découle ici de mécanismes cognitifs qui permettent de viser la pertinence maximale. Cette optimisation est présente conjointement au niveau de la production du sens (la parole) et au niveau de l'interprétation (la compréhension). En effet, l'auditeur tente de comprendre un énoncé en supposant que l'énoncé entendu est pertinent, mais il doit en retour exprimer ce qu'il veut transmettre en faisant usage de moyens qui seront perçus comme pertinents en retour par l'interlocuteur.

Pour Sperber et Wilson, la pertinence est en quelque sorte considérée comme un précepte de base de la communication, c'est ce qui sert de repère sur lequel s'appuyer pour tenter de comprendre un énoncé. Elle se distingue par contre des maximes de Grice parce qu'elle n'est pas une attente communicationnelle, mais plutôt une contrainte cognitive. S'il n'y avait pas de principe de pertinence, l'esprit humain ne pourrait comprendre un énoncé selon le contexte. Ces idées sont très bien résumées avec ces deux principes suivants (tirés de (Wilson & Sperber, 2012)) :

i) Principe de la pertinence communicationnelle

Un énoncé transmet l'hypothèse de sa propre pertinence optimale.

ii) Principe de pertinence optimale

Un énoncé est de pertinence optimale si et seulement si :

- Il est assez pertinent pour valoir l'effort d'être interprété par l'auditeur;
- C'est le stimulus le plus pertinent qui est compatible avec les capacités et les préférences de l'auditeur.

Le principe i) résume bien le fait qu'un énoncé doit être considéré comme pertinent pour être interprété tandis que ii) stipule que la pertinence optimale découle autant des capacités cognitives de l'auditeur (celui qui interprète) que de l'effort requis pour le faire. La pertinence optimale puise donc sa source dans l'équilibre délicat entre l'énergie cognitive qui doit être déployée pour comprendre un énoncé, mais aussi par l'effet qu'aura cette interprétation sur sa perception de la conversation. Autrement dit, l'auditeur tente de réduire le plus possible son effort de computation nécessaire à la compréhension d'un énoncé du locuteur; dès que la personne est rendue à traiter une inférence qu'elle jugera pertinente pour elle, elle arrêtera sa procédure interprétative (Moeschler & Reboul, 1998). Il s'ensuit qu'un individu ne considère que les choix les plus logiques et les plus facilement interprétables. Ceci limite la computation et empêche d'avoir à considérer toutes les possibilités de sens qui pourraient exister<sup>41</sup> (Wilson & Sperber, 2012). Il ne serait pas possible pour un individu de traiter indéfiniment un énoncé pour tenter d'y trouver un Xe degré de sens parce que l'effort cognitif pour s'y rendre serait trop grand. La computation prend fin lorsqu'une interprétation satisfaisante est dégagée<sup>42</sup>. Ceci exclut donc la possibilité d'avoir une infinité de suppositions toujours de plus en plus complexes.

Parallèlement, l'évaluation de la pertinence est un processus cognitif qui sert à l'interprétation du sens en contexte, mais la même démarche doit aussi servir pour la production du sens, donc pour l'énonciation. Par exemple, une personne ne va dire que ce qu'il est pertinent de dire en fonction de ce qu'elle veut transmettre comme message et elle ne dépensera pas plus d'énergie cognitive qu'il le faut. L'idée de la pertinence dépend fortement des conditions dictées par le contexte puisque les inférences dégagées d'une même phrase ne

---

<sup>41</sup> Fodor conteste cette vision parce qu'elle contrevient selon lui à la définition même de la rationalité qui implique de considérer toutes les avenues possibles. Dans le cas où une personne ne le ferait pas, elle pourrait être vue comme étant irrationnelle. Sperber et Wilson répondent à Fodor que pour la théorie de la pertinence, être rationnel veut dire maximiser l'utilité cognitive estimée de l'information retirée d'une inférence. Ce qui est le plus pertinent est ce qui est le plus facile à déterminer (à computer). Le but est donc d'optimiser le ratio effet/effort cognitif. Comme il ne s'agit pas d'une stratégie arbitraire, la pertinence est en mesure de remplir les conditions de la définition de rationalité de Fodor (Sperber & Wilson, 1996).

<sup>42</sup> La notion de satisfaction est quelque peu nébuleuse et j'y reviendrai lorsqu'il sera question d'intégrer la culture à la théorie de la pertinence.

seront pas nécessairement les mêmes pour deux énonciations ayant eu lieu dans des contextes différents. Pour Sperber et Wilson, le contexte permet une certaine élasticité dans la définition sémantique des mots, ce qui joue donc un rôle important puisque c'est lui qui permet d'obtenir les valeurs de vérité d'une phrase qui se situe au-delà du simple code linguistique. C'est aussi le contexte qui rend légitime l'énoncé en le plaçant dans une situation réelle, qui l'imbrique dans la pratique linguistique (Sperber & Wilson, 1986).

## **7.2 L'ostension**

Un autre point important à noter est que, selon la théorie de la pertinence, la communication est vue comme étant un acte ostensif-inférentiel. C'est-à-dire qu'il se décompose en deux parties : l'acte ostensif du locuteur et l'acte inférentiel du récepteur (Sperber & Wilson, 1986). Pour celui qui parle, il s'agit non seulement de transmettre de l'information, mais aussi de transmettre son intention de communication (de montrer qu'il veut rendre manifeste de l'information). Comme pour Grice, la communication se fait à deux niveaux : le niveau du contenu et celui métalinguistique des intentions. Pour Sperber et Wilson, l'acte de parole ne peut se faire que sur ces deux niveaux parce que l'intention de communication existe dans tous les cas où l'usage est pris en considération. Autrement dit, s'il y a une transmission de contenu lors d'une conversation, il doit aussi y avoir transmission d'informations sur les intentions du locuteur. Il ne peut y avoir communication sans intention de communication et sans transmission de cette intention.

Pour interpréter le sens d'un énoncé, l'auditeur doit donc prendre en considération le contenu d'un discours, mais aussi les intentions qui y sont associées (Wilson & Sperber, 2006). Il lui faut inférer l'intention du locuteur à partir du contexte et des informations déjà manifestes entre les deux personnes. Ces inférences ont lieu à un niveau différent de celui du codage/décodage de la langue puisqu'il est question de décoder les intentions du locuteur en fonction du contexte d'énonciation qui comprend aussi des composantes culturelles et/ou sociales. C'est parce que cette étape « extralinguistique » est nécessaire que la théorie est considérée comme étant une théorie pragmatique : parce qu'elle nécessite des capacités qui vont au-delà de l'interprétation purement sémantique d'un énoncé.

### 7.3 Exemple d'analyse

Voici un exemple d'analyse faite par Sperber et Wilson qui est tiré de leur premier livre sur la théorie de la pertinence (Sperber & Wilson, 1986) – il s'agit d'une traduction libre d'un passage du livre à la page 151 :

Si un phénomène observé peut rendre manifeste plusieurs suppositions différentes, toutes les suppositions ne seront pas considérées comme étant équivalentes. Selon Sperber et Wilson, elles seront évaluées en fonction de leur pertinence dans le contexte d'énonciation. Supposons qu'il y ait une forte odeur de gaz dans la maison. Une personne fera sûrement les suppositions suivantes :

- 1) Il y a une odeur de gaz.
- 2) Il y a sûrement une fuite de gaz dans la maison.

Par contre, il serait surprenant qu'elle suppose ceci, même si cette information est devenue manifeste aussi :

- 3) La compagnie de gaz n'est pas en grève. (parce que le gaz ne se rendrait pas jusqu'à sa maison si la compagnie de gaz était en grève)

Cet exemple simple permet entre autres d'illustrer le fait que le principe de pertinence limite le nombre de suppositions computable. Dans cet exemple, la supposition 3) est moins pertinente que 1) et 2) surtout parce qu'elle nécessite un plus grand effort de computation cognitive pour y arriver parce qu'elle nécessite d'inférer une information qui demande une computation préalable de 1) et/ou de 2) pour pouvoir dériver computationnellement l'information en 3).

La pertinence optimale s'obtient donc par la relation entre l'influence d'une supposition (sa portée) et l'effort cognitif requis pour obtenir cette même inférence. Une supposition qui n'aurait aucun effet sur l'interprétation du sens (une proposition triviale par exemple) ne serait pas pertinente au même titre qu'une supposition qui requerrait trop de travail pour y arriver. Cet état d'équilibre précaire entre computation utile et portée cognitive suffisante est

déterminé par le contexte d'énonciation, c'est à travers lui que ce processus pragmatique à lieu.

Dans le cadre de ce mémoire, je vais me limiter à cette courte présentation de la théorie de la pertinence parce que je suis surtout intéressé par la structure de la théorie et sa façon de décrire l'interaction entre le contexte et la pertinence plutôt que par les détails concernant la computation d'exemples précis<sup>43</sup>.

---

<sup>43</sup> Plusieurs écrits plus récents s'attardent à décrire plus en profondeur les présupposés psychologiques et cognitifs de cette approche. Pour une revue récente des possibilités offertes, par ce modèle ainsi que par les possibles développements futurs voir Wilson and Sperber (2012).

## 8 Comparaison des théories

*“The relativist must make room for those latter common factors,  
just as the universalist cannot afford to ignore diversity.”  
(Cambiano, 2007, p.5)*

### 8.1 Relativisme et universalisme

La première différence entre le modèle de Wierzbicka et celui de Sperber et Wilson se situe au niveau du positionnement sur l'échelle relativiste en pragmatique. Selon le métalangage sémantique naturel, la culture a une influence non négligeable sur le langage et surtout sur la façon de le comprendre, tandis que pour Sperber et Wilson la place de la culture est beaucoup moins déterminante et semble n'être qu'une variable contextuelle qui n'est pas reliée au niveau cognitif à proprement dit<sup>44</sup>. Pour Goddard, la pragmatique universaliste (dont fait partie théorie de la pertinence) impose une perspective extérieure sur la description des pratiques linguistiques d'une culture locale particulière en tentant de l'analyser a priori, sans y considérer les caractéristiques particulières du local. Pour les universalistes, les variations locales sont mineures lorsque comparées avec la communication humaine dans son ensemble (Goddard, 2006). Le point de vue de l'ethnopragmatique est inverse, car il prétend que la langue a un effet important sur la façon de la comprendre. Elle tente d'ailleurs d'étudier les processus de la communication à partir d'une perspective interne à la langue. L'ethnopragmatique est reliée avec la sémantique interlinguistique parce que l'idée générale est de comprendre les pratiques communicationnelles selon la vision des locuteurs concernés, selon ce qu'ils considèrent important pour eux. Ces idées sont compatibles avec la relativité linguistique qui stipule que les gens pensent différemment parce qu'ils parlent différemment. Malgré le fait que l'ethnopragmatique semble prendre en compte la culture et la langue, il faut cependant noter que la culture ou la langue sont ici utilisées pour définir le cadre de l'interaction linguistique, mais que la dynamique de l'échange en tant que tel

---

<sup>44</sup> En fait, comme il n'est pas fait mention explicitement de la culture ni de la langue dans les textes sur la pertinence et je considère qu'elle est vue comme une variable négligeable qui ne devrait pas influencer la cognition pragmatique comme telle.

demeure régie par la sémantique<sup>45</sup>. Comme je le mentionnais précédemment, même s'il s'agit d'un modèle sémantique universaliste, cela n'empêche pas le fait que l'interprétation du sens en contexte, elle, soit relativiste. La composante relativiste se situe seulement au niveau de la sémantique illocutionnaire, pas au niveau de la sémantique lexicale ou grammaticale. Dans plusieurs de leurs textes, Goddard et Wierzbicka défendent cette vision du langage par rapport aux théories à caractère ethnocentrique et s'attaquent particulièrement à la théorie de la pertinence ((Wierzbicka, 1991) et (Goddard, 2006)). Malgré cette prise de position contre l'approche relativiste, je crois qu'il est possible de réconcilier certaines idées de l'ethnopragmatique avec celles de la théorie de la pertinence. Je compte d'ailleurs explorer cette avenue dans la dernière section de ce travail.

Comme la théorie de pertinence est moins une théorie linguistique qu'une théorie cognitive, la question de l'universalisme se pose différemment. Même si les textes portant cette approche ne le mentionnent pas explicitement, elle est clairement associée à l'universalisme. Ceci découle surtout de son rapprochement avec les sciences cognitives qui considèrent que l'esprit humain est le même pour tous. Ceci explique sûrement pourquoi Sperber et Wilson ne jugent pas nécessaire d'expliquer la place de la langue ou de la culture dans le processus interprétatif de la communication<sup>46</sup>. Pour eux, il n'y a aucune raison de croire que les processus cognitifs seraient différents d'une langue à l'autre, alors la relation entre le contexte et la façon dont un individu interprète un énoncé est purement cognitif et serait imperméable à une quelconque relativité linguistique.

Ce penchant pour l'universalité de la cognition humaine est intéressant en soi, mais je ne crois pas qu'il faille comparer cela directement avec la vision de l'ethnopragmatique parce qu'il s'agit de deux niveaux différents. La théorie de la pertinence s'intéresse aux mécanismes interprétatifs comme tels, à la façon dont l'information est traitée par le cerveau. Elle stipule que c'est la pertinence qui agit comme de principe régulateur pour l'interprétation du sens

---

<sup>45</sup> Je reviendrai sur la sémantique un peu plus loin.

<sup>46</sup> John Lucy (Lucy, 2004) insiste sur le fait qu'il faut faire une distinction entre universalisme et a-culturalisme. Il reprend l'idée de Whorf qui prétendait que ce qui est universel est peut-être tout simplement dérivé de nos présomptions provenant de notre propre langue. Pour Lucy, il faut donc s'assurer de bien différencier ce qui semble universel, mais qui provient de notre culture, avec ce qui est réellement universel.

d'un énoncé, mais il n'est pas expliqué exactement quelle est sa relation avec le contexte d'énonciation ou comment elle est calculée par rapport à celui-ci. S'il n'est pas question de langue dans la théorie de la pertinence, c'est parce qu'elle n'intervient pas au niveau de la transformation du processus cognitif en lui-même. Même si la cognition n'est pas abordée directement par l'ethnopragmatique, je suppose que la relativité linguistique qui y est prônée se situe au niveau des variables d'évaluation. La culture ou la langue pourrait donc ne pas influencer directement le processus d'évaluation de la pertinence, et entrer plutôt en compte en tant que conditions d'énonciations. Cette distinction est importante puisque la façon dont le cerveau examine un énoncé et l'interprète ensuite ne changerait pas selon la culture, mais certains éléments pris en considération lors de cette interprétation seraient par contre culturellement chargés. Pour illustrer cette différence, nous pouvons penser aux prédictions météorologiques qui nécessitent plusieurs équations complexes pour pouvoir dégager des résultats différents à chaque nouvelle journée. Or, ce ne sont pas les équations et formulations qui changent quotidiennement, ce sont seulement les paramètres des calculs (les variables) qui sont mises à jour. La langue d'un individu ne pourrait donc qu'être un paramètre de l'interprétation du sens au même titre que n'importe quelles autres informations pertinentes que l'auditeur connaît sur le locuteur. Là où je ne suis pas d'accord avec l'ethnopragmatique, c'est qu'elle semble classer la culture hiérarchiquement au-dessus de tous ces autres paramètres de la communication alors que l'individu n'est pas qu'un être seulement culturel<sup>47</sup>.

## 8.2 Sémantique et pragmatique

Quoique ces distinctions relevées entre l'ethnopragmatique et la théorie de la pertinence soient importantes, la différence la plus fondamentale est sans doute le choix de l'approche philosophique. Ces deux idées sont en effet construites chacune à partir d'idées qui sont mutuellement exclusives l'une de l'autre, à savoir la pragmatique pour la théorie de la pertinence et la sémantique pour l'ethnopragmatique. J'ai déjà discuté quelque peu de cette

---

<sup>47</sup> Pour illustrer cette multidimensionnalité de l'être humain, nous n'avons qu'à tenter de comprendre ce qui entre en jeu lors de la formation de l'habitus de Bourdieu (Bourdieu, 1992). Il y a pour lui plusieurs couches (sociale, politique, linguistique) qui influencent la personnalité d'un acteur social et pas seulement sa culture.

distinction, mais il est important de bien expliquer les différences occasionnées par ce choix conceptuel.

Comme l'explique Bach (1997), la séparation entre la sémantique et la pragmatique n'est pas clairement définissable parce qu'il y a plusieurs facteurs en jeu. La distinction classique la plus facile à faire porte sur l'objet respectif de ces disciplines : la sémantique étudie le rapport entre le symbole et le monde réel alors que la pragmatique s'occupe de la relation entre le symbole et celui qui l'utilise (Carston, 1998). Cette caractérisation est certes belle, mais sa simplicité ne peut répondre selon moi à la complexité du phénomène réel de l'énonciation. La preuve est qu'il existe plusieurs écoles de pensée qui se répartissent de part et d'autre du spectre allant de la sémantique la plus pure, jusqu'à la suprématie de la pragmatique seule<sup>48</sup>. Conventionnellement, la sémantique penche toujours un peu plus du côté de la formalisation du sens et la pragmatique s'occupe principalement de l'influence du contexte sur le sens. Mais même en définissant ainsi ces domaines linguistiques, il n'est pas aisé de séparer une fois pour toutes les ramifications de l'un et de l'autre en situation réelle d'énonciation. C'est d'ailleurs cette ambiguïté qui permet la coexistence de plusieurs modèles qui ont pourtant parfois des prémisses contradictoires. Récemment, François Recanati a même tenté une différenciation basée sur trois types de significations : linguistique, littérale et dégagée. Chacune de ces significations peut ensuite être traitée selon un sens descriptif ou sens pragmatique (François Recanati, 2005). Malgré cette multiplication des catégories de sens qui pourrait annoncer une facilitation d'appropriation du domaine correspondant (sémantique et pragmatique), Recanati remarque que la détermination d'un attribut linguistique pour chaque catégorie est encore vague et qu'elle dépend surtout des prémisses philosophiques de celui qui le fait. Autrement dit, malgré le fait que la sémantique soit établie comme ayant pour objet le sens vériconditionnel d'un énoncé, et que la pragmatique est naturellement attirée aux inférences contextuelles, la frontière entre les deux demeure très floue, comme en font foi les nombreux débats sur le sens des indexicaux (François Recanati, 2008). Au lieu de tenter de tracer une distinction claire entre les deux, je vais donc me limiter à discuter de la vision de chacune des théories en jeu ainsi que ses conséquences.

---

<sup>48</sup> Plusieurs de ces théories sont relevées par Moeschler et Reboul (1994).

La théorie de la pertinence étant basée sur des idées de Grice, elle se situe donc résolument du côté de la pragmatique pure. En fait, le contexte est ici tellement important qu'il est même envisageable que le contexte puisse modifier le sens conventionnel d'un mot selon l'usage qui en est fait (Wilson & Sperber, 2006). Dans ce cas-ci, la sémantique n'a presque pas d'impact sur le résultat final tant le côté pragmatique est fort. Le processus d'interprétation d'un énoncé fait intervenir l'environnement cognitif des deux individus impliqués dans la conversation. Cet environnement cognitif est construit à partir des connaissances communes aux deux personnes ainsi qu'à partir de l'historique de leur relation et du déroulement de la conversation jusqu'au point d'analyse. Le contexte de l'énonciation, autant le microcontexte (comme la durée de la parole ou la prosodie) que le macrocontexte (culture, classe sociale, etc.) entre aussi en jeu dans le calcul de l'environnement cognitif. Lorsqu'est venu le moment d'interprétation, l'auditeur devra considérer tous les éléments qui composent son environnement cognitif conjointement et devra évaluer quelles sont les informations pertinentes que le locuteur a pu dire, mais aussi les intentions qu'il a bien voulu lui transmettre (Sperber & Wilson, 1986). Le niveau de pertinence du sens dégagé sera calculé en fonction de l'effet sur l'environnement cognitif. Plus grand est l'effet, plus grand est la pertinence de l'information<sup>49</sup>. Le processus de production de la parole est exactement l'inverse de celui de la réception de l'énoncé, mais il implique le même mécanisme interprétatif d'évaluation de la pertinence, seule la direction de l'action change (le producteur évalue la pertinence pour la produire alors que l'auditeur l'évalue pour l'intégrer à son environnement cognitif). La sémantique n'a ici qu'un rôle très secondaire, car la pertinence est définie en fonction du contexte et non pas en fonction du sens conventionnel.

De son côté, l'ethnopragmatique, même si le mot « pragmatique » est contenu dans son nom, est bien une théorie sémantique. Le processus d'interprétation du sens en fonction du contexte est ici moins facile à déterminer, car il ne peut que se comprendre a posteriori. En effet, ce n'est que lorsque l'énoncé a été dit qu'il est possible de retourner en arrière pour s'attarder à ses circonstances de production. Ce faisant, il faut prendre conscience que la phrase a été prononcée dans un certain contexte culturel qu'il faut relever. Le contexte en

---

<sup>49</sup> Pour ce travail, je n'entrerai pas dans le détail du processus de détermination de la valeur d'un effet cognitif. Pour de amples informations voir les Wilson et Sperber, 1986, 2006 et 2012.

ethnopragmatique n'a pas la même influence que celui de la théorie de la pertinence parce qu'ici, il ne s'agit pas de modifier le sens, mais plutôt d'agir sur le type d'acte de parole de l'énoncé. Puisqu'il est possible de comprendre une culture de l'intérieur, grâce à une très grande connaissance de cette même culture, ceci permet de recenser l'ensemble des conventions linguistiques existantes dans cette culture. Ces conventions sont perçues inconsciemment par les locuteurs comme étant des contraintes sur les types d'échanges linguistiques possibles. À partir de ces limites établies après les faits, le comportement linguistico-culturel peut être explicité et décrit avec l'aide du métalangage sémantique. Ces recensements limitatifs sont ensuite pris en compte pour l'interprétation du sens d'un énoncé. Au lieu de considérer le contexte comme transformateur de sens, l'ethnopragmatique utilise le contexte pour définir une force illocutionnaire qui correspond à l'intention que le locuteur avait de prononcer l'énoncé étudié. La signification de ce dernier est ensuite étudiée en utilisant les mécanismes de la sémantique.

La différence majeure entre l'ethnopragmatique et la théorie de la pertinence est donc l'endroit où le contexte influence l'énonciation. Pour la théorie de la pertinence (pragmatique), le contexte modifie les conditions d'évaluation du sens, tandis que pour l'ethnopragmatique, le contexte modifie la façon de parler du locuteur ainsi que sa façon d'interagir avec l'autre ce qui a pour effet de « conditionner » ses échanges linguistiques en les contraignant. L'effet du contexte dans ce dernier cas n'est pas sur le sens, mais sur l'usage lui-même, ce qui fait intervenir le contexte qu'indirectement dans la fixation du sens de l'énoncé. L'usage réglementé a donc une influence sur l'énoncé et lui donne sa force illocutionnaire. Celle-ci peut modifier le type d'acte de parole, mais pas directement la signification sémantique comme telle (grammaticale ou lexicale).

### **8.3 Intentionnalité**

Ces deux approches diffèrent aussi par leur définition même de l'acte de communication. Ceci amène à décrire l'interaction linguistique de deux façons bien différentes. Pour les partisans de la pertinence, la communication est avant tout la manifestation d'une intention de communication qui mène au transfert d'information (Sperber & Origgi, 2012). L'étude de cette intention (communication ostensive-inférentielle) dépasse les capacités de la sémantique et se classe dans le domaine de la pragmatique. Pour Wierzbicka, puisque la communication

est une interaction entre un codeur, un code et un décodeur, l'investigation de la langue commence par l'étude de la sémantique. L'interprétation sémantique d'un énoncé et de ses concepts est nécessaire et suffisante pour la compréhension. Surtout, elle peut se faire au-delà des balises culturelles grâce aux primes sémantiques. Elle ajoute que la fonction ostensive de la communication, telle que définie par Sperber et Wilson, n'est elle-même pas universelle puisqu'elle n'est pas présente dans toutes les langues (Wierzbicka, 1991).

Il m'est difficile de contredire cette dernière affirmation selon laquelle la fonction ostensive du langage n'est pas présente dans toutes les langues parce que je ne possède pas de données empiriques sur le sujet. Je crois cependant à l'importance de cette transmission de l'intention lors d'échange communicationnel. Peut-être n'est-elle pas présente explicitement dans toutes les langues, mais elle peut sûrement s'exprimer dans celles où elle ne paraît pas directement. L'intention n'a pas besoin d'être soulignée pour exister implicitement. Sans vouloir remettre en question la méthodologie de recherche de Wierzbicka, il est possible que l'ostension ne joue pas de rôle clair dans plusieurs langues, mais cela n'implique pas qu'elle soit absente. Ce qui me donne autant de difficulté à concevoir cette idée d'une ostension ethnique (qui ne serait présente que dans quelques langues comme l'anglais ou le français) est qu'elle représente pour moi, un des fondements de la communication.

En effet, la première chose qu'il est possible de communiquer est bien notre intention de communiquer. Cette intention ne transmet pas d'information linguistique comme telle, puisqu'elle ne porte pas de contenu sémantique. Quoi qu'il en soit, cette intention est très importante parce qu'elle doit être prise en considération pour l'évaluation de la pertinence. C'est en fonction de cette intention que l'auditeur doit déterminer si la pertinence est atteinte, et donc savoir si l'acte de communication est réussi ou non. La présence de la pertinence requiert celle de l'intention en quelque sorte. Cette dernière agit donc comme étalon contre lequel il sera possible d'évaluer la pertinence d'un énoncé. Comme lorsqu'il était question de la place de la langue ou de la culture dans l'évaluation de la pertinence, l'intention de communication du locuteur joue aussi un rôle en tant que variable utilisée par le processus et non pas comme impliquant une transformation dans le mécanisme lui-même. La pertinence est calculée par un procédé cognitif universel qui tient compte de plusieurs variables qui sont relatives à chaque environnement linguistique, culturel ou contextuel.

Cette nécessité de l'intention est principalement due au mécanisme d'évaluation de la pertinence lui-même, et non pas parce qu'il s'agit d'une théorie cognitiviste. La cognition en elle-même ne semble pas avoir besoin de l'intention puisqu'il existe des modèles de la sémantique représentationnelle, comme cela est expliqué par Recanati dans son livre sur la philosophie du langage et de l'esprit, où l'intention joue un rôle plus effacé (François Recanati, 2008).

Pour revenir à la place de l'ostension en ethnopragmatique, malgré le fait qu'elle ne soit pas présente explicitement dans une certaine langue, cela n'empêche pas de la représenter à l'aide du métalangage sémantique naturel. Une fois traduite avec les primes sémantiques, l'intention de communiquer pourrait se lire comme ceci<sup>50</sup> :

X thinks :

I should allow the other to know that I want to communicate with him.

Au même titre que n'importe quelles autres dispositions linguistiques comme la peur de décevoir ou l'*enryo* (voir la section sur l'ethnopragsmatique), l'intention pourrait être traduite dans ce métalangage. Ce n'est donc pas le concept d'intention qui est incompatible avec l'ethnopragsmatique, mais plutôt l'idée selon laquelle l'intention de communiquer est obligatoire à la communication et qu'elle est transmise à un niveau différent de la sémantique.

## 8.4 Empirisme et rationalisme

Il faut absolument relever le fait que les théories de Wierzbicka et de Sperber et Wilson empruntent des voies très différentes quant à la philosophie méthodologique. En effet, la théorie de la pertinence se base sur des explications cognitives pour rendre compte du principe de l'aspect pragmatique du langage. À l'opposée, Wierzbicka développe empiriquement des modèles qui répondent aux descriptions des langues étudiées pour tenter de cerner les universaux sémantiques du langage pour ensuite déterminer la force illocutionnaire à partir de ces données empiriques. Pour mieux comprendre cette distinction, j'utiliserai une métaphore

---

<sup>50</sup> J'ai moi-même effectué cette transcription en me basant sur les nombreux exemples de Wierzbicka dans son livre (Wierzbicka, 1991).

de Chomsky qui décrit ce qu'il croit être une incongruence de l'empirisme (Chomsky, 1977). Il illustre sa pensée en affirmant que l'approche empirique insiste sur le fait que le corps est composé d'organe très complexe et génétiquement déterminé dans leurs fondements, mais elle considère conjointement que le cerveau n'est pas structurellement déterminé et qu'il est construit à partir du néant. Il ajoute qu'il ne comprend pas pourquoi le doigt serait plus complexe que le cerveau alors qu'il est l'hôte de facultés mentales de haut niveau. Cette distinction entre les types de complexité lui semble être un non-sens (Chomsky, 1977). J'abonderais généralement dans le même sens que lui sur ce point et c'est pourquoi je penche plus vers le rationalisme de Sperber et Wilson qui se base sur des principes extralinguistiques pour déterminer comment l'interprétation du sens a lieu.

Cependant, il est vrai que la méthode employée par Wierzbicka est intéressante selon les buts recherchés par son modèle. Pour elle, tout travail (ou analyse) linguistique effectué a priori serait teinté d'un ethnocentrisme latent parce qu'il utiliserait les balises linguistiques et culturelles de l'analyste et non pas celle de la langue en elle-même. Sa méthode empirique permet donc de rejeter ces préjugés pour permettre une analyse du résultat en expulsant tout ce qui ne s'y rapporte pas (Goddard, 2006). Comme il a été maintes fois reproché à certains universalistes<sup>51</sup> (Wierzbicka, 1991), il faut tout d'abord repousser l'influence de la culture sur sa propre langue avant de pouvoir correctement analyser linguistiquement des données pour ce qu'elles sont et non pas pour ce qu'elles nous paraissent être par rapport à celle-ci.

L'inconvénient majeur d'une approche empirique est qu'elle est limitée par les données disponibles et que la découverte de nouvelles constructions linguistiques pourrait remettre en question n'importe lesquelles des primes sémantiques ou n'importe laquelle des analyses sur la force illocutionnaire d'un énoncé contextualisé. Cette limite contraint aussi la vision globale du langage puisqu'il s'agit avant tout d'observation et moins de compréhension. En ce sens, je serais porté à croire Chomsky lorsqu'il parle de fonctionnalisme (Chomsky, 1977) parce qu'il s'agira toujours d'expliquer les langues naturelles de par leur fonction et usage seulement. Malgré la justification boiteuse, selon moi, apportée par Wierzbicka qui cite Einstein : « *there is nothing as practical as a good theory* » (Goddard & Wierzbicka, 1994) pour justifier son approche empirique par rapport aux explications plus théoriques utilisées par d'autres

---

<sup>51</sup>. Voir la section sur la théorie des primes sémantique.

sémanticiens ou pragmaticiens, j'aurais tendance à considérer un modèle purement empirique comme incomplet parce qu'il ne pourra pas nous faire avancer au-delà des données disponibles. C'est pourquoi je penche plus vers une approche basée sur des principes qui permettent un développement qui pourrait supplanter la description seule, comme la théorie de la pertinence semble le permettre.

Quoi qu'il en soit, je crois que les motivations de Wierzbicka sont légitimes pour agir ainsi et que son approche n'implique pas nécessairement une contradiction (comme soulevée par Chomsky avec sa métaphore du corps humain). Ceci est vrai en particulier pour la théorie des primes sémantiques puisqu'est n'est pas incompatible, en partie, avec une théorie plus rationaliste comme celle de Sperber et Wilson<sup>52</sup>.

## 8.5 Structure de la pragmatique

Pour ce travail je m'intéresse avant tout à la structure de ces théories (l'ethnopragmatique et la théorie de la pertinence). Par structure j'entends la façon dont chacune traite de la relation entre le contexte et l'interprétation du sens d'une part et de celle entre la langue et l'interprétation du sens d'autre part, mais aussi par la manière dont chacune pourrait s'accorder avec un modèle plus interactionnel de la communication. Pour ce faire, je vais faire appel aux idées de Bourdieu qui traitent des rapports entre les individus, au niveau social, mais aussi au niveau linguistique. Mon intention est de déterminer laquelle de ces théories semble la plus facilement compatible avec le modèle interactionnel de Bourdieu qui a fait ses preuves en sciences sociales. L'idée est de tenter un rapprochement entre une approche sociale/anthropologique à la Bourdieu avec celles plus centrées sur la linguistique de Wierzbicka ou de Sperber et Wilson.

En faisant cela, je m'attaque seulement à la structure de la théorie et aucunement à ces prémisses strictement linguistiques, mais comme la communication est obligatoirement contextualisée conjointement par la situation linguistique et culturelle des interlocuteurs, une

---

<sup>52</sup> Le terme « en partie » est très important parce qu'il ne s'agit pas d'intégrer complètement le modèle empirique de Wierzbicka à celui de la théorie de la pertinence, mais plutôt d'utiliser sa force, sa valorisation de la relativité linguistique, pour tenter de compléter le modèle de Sperber et Wilson où la culture ou la langue sont évacuées.

théorie qui tenterait de décrire l'interprétation du sens en contexte et qui ne prendrait pas en compte la culture d'énonciation ou la langue utilisée ne saurait être efficace pour le faire. Je laisse donc de côté le contenu effectif de ces théories, leurs conséquences particulières, pour me limiter à leurs formes structurelles. Cette tentative de rapprochement entre linguistique et sciences sociales est inévitable et nous sommes tenus d'espérer une approche qui saurait les réconcilier par sa capacité à pouvoir décrire un même phénomène tant au niveau de l'interaction linguistique qu'au niveau de l'interaction culturelle. Je vais donc principalement m'inspirer de Bourdieu et de son immense héritage pour tenter ce rapprochement.

## 9 Bourdieu

Le choix de Bourdieu comme point d'ancrage principal de cette liaison interdisciplinaire a été fait parce qu'il a beaucoup étudié les structures sociales ainsi que les dynamiques de leur changement. Par rapport à certains de ses contemporains, il s'est démarqué, selon moi, par sa profondeur d'analyse et par ses conclusions retenues qui permettent justement une application de ces modèles théoriques à une situation extrasociologique et dans ce cas-ci, linguistique<sup>53</sup>. Comparativement à lui, Sahlins semblait plutôt se limiter à une structure structurante qui demeure en quelque sorte fermée sur elle-même. Sa conception du système unique de relations interconnectées basées sur la parenté penche d'ailleurs de ce côté (Sahlins, 1976). Bourdieu, au contraire, semble plutôt décrire un système ouvert qui peut interagir avec d'autres systèmes et ainsi évoluer au gré de ses interactions avec l'extérieur. Les termes et concepts qu'il met de l'avant sont, pour la plupart, très riches et, même s'ils sont dérivés des sciences sociales, ils peuvent servir à décrire tout autre système de relations entre divers points d'un espace de positions donné.

### 9.1 Espace social et champ

Pour Bourdieu, le monde social est un espace à plusieurs dimensions construit sur une base de différenciation ou de distribution constituée par toutes les propriétés agissantes dans l'univers social à considérer (Bourdieu, 1984) et seule une théorie globale de l'espace comme espace structuré permet de comprendre vraiment tel ou tel point de l'espace. Pour produire sa théorie de l'espace sociale, il privilégie les relations au détriment des substances. Effectivement, au lieu de se limiter à comprendre une propriété d'un système social, il analyse plutôt les relations de cette propriété avec ce qui peut interagir avec elle dans l'espace social. Le concept de champ de Bourdieu est lié à la relation existante entre deux différents états dans l'espace social. Pour lui, le champ social est représenté dans un espace structuré dont les positions multidimensionnelles sont déterminées par les résultats des interactions entre

---

<sup>53</sup> Par extrasociologique, j'entends seulement une situation qui n'est pas généralement l'objet des sciences sociales et je ne veux surtout pas dire que la linguistique n'est pas sociologique, car je crois au contraire qu'il doit y avoir un rapprochement entre ces deux disciplines.

plusieurs variables pertinentes pour ledit champ. Les propriétés de ces champs sont déterminées par leur position dans l'espace structuré et peuvent être analysées indépendamment des caractéristiques de leur occupant (il y a donc indépendance de la substance), même si les occupants eux-mêmes sont partiellement déterminés par celles-ci (Inghilleri, 2003). L'ambiguïté entre la notion de relation et de position vient du fait que Bourdieu semble faire une projection de l'espace des relations dans un nouvel espace des positions où le champ n'a plus de valeur relationnelle, où il devient plutôt une coordonnée dont la position dépend de sa valeur en fonction de tous les autres champs disponibles. L'espace social serait donc constitué d'un ensemble de relations possibles entre diverses propriétés (les champs) et leurs interactions continues entre eux les maintiendraient en position d'équilibre temporaire dans un espace de position où leurs définitions respectives deviendraient justement leur agencement les uns par rapport aux autres. De par la définition même de champ, celui-ci est durable puisque la relation entre les propriétés est réelle et perdure dans le temps, sans pour autant être fixe. Même si le champ est relativement autonome par rapport à l'espace social même, il évolue avec le temps grâce aux tensions constitutives qui s'exercent sur la structure du champ, mais il est plus imperméable aux pressions directes qui agissent sur sa nature même. Pour Bourdieu, le champ est autorégulé et il dispose de la liberté nécessaire pour développer sa propre nécessité, sa propre logique (Bourdieu, 2001). Le champ est en quelque sorte une forme d'organisation sociale qui combine l'aspect de processus historique qui a mené à ses positions dans le champ, mais aussi l'aspect de la configuration d'un rôle social (Hanks, 2005).

Cette configuration du rôle social dépend de la position à l'intérieur du champ, mais aussi de l'agent en question. Les agents se distribuent à l'intérieur du champ en fonction du volume global disponible et selon la composition de leur capital respectif (Bourdieu, 1984). Ensuite, la connaissance de cette position pour un agent donné lui permet de connaître ses propriétés de capital intrinsèque. Nous discuterons du capital dans un prochain chapitre, mais l'important est de noter que c'est la position d'un agent dans le champ qui détermine son potentiel de capital possible par rapport à ce même champ. Pour un agent, un champ est un espace des possibilités stratégiques (Hanks, 2005), un espace de liberté limitée qui possède une trajectoire propre d'acquisition du pouvoir. Selon le concept de position dans le champ, un groupe quelconque ne serait pas une classe réelle et se définirait plutôt par les seules relations entre ce groupe et

les autres groupes avec qui il est en relation. Selon ces idées, les classes sociales n'existeraient pas comme telles, mais proviendraient plutôt de la probabilité de se regrouper en organisations, en associations. Plus proche de l'inconscient de classe que d'une conscience de la classe, cette intuition proviendrait surtout du sens de sa propre position dans l'espace social. Les agents et les groupes sont définis par leurs relations avec toutes les autres entités constitutives de leur monde social; il serait donc périlleux de les limiter à certaines classes sociales puisque leur position est déterminée par la présence complexe de plusieurs champs différents.

Comme le champ peut influencer sur les agents et ceux-ci peuvent à leur tour influencer sur le champ, il y a donc un type de relation entre les agents et le champ que j'appellerais : relation autodéfinatoire. Puisque les agents sont définis par le volume et la structure du capital spécifique qu'ils possèdent dans le champ, cela détermine la structure du champ qui les influence par la suite. Pour Bourdieu, le poids d'un agent qui subit le champ en même temps qu'il contribue à le structurer dépend de tous les autres agents et de tous les points de l'espace social et des rapports entre ceux-ci (Bourdieu, 2001). La position d'un agent est déterminée par la position qu'il occupe dans les différents champs, mais aussi par la distribution des pouvoirs qui agit sur lui (Bourdieu, 1984). Cette distribution des pouvoirs agit sur l'agent comme un vecteur de changement créé par les rapports de force objectifs qui s'appliquent à toutes les personnes qui entrent en contact avec ce champ. Les différents types de pouvoirs qui sont présents dans le champ et qui entrent en jeu lors d'une relation entre agents déterminent ensuite les composantes et l'amplitude de ce vecteur de construction du changement. C'est par cette relation entre les différents agents que s'engendre le champ et les rapports de force capables de s'exercer dans ce champ (Bourdieu, 2001). Pour tenter ensuite de modifier ces rapports de force et de transformer le champ en champ de lutte, les agents y engagent des actions qui dépendent de leur position dans le champ de force, mais aussi de leur potentiel de position dans ce même champ. Ils y jouent leur place dans la distribution structurelle du champ. Au-delà de ces luttes internes, les frontières sont presque toujours enjeux de lutte au sein du champ de par leur position précaire et instable. Au niveau de la lutte de pouvoir dans la structure du champ, il ne faut pas non plus seulement considérer l'aspect économique et il faut aussi tenir compte des luttes symboliques dont les différents champs sont le lieu et qui ont pour enjeu la représentation même du monde social. Avant de discuter du pouvoir symbolique,

il faut définir le concept de l'habitus qui sera déterminant pour notre analyse des échanges linguistiques et du contexte d'énonciation.

## **9.2 Habitus et illusio**

Le champ social est en quelque sorte une représentation structurelle d'en haut, c'est-à-dire qu'elle se projette sur l'agent à partir d'une échelle sociale plus grande. Autrement dit, le champ se situe plutôt du côté superstructurel de la société. Pour espérer traiter de l'interaction communicationnelle lors d'une conversation, nous avons besoin d'utiliser des concepts qui se définissent à une échelle plus près de l'individu. La notion d'habitus chez Bourdieu pourrait très bien répondre à ce besoin.

L'habitus est une logique pratique qui est le produit d'un sens du social. Il s'agit d'une posture, une manière particulière de construire et de comprendre la pratique dans sa logique spécifique, temporelle; c'est une activité de construction et de réflexion pratique. Tout au long de l'interaction avec un ou plusieurs champs, l'habitus fournit une directionnalité, une orientation, à l'agent en fonction de sa position dans le champ et de l'historicité de son propre habitus. L'agent devient donc le produit de toute l'histoire de son habitus et de son expérience accumulée. L'habitus est un système durable et transposable de schèmes de perception, d'appréciation et d'action qui résulte lui-même de schèmes de perception (Bourdieu, 1992). L'habitus est une réponse sociale incorporée qui habitera l'individu lorsqu'il fera face à des changements dans les positions des différents champs impliqués. Il est important de noter que cette mise en pratique n'est ni une réaction mécanique puisque les actions humaines ne sont pas des réactions instantanées à des stimuli, ni un accomplissement délibéré d'une intention consciente parce que l'esprit humain est socialement limité et qu'il n'a pas le temps de penser à toutes les avenues et conséquences possibles avant de prendre une décision. La relation entre le champ et l'habitus est une relation de conditionnement : le champ structure l'habitus qui est le produit de l'incorporation de la nécessité immanente de ce champ. Il existe donc ici aussi une relation autodéfinatoire entre ces deux concepts parce que l'un et l'autre sont modifiés par la présence de l'autre et l'un. L'habitus est aussi lié à la connaissance de sa position dans le champ parce qu'il dépend lui-même de la relation de conditionnement qu'il possède avec la structure du champ en question (Bourdieu, 1992).

La création et l'entretien de cet habitus s'est fait grâce à l'intériorisation par l'agent social de ses balises et ses expériences pratiques et ce, au terme d'une longue et complexe assimilation. Cette notion rassembleuse permet de construire et de comprendre de manière unitaire des dimensions de la pratique qui sont souvent dispersées dans plusieurs champs différents. Elle permet aussi de rendre compte de la constance des dispositions, des goûts et des préférences des agents (Bourdieu, 1992).

Malgré cette tendance à sa propre conservation, l'habitus maintient un rapport actif et créateur sur l'espace social qui l'entoure. C'est pourquoi les effets de toute nouvelle expérience sur la formation de l'habitus dépendent de la relation entre cette expérience et les expériences déjà intégrées à l'habitus. Il peut sembler contradictoire d'affirmer la constance en même temps que la perpétuelle évolution de l'habitus, mais la différence se situe dans la nature et la profondeur des changements effectués. En effet, puisque l'habitus est le résultat d'une longue et complexe assimilation, la base profonde acquise de cette façon ne saurait se modifier rapidement, mais plusieurs autres caractéristiques qui sont plus superficielles, elles, sont en constant changement en fonction des nouvelles expériences et de la réinterprétation sélective qui a cours tout au long des interactions avec le champ. Comme le dit Bourdieu : « *l'efficacité informatrice de toute expérience nouvelle tend à diminuer à mesure que s'accroît le nombre des expériences déjà intégrées à la structure de l'habitus* » (Bourdieu, 1977a, p.30). Également, comme la plupart des gens sont voués à rencontrer des circonstances similaires à celles qui ont originellement façonné leur habitus, donc à avoir des expériences qui viendront renforcer leurs dispositions, les probabilités d'un changement majeur sont d'autant plus réduites. Il ne faut cependant pas oublier qu'il n'est pas impossible qu'une transition discontinue se produise comme conséquence à une brisure sociale<sup>54</sup>.

En lien avec l'habitus, et pour mieux cerner la liberté cognitive de l'agent, Bourdieu introduit aussi le concept d'illusio. L'illusio est un peu traité comme un état de positionnement par rapport à la mise en pratique de son propre habitus. Il ne s'agit pas ici d'agir directement sur le mécanisme de construction de l'habitus, mais d'être poussé à choisir les situations dans lesquelles l'agent devra mettre en pratique son savoir théorique du jeu social. Bourdieu

---

<sup>54</sup> Le problème de la continuité temporelle de l'habitus ou même de l'illusio pourrait faire l'objet d'un travail à lui seul et je ne m'y attarderai pas, même si cela serait potentiellement très intéressant.

compare le terme *illusio* au terme *intérêt* tout en spécifiant qu'il préfère le premier puisqu'il parle d'intérêts spécifiques qui sont produits et présupposés par le fonctionnement de champs historiquement délimités (Bourdieu, 1992). L'intérêt ici est opposé à gratuité, désintéressement et indifférence. L'*illusio* est donc le fait de se sentir impliqué dans le jeu social, d'être motivé par celui-ci et d'y accorder du sens et une importance. L'influence de l'*illusio* sur la constitution de l'*habitus* est évidente et en particulier lorsqu'il est question de son renforcement puisque le choix des situations est lui-même guidé par l'*illusio* qui peut en retour orienter l'évolution de l'*habitus*. Il est également possible que l'*illusio* et l'*habitus* se renforcent mutuellement à partir du moment où l'intérêt devient plus grand, autrement dit, lorsque le sens pratique du jeu social est plus développé pour cette catégorie de champ.

Même s'il semble puiser sa source beaucoup plus dans l'individualité de l'agent, l'*illusio* est encore une notion autoconstituée par l'expérience pratique de l'agent<sup>55</sup>. Évidemment, il y a autant d'*illusio*s qu'il y a de champs et chacun d'entre eux présuppose et engendre simultanément une forme spécifique d'intérêt en retour. Bourdieu ajoute que l'intérêt est un arbitraire historique et qu'il n'est pas un invariant anthropologique qui ne peut qu'être connu *ex post* et non pas déduit *a priori* (Bourdieu, 1992). Cette position est en soi très intéressante parce qu'elle semble pencher beaucoup plus du côté empirique comme le faisait la théorie ethnopragmatique. Il n'y a cependant pas de parallèle à y voir selon moi puisque l'*illusio* agit à une échelle interactionnelle différente de celle de la conversation. Ce dernier est plutôt un simple microphénomène comparativement à la force illocutionnaire qui prend son sens pendant une période de temps beaucoup plus grande<sup>56</sup>. Comme Bourdieu l'affirmait pour l'*habitus*, l'*illusio* ne saurait être entièrement conscient lors de la prise de décision parce qu'il n'est pas possible de connaître toutes les variables disponibles qui nous viennent de la structure du champ impliqué. Pour ce qui est de l'interaction linguistique, le domaine est beaucoup plus restreint, d'autant plus que l'ensemble des variables à prendre en considération

---

<sup>55</sup> C'est l'autoconstitution qui est aussi une des caractéristiques principales de la théorie de la pratique telle que présentée par Ortner qui stipule que la culture construit les gens comme étant des acteurs sociaux, et que ces mêmes acteurs sociaux vont passer toute leur vie à reproduire et à transformer cette culture à son tour (Ortner, 2006).

<sup>56</sup> L'idée est simplement que la force illocutionnaire est beaucoup moins éphémère que ne peut l'être l'*illusio*.

a déjà été analysé par la personne qui a produit l'énoncé que nous devons interpréter. Cette position ex post est en soi beaucoup plus facile à défendre pour l'illusio que pour la parole.

### 9.3 Capital symbolique

Pour Bourdieu donc, l'objet de la science sociale n'est pas l'individu, ni le groupe, mais plutôt les relations entre les habitus et les champs et aussi tout ce qui surgit de ces relations (Bourdieu, 1992). Ce qui unit ces relations, c'est la nécessité d'avoir un échange d'information qui s'effectue de part et d'autre. Cette information transigée entre les agents est appelée le capital. Le capital social est la somme des ressources, actuelles ou virtuelles, qui reviennent à un individu parce qu'il possède un réseau durable de relations; c'est la somme des capitaux et des pouvoirs qu'un tel réseau permet de mobiliser. Lorsqu'il y a un changement dans la distribution du pouvoir, il s'agit d'un résultat d'une compétition entre le champ et l'habitus qui se fait à travers l'échange d'un capital (Inghilleri, 2003). Le capital qui entre principalement en jeu dans les échanges linguistiques est le capital symbolique et j'omettrai de discuter des autres types de capitaux dans ce mémoire. Le capital symbolique se définit comme un ensemble de propriétés distinctives qui existent dans et à travers la perception d'agents dotés des catégories de perception adéquates; catégories qui s'acquièrent à travers l'expérience de la structure de la distribution de ce capital à l'intérieur de l'espace social (Bourdieu, 2001). Parce qu'il découle de la perception du capital à travers des catégories de perceptions qui en reconnaissent le poids spécifique ou qui méconnaissent l'arbitraire de sa possession, le capital symbolique est dans une situation analogue à celle des énoncés performatifs discutés précédemment. En effet, le pouvoir symbolique n'est pouvoir que s'il est reconnu comme tel et cesse de l'être si sa valeur dans le champ est inconnue. Comme le dit Bourdieu :

*« Le capital symbolique est n'importe quelle propriété lorsqu'elle est perçue par des agents sociaux dont les catégories de perception sont telles qu'ils sont en mesure de la connaître (de l'apercevoir) et de le reconnaître, de lui accorder une valeur<sup>57</sup> » (Bourdieu, 1994, p.116).*

---

<sup>57</sup> Il y a donc un parallèle à faire entre le capital symbolique et les énoncés performatifs d'Austin qui requéraient aussi une certaine reconnaissance de l'extérieur pour pouvoir exercer leur influence sur le contexte (voir chapitre sur la pragmatique).

Une fois en leur possession, les agents utilisent le capital symbolique comme force de changement de la structure du champ. Ils peuvent aussi utiliser cet avantage pour favoriser la création de nouveaux pouvoirs symboliques qui viendraient asseoir un peu plus leur domination. Ceci est vrai parce que ceux qui sont dans des positions dominantes dans l'espace social sont aussi dans des positions dominantes pour la production du symbolique. Ils peuvent donc imposer leurs idées de production du symbolique aux dominés ce qui favorise la reproduction du même espace des positions (Bourdieu, 1984). Cette reproduction a lieu à la fois parce que le pouvoir symbolique est invisible et parce qu'il ne s'exerce qu'avec la complicité de ceux qui ne veulent pas savoir qu'ils le subissent ou même qu'ils l'exercent (Bourdieu, 1977b). En terminant, il est important de noter pour la suite de la discussion que le pouvoir symbolique ne réside pas dans les systèmes symboliques comme la langue, mais qu'il se définit dans et par une relation déterminée entre ceux qui exercent le pouvoir et ceux qui le subissent (Bourdieu, 1977a).

## **9.4 Bourdieu et la communication**

Avant d'aborder la question du contexte, il reste à connaître de quelle façon Bourdieu conçoit la communication et l'échange linguistique. Comme mentionné dans la section précédente, c'est le capital symbolique qui est échangé lors des échanges linguistiques tandis que l'habitus dicte de quelle façon le choix de l'orientation des échanges se fait. En fait, l'habitus linguistique est défini comme étant une orientation dans le codage du langage (Inghilleri, 2003) ce qui veut dire que l'habitus se situe en plein de cœur des relations entre les champs impliqués dans l'acte de parole et la langue elle-même. Pour le langage, il comprend également la définition sociale, physique et mentale du locuteur, ce qui inclue les gestes et les actions communicatives intériorisées par la pratique linguistique (Hanks, 2005). Il s'agit en quelque sorte de la formation sociale du producteur de l'énoncé, mais aussi de ces dispositions à l'utiliser dans le cadre de la production. L'habitus commande sa perception et son appréciation de ses chances objectives d'augmenter son pouvoir symbolique et oriente donc constamment ces choix linguistiques dans le but de le maximiser (Bourdieu, 1977a). Pour arriver à ces fins et mieux se positionner à l'intérieur du champ de la discussion, chaque locuteur peut user de plusieurs moyens linguistiques, dont la référence, la description et la

force illocutionnaire (Hanks, 2005). Puisque la langue varie selon la situation et selon le locuteur, chacun des interlocuteurs devra agir en fonction du rapport de production linguistique qui lui dictera un usage différent de la langue parce que la structure du rapport de production linguistique dépend du rapport de force symbolique entre les deux locuteurs. Ceci a comme conséquence que ce qui se dit est un compromis entre ce qui voudrait se dire et ce qui peut être dit (socialement et sémantiquement). La différence entre la réalité et la possibilité dépend des capacités de production et de la position que chacun occupe dans la structure du champ où il s'exprime (Bourdieu, 1977a).

Bourdieu considère aussi que le rapport de communication est avant tout un rapport économique où se joue la valeur de celui qui parle (Bourdieu, 1978). C'est le rapport du pouvoir symbolique entre les deux locuteurs qui donne sa structure au marché et qui définit un type de formation des prix. La forme et le contenu du discours dépendent donc des relations entre un habitus et un marché défini par un niveau de tension plus ou moins élevé causé par le rapport de force du pouvoir symbolique. Au-delà du prix et de la valeur, il n'est pas question que la communication ne soit qu'un marché économique, mais il faut plutôt retenir que le marché linguistique doit nécessairement impliquer des enjeux économiques en plus de tous les facteurs sociaux et linguistiques. Le dialogue est donc une relation objective entre les compétences linguistiques des interlocuteurs, mais aussi entre l'ensemble de leurs compétences sociales en fonction de leur droit et de leur capital social (Bourdieu, 1978).

## 10 Bourdieu et la pragmatique

*« Le mode de production du monde matériel détermine le caractère général du processus social, politique et spirituel de la vie. Ce n'est pas la conscience de l'homme qui détermine son existence, mais, au contraire, son existence sociale qui détermine sa conscience. »*

*Marx, 1904 (1859), pp.11-12) (tiré de (Sahlins, 1976))*

Le fait que Bourdieu se soit surtout intéressé à la structure de l'interaction et à la construction de l'identité sociale en fonction de ces interactions, rend possible l'application de ses idées complexes à un autre domaine qui s'intéresse aux interactions : la pragmatique. Là où Bourdieu voyait une communication sociologique basée sur une lutte de pouvoir symbolique, la pragmatique y voit une communication linguistique dont l'interprétation dépend du contexte d'énonciation. Dans cette section je vais tenter un rapprochement rendu possible par l'intérêt commun porté à la formation du contexte de l'échange par ces deux disciplines.

Comme cela a été expliqué précédemment, il semble y avoir un traitement distinct du contexte par la linguistique et par les sciences sociales. Cet état de fait est malheureux parce que l'un et l'autre domaine pourrait bénéficier d'une plus grande intégration et d'une plus grande ouverture. En particulier la linguistique qui ne laisse que très peu de place pour la culture. Deleuze, tel que rapporté par Hymes, a décrit cette carence de la linguistique à propos des sciences sociales<sup>58</sup>:

*« tant qu'elle en reste à des constantes phonologiques, morphologiques ou syntaxiques, rapporte l'énoncé à un signifiant et l'énonciation à un sujet [et qu'elle] rate ainsi l'agencement [avec] les circonstances à l'extérieur [elle] ferme la langue sur soi et fait de la pragmatique un résidu » (Deleuze, Guattari, 1981 : 95-109) tiré de Juanals and Noyer (2007),p.4)*

---

<sup>58</sup> C'est en très grande partie parce que je crois que les sciences sociales pourraient aider à la recherche sur l'interprétation du sens en fonction du contexte que j'ai amorcé ce mémoire.

Le langage étant une praxis, il est fait pour être parlé et utilisé dans des situations pratiques. Hanks ajoute que la régularité du langage ne s'explique pas par l'usage de règles ou de conventions qui sont obéies, mais plutôt par une actualisation de celles-ci dans l'usage de la parole (Hanks, 2005). Bourdieu avait quant à lui remarqué la limitation de « *la compétence chomskyenne qui est une abstraction qui n'inclut pas la compétence de bien utiliser la compétence* » (Bourdieu, 1977a). La définition de compétence ne prend donc pas du tout en considération l'aspect social et culturel de l'usage de la parole (savoir quand parler et quand se taire). Le locuteur a beau avoir la capacité de produire une infinité de phrases, il doit aussi le faire dans une infinité de situations et, pour y être capable, il doit maîtriser les conditions d'utilisation de la langue. À ce niveau, la linguistique devrait pourtant rejoindre la sociologie parce qu'elles ont le même objet de recherche sur le langage : l'explication des présupposés de la communication (Bourdieu, 1978).

## 10.1 Maximes de Grice

Autant l'ethnopragmatique que la théorie de la pertinence critiquent les maximes de Grice, mais pour des raisons bien différentes. Je suis d'accord avec Wierzbicka et Goddard sur le fait qu'elles proviendraient en fait d'une vision ethnocentrique de la communication. Il est clair pour moi que les maximes de Grice sont effectivement biaisées : rien ne prouve que les cinq maximes soient présentes dans toutes les cultures et encore moins que le principe de coopération soit essentiel pour la communication en général. La première raison est rapidement expliquée par Goddard qui stipule que les recherches empiriques ont trouvé plusieurs cultures dont le langage ne peut pas s'expliquer par la maxime de quantité, ou par celle sur la qualité (Goddard, 2006). Concernant le principe de coopération, pour déduire sa non-nécessité il faut partir de la théorie de la connaissance commune qui stipule que la communication est seulement possible s'il y a un certain nombre de faits ou de propositions que les deux locuteurs tiennent mutuellement pour vrai et qui n'ont pas besoin d'être explicités. Ces connaissances communes agissent donc comme conditions nécessaires et suffisantes de la communication. Un problème survient si l'on suppose que la communication

est un processus à risque, c'est-à-dire que son efficacité n'est pas assurée<sup>59</sup> puisque plus rien ne peut garantir le principe de coopération ni les connaissances communes (Moeschler & Reboul, 1998).

Cet échec est symptomatique d'une discipline qui a été étudiée en oubliant que c'est par l'usage qu'elle se réalisait. La notion de risque serait par contre bien assimilée par l'habitus linguistique dont la tâche est de favoriser l'acquisition de capital symbolique. Le risque de la communication serait vu comme étant un rapport de force entre deux positions dans un champ de l'espace social et serait intériorisé par le locuteur au même titre que la différenciation sociale entre les locuteurs. Le problème relié au risque présent lors d'un échange linguistique serait donc beaucoup plus facilement traité en incluant les idées de Bourdieu, qu'en se limitant à la linguistique pure.

Malgré les critiques pertinentes des ethnopragmaticiens concernant les maximes de Grice, ces derniers utilisent malheureusement un modèle qui distingue l'interaction linguistique de l'interaction sociale. En effet, la seule influence de la langue ou de la culture d'un individu apparaît lorsqu'il est question des possibles forces illocutionnaires d'un énoncé. Cette façon de faire ressemble plutôt à un recensement, à une liste des comportements qui seraient acquis par la connaissance du contexte culturel et linguistique entrant en jeu. Ensuite seulement, l'interaction linguistique aurait lieu. L'interaction linguistique et culturelle est donc divisée en deux parties qui ne seraient pas décrites de la même façon. Une interaction linguistique d'un côté, et une interprétation de la force illocutionnaire de l'autre (cette dernière découlerait de la connaissance préalable du code de conduite conversationnelle dans le contexte en cours). Sur ce point, l'ethnopragmatique serait difficilement conciliable avec la sociologie de Bourdieu, pour qui l'échange linguistique se fait conjointement à tous les niveaux.

De l'autre côté, il ne faut pas rejeter entièrement la théorie de la pertinence parce qu'elle découle supposément de maximes de Grice. En effet, comme il a été discuté précédemment, Sperber et Wilson rejettent également ces idées et ne font que conserver la maxime de pertinence qui devient plutôt un principe régulateur qu'une maxime communicationnelle. L'idée de la pertinence est en elle-même relative parce qu'elle découle d'une évaluation qui

---

<sup>59</sup> Ce qui est souvent le cas comme en font foi plusieurs communications difficiles ou ambiguës qui surviennent chaque jour pour différentes raisons dans différents contextes.

doit avoir lieu dans un contexte bien précis. Il ne s'agit pas de définir rigidement la pertinence, mais plutôt d'accepter qu'elle puisse prendre plusieurs formes différentes en fonction de la situation dans laquelle elle s'applique, mais aussi en fonction de la culture et de la langue des personnes impliquées. Comme pour l'habitus de Bourdieu qui se construit à partir de relation avec le monde extérieur à l'individu, la pertinence est aussi en relation avec ce qui l'entoure. C'est d'ailleurs cette mobilité possible du concept de pertinence qui permet un certain rapprochement avec les idées de Bourdieu quant à la formation du contexte d'un énoncé.

## **10.2 Contexte social**

Pour réconcilier l'ethnopragmatique ou la théorie de la pertinence avec les sciences sociales, il faut bien comprendre quel est leur rapport avec la construction sociale du contexte d'énonciation et en quoi cela sera utile pour l'interprétation du sens en pragmatique. Pour Bourdieu, l'habitus linguistique interagit avec le contexte pour tenter d'orienter l'usage du code de façon à maximiser les chances du locuteur d'augmenter son pouvoir symbolique. C'est-à-dire que le contexte influence l'habitus du producteur de la parole parce qu'il doit prendre en compte certains facteurs pour lui permettre d'accroître ses chances d'acquisition de capital.

Comme nous en avons discuté plus haut, la vérité du rapport de communication se trouve aussi à l'extérieur du discours. Elle se trouve dans les conditions sociales des producteurs et des récepteurs et de leur interrelation. Ceci a pour conséquence que ce qui se dit et la manière de le dire dépendent de la position que chacun (émetteur et récepteur) occupe dans la structure de la distribution du capital symbolique en jeu (Bourdieu, 1977a). Comme la linguistique réduit généralement la communication à une opération intellectuelle de codage-décodage (comme l'ethnopragmatique le fait), il faut y introduire un rapport de force symbolique qui est fondée sur la relation d'autorité et de croyance de l'un envers l'autre. Évidemment, ce rapport de force de départ pourra être modifié au courant de la conversation s'il y a un transfert de pouvoir symbolique entre les deux individus. Ce transfert aurait pour effet de modifier en conséquence l'habitus linguistique de part et d'autre. Dans l'optique d'intégrer cette nouvelle dimension à une des deux théories pragmatiques décrites précédemment, je vais principalement utiliser la théorie de la pertinence plutôt que l'ethnopragmatique parce qu'elle possède une structure qui se compare avantageusement à celle de la théorie de Bourdieu.

Le principal problème de l'ethnopragmatique est que l'approche sémantique privilégiée est rigide et ne permet pas d'intégrer l'interaction sociale au même niveau que l'interaction linguistique. Pour Wierzbicka et Goddard, le contexte est dérivé de la connaissance d'une culture ou d'une langue et il semble exister à l'extérieur de la structure interactionnelle. Pour eux, le contexte culturel détermine l'emploi d'une expression bien assimilée ce qui ne permet pas une grande souplesse pour l'introduction d'un concept comme l'habitus qui se redéfinit au fur et à mesure de la conversation en fonction des résultats intermédiaires de l'échange linguistique. Pour toutes ces raisons, je vais donc me concentrer sur la théorie de la pertinence qui permet une incorporation beaucoup plus naturelle entre les idées de Bourdieu en sciences sociales et celles de l'interprétation du sens en pragmatique.

### **10.3 Théorie de la pertinence et Bourdieu**

Pour la théorie de la pertinence, le contexte n'est pas constant, il se construit au fur et à mesure et ne contient que les propositions nécessaires pour obtenir une interprétation cohérente (Moeschler & Reboul, 1994). Cette définition permet d'intégrer presque naturellement à la théorie de la pertinence les idées de Bourdieu qui ont trait à la compréhension de la définition du contexte. Si ce rapprochement semble si facile, c'est parce que la théorie de la pertinence est une théorie purement pragmatique qui prône la primordialité du contexte sur le sens sémantique ce qui veut dire que c'est uniquement dans l'usage que la langue trouve son sens. En fait, la théorie de la pertinence stipule que les mots peuvent avoir des sens différents selon le contexte, mais que ce n'est pas le contexte qui donne le sens au mot, c'est plutôt la capacité cognitive d'inférence par rapport au contexte qui le fait (Carston, 2011). Cette idée rejoint ce que Bourdieu affirme par rapport au mot du dictionnaire qui est vide de sens réel et qui ne prend vie que lorsqu'il est utilisé dans un contexte (Bourdieu, 1977a). Selon lui, c'est par la pratique que le langage existe. Ce qui permet de marier si bien la théorie de la pertinence avec les idées de Bourdieu semble donc être leur propension à mettre l'emphase sur la pratique, sur l'usage.

#### **10.3.1 Économie de l'échange linguistique**

Un autre rapprochement possible provient du principe le plus fondamental de la théorie de la pertinence : le principe de pertinence. En effet, comme expliqué plus haut, lors d'un

échange linguistique, la pertinence est optimisée de manière à créer le plus grand effet cognitif positif possible avec le plus petit effort possible. Un effet cognitif est positif seulement lorsqu'il a une influence sur le monde, s'il a une conséquence décelable (Sperber & Wilson, 1986)<sup>60</sup>. Cette vision presque économique de la parole peut se comparer avec la vision économique du rapport de communication de Bourdieu. Même si le principe économique de la communication sociale concerne l'acquisition du capital symbolique, tandis que la pertinence concerne l'économie de la cognition, ces deux principes se rapportent à des niveaux différents de l'analyse linguistique et ne sont donc aucunement contradictoires.

Le capital symbolique provient des rapports de force entre les champs en jeu qui agissent au niveau de l'objectif profond de la communication : l'obtention de capital pour modifier sa position dans le champ en question. La méthode pour y arriver dépend aussi du contenu de l'habitus de la personne. Le principe de pertinence quant à lui se rapporte plutôt à l'interaction entre le but recherché et le moyen pour y arriver. La pertinence pourrait donc être intégrée à l'habitus linguistique comme faisant parti de la mise en pratique du langage puisque la méthode appliquée sera différente selon l'effet cognitif recherché. Différents effets cognitifs permettent de dégager de nouvelles conclusions, de renforcer des croyances existantes ou d'en contredire d'autres. Ceci est très proche de ce dont il a été question pour l'échange du capital symbolique. Le discours que nous produisons est donc conjointement une résultante de la compétence du locuteur et du marché sur lequel passe son discours, il dépend des conditions de production et de réception (Bourdieu, 1978). De cette façon, la pertinence demeure une condition importante, mais permet aussi de considérer comment elle s'est elle-même créée grâce à l'utilisation de l'habitus linguistique.

### **10.3.2 Cognition**

La théorie de la pertinence, en plus d'être un modèle pragmatique, est une théorie cognitiviste qui considère que c'est la cognition qui participe à l'interprétation du sens selon le

---

<sup>60</sup> Les effets cognitifs positifs peuvent être représentés de multiples façons et avoir des portées très différentes. Ils peuvent concerner seulement une partie de l'argumentation ou changer complètement la nature du rapport linguistique (pour plus de détails et d'exemples, voir Sperber et Wilson (1986)).

contexte. Cette idée n'est pas très éloignée de celles de Bourdieu non plus, car déjà il semble considérer la construction de l'habitus comme étant un mécanisme cognitif :

*« l'habitus contribue à constituer le champ comme monde signifiant, doué de sens et de valeur, dans lequel il vaut la peine d'investir son énergie » (Bourdieu, 1992)*

Cette intériorisation des structures sociales se répercute sur les structures mentales (Bourdieu, 1978). Il définit autre part ces structures cognitives comme étant le produit de l'incorporation des structures de groupe dans lesquels ils sont insérés (Bourdieu, 1994). À partir de là, il devient d'autant plus facile de tracer un parallèle avec la théorie de la pertinence. Ces structures cognitives seraient aussi des catégories de perception et, comme l'habitus, elles seraient historiquement constituées et se redéfiniraient continuellement à partir des rapports sociaux. Les rapports de force linguistique seraient donc symboliques et les actes de transfert de capital symbolique deviendraient des actes cognitifs qui mettraient en œuvre cesdites structures cognitives. Le pragmaticien Louis de Saussure vient aussi appuyer cette thèse dans un article récent où il affirme que :

*« les conventions déterminant la pratique langagière font partie de l'environnement cognitif du destinataire et sont donc réductibles à de l'information susceptible d'entrer dans le contexte logique nécessaire à l'obtention des effets cognitifs » (Saussure, 2004, p.438).*

Ceci veut dire que le contexte social s'intégrerait directement au contexte logique du langage. Cette conclusion serait impossible à faire avec l'ethnopragmatique parce que le contexte logique est extérieur au contexte social et donc inatteignable en ce sens. Le rapport à la cognition tel que décrit ici viendrait une fois de plus supporter mon intuition de similarités entre la théorie de la pertinence et la sociologie de Bourdieu.

### **10.3.3 Auto-détermination**

Le dernier aspect de similitude entre les idées de Bourdieu et la théorie de la pertinence est l'emphase sur l'autodétermination des concepts. Il a été expliqué maintes fois que tant l'habitus que l'illusio ou le capital symbolique, quoiqu'étant durables dans le temps, s'autodéterminaient continuellement. C'est-à-dire que leur contenu (ou définition même)

change avec leur usage dans une situation donnée et telle dans une boucle informatique, la sortie d'un mécanisme devient l'entrée du mécanisme suivant. Ce phénomène circulaire est également présent dans la théorie de la pertinence. Pour la théorie de la pertinence, l'interprétation relève d'un mécanisme inférentiel durant lequel il faut considérer la compétence du locuteur ainsi que ses désirs, intentions et intérêts pour pouvoir comprendre ce qu'il veut dire (Sperber & Wilson, 1986). Par définition, l'inférence est autodéterminée dans le sens où, dès qu'une inférence pertinente est interprétée d'après le contexte, elle modifie le contexte immédiatement en s'incluant directement dans le nouveau contexte ce qui a pour effet de rendre possible la présence d'une nouvelle inférence. Ce processus circulaire, même s'il est différent de celui pour la détermination de l'habitus de Bourdieu, ouvre du moins la porte à des phénomènes autodéterminatifs qui semblent être très présents dans les modèles de Bourdieu.

Ces quelques rapprochements possibles entre la théorie de la pertinence et les modèles de Bourdieu ne concernent pour l'instant que la forme, que la structure même des idées des théories. Même s'il est évident que les contenus ne coïncident pas, je ne crois pas que cette correspondance soit fortuite parce qu'elle semble presque trop naturelle. Je n'affirme pas que Bourdieu aurait supporté la théorie de la pertinence, mais seulement que les modèles de développement des deux théories sont très similaires. Je déduis donc qu'il serait sûrement possible d'intégrer des considérations sociales dans les théories pragmatiques et en particulier les idées de Bourdieu dans la théorie de la pertinence.

## 11 Anthropologie et pragmatique

Avant de décrire davantage de quelle façon les idées de Bourdieu pourraient s'intégrer dans la théorie de la pertinence, je vais présenter brièvement quelques autres modèles ou approches intéressantes en anthropologie qui me semblent également compatibles avec la structure de la théorie de la pertinence.

### 11.1 Anthropologie cognitive

J'avais brièvement soulevé l'idée que Bourdieu se rapprochait des sciences cognitives lorsqu'il tentait de décrire l'interaction à partir des mécanismes individuels de construction du sens en fonction du contexte. Il y a récemment une approche qui a poussé encore plus loin cette tendance vers une anthropologie cognitive. Cette dernière penche pour une définition de la culture en tant que système de savoirs ou de dispositions mentales (Brown, 1999). Ceci est une conception nouvelle qui se base sur le cerveau de l'individu et non plus sur les comportements ou les artefacts produits. Même si l'approche comportementale demeure intéressante, surtout dans une perspective interactionnelle, l'idée générale est qu'il faut parallèlement considérer les dispositions mentales de l'individu comme étant le siège de l'assimilation de la culture. Cette transition vers une vision plus centrée sur l'individu est illustrée par Goodenough :

*“Whatever it is one has to know or believe in order to operate in a manner acceptable to its members and do so in any role that they accept for any one of themselves” (Goodenough 1964 :3, tiré de Brown, 1999, p.93)*

Il s'agit ici de déplacer le moteur de la culture pour qu'il agisse à travers des processus cognitifs qui viendraient par la suite se réaliser dans des comportements observables. Ces dispositions mentales seraient la source de la motivation et de l'intentionnalité de l'action culturelle :

*“Schemata are conceptual abstractions that mediate between stimuli received by the sense organs and behavioral responses (and) that serve as the basis for all human information processing...” (Casson, 1983)*

Ceci vient rejoindre l'idée de l'habitus de Bourdieu qui tente justement de décrire ce processus de construction de la perspective face à l'interprétation d'un phénomène. L'anthropologie cognitive suppose donc que la culture serait en quelque sorte inscrite au sein même de la cognition humaine parce que l'individu l'a assimilée lors que son apprentissage de cette même culture.

*“A cognitive schema is a generic version of (some part of) the world learned from experience and stored in memory” (Quinn, 1997:4, tiré de Brown, 1999, p.95)*

Ce sont également ces schémas cognitifs qui entrent en considération lors de l'interprétation du sens d'un énoncé en contexte. La différence entre les schémas cognitifs culturels et linguistiques est qu'ils sont activés à des niveaux différents, pour des fonctions différentes. L'hypothèse principale de l'anthropologie cognitive, que le siège de la culture réside dans l'esprit de la personne, sied très bien la théorie de la pertinence parce qu'il semble s'agir du même mécanisme structurel : la culture se réalise dans les actions à partir de processus cognitifs, tandis que l'interprétation du sens se réalise dans la pragmatique à partir de processus cognitifs similaires.

Je ne vais pas discuter des différents débats actifs en l'anthropologie cognitive<sup>61</sup>, parce que mon but est plutôt de montrer que la théorie de la pertinence permet de bien intégrer ces idées. Elle le fait principalement grâce à sa structure qui respecte déjà celle des sciences cognitives. L'ethnopragmatique, parce qu'elle se base sur une sémantique universelle et innée, pourrait plus difficilement se fondre avec une conception cognitive large de la culture puisqu'elle devrait également rendre compte des primes sémantiques en plus de la manière dont elles interagissent avec la culture.

---

<sup>61</sup> Voir Brown (1999) pour plus de détails concernant les différences entre certaines approches : ceux qui mettent l'accent sur l'universalité de la cognition ou plutôt sur la diversité et la différence culturelle; ceux qui considèrent la cognition comme phénomène cérébral ou comme caractère incarné, interactionnel et/ou contextuel.

## 11.2 La structure de l'agentivité

Un concept intéressant qui pourrait servir à illustrer le type de structure que je tente de décrire pour la pragmatique et la théorie de la pertinence est celui d'agentivité tel que développé par Sherry Ortner dans son livre *Anthropology and Social Theory* (2006). L'hypothèse de départ de la théorie de la pratique est que la culture influence l'individu, le construit en tant qu'acteur social, mais ce sont les acteurs sociaux qui reproduisent et transforment cette même culture en retour (Ortner, 2006). Il s'agit en quelque sorte encore une fois d'autodétermination du phénomène culturel qui est à la fois cause et effet à travers un acteur social.

Pour Ortner (2006) il n'y a pas de dominance claire entre la culture ou les forces sociales qui l'entourent, l'important est plutôt la dynamique globale et le rapport interrelationnel évolutif entre une personne, les structures de la société, la culture et l'histoire. Elle poursuit en indiquant que l'agentivité est importante au niveau de l'intention individuelle, mais aussi au niveau du pouvoir et de la résistance. Concernant l'intentionnalité, il s'agit d'une composante quotidienne de la conduite humaine qui n'implique pas seulement des buts conscients qui prédéterminent le cours de leurs vies. Comme pour la pragmatique, l'intentionnalité implique des états cognitifs complexes et des côtés émotifs quant la façon de se laisser guider par son propre désir, pas sa propre intention. L'agentivité est aussi directement reliée avec la notion de pouvoir puisque le pouvoir des capacités transformationnelles de l'agent sont une des dimensions qui peuvent opérer dans un système social (Ortner, 2006).

Le parallèle que je trace ici entre pragmatique et agentivité est de type structurel et ne concerne pas le contenu de ces concepts qui sont très différents. Sur la forme par contre, l'agentivité, avec son équilibre fragile entre le pouvoir de l'individu face à la société et celui de son propre développement culturel personnel, peut se rapprocher des mécanismes en jeu lorsqu'il est question d'interprétation du sens. Dans ce cas-ci, il doit aussi y avoir un équilibre entre les forces sociales et culturelles et l'identité (l'intentionnalité) de la personne, ce qu'elle est par elle-même, pour lui permettre de déterminer le sens qu'elle comprendra. C'est justement ce tiraillement cognitif intérieur qui est propre à chaque individu qui permet d'obtenir des interprétations différentes pour une même phrase dans un même contexte; parce que chaque personne possède des clés pragmatiques différentes, chacun pourrait se laisser

guider par ses propres débats internes entre plusieurs facteurs différents (social, culturel, linguistique, intentionnel, etc.). C'est pour cela que l'interprétation est différente d'une personne à l'autre. À certains niveaux, la capacité à interpréter le sens d'une façon quelconque est une qualité qu'une personne possède; comme pour l'agentivité qu'Ortner (2006) voyait comme une capacité, un potentiel, qui habitait ou non quelqu'un. Un exemple de cette similarité avec la pragmatique est la production de la localité telle que décrite par Appadurai (Appadurai, 2001). La localité est éphémère et sa reproduction dépend de l'interaction entre des sujets locaux qui possèdent le savoir ou la capacité de reproduction de la localité (comme lorsqu'il était question de la reproduction culturelle par les agents sociaux). La production d'une localité est intrinsèquement un exercice de pouvoir sur un environnement hostile, ou récalcitrant, qui peut prendre la forme d'une autre localité (Appadurai, 2001). Comme pour l'agentivité, les voisinages à la fois subissent et produisent des contextes (ce qui est encore une fois une relation d'autodétermination). Même si le sujet de reproduction est différent, la structure de la production de la localité par les voisinages ressemble à celle de l'agentivité d'Ortner et aussi à celle de la pragmatique de la théorie de la pertinence.

### **11.3 L'assemblage**

Puisque je tente de décrire la structure l'interactionnelle de l'interprétation du sens, le concept d'assemblage serait également intéressant et peut-être pourrait-il servir en pragmatique. L'assemblage est une idée récente et abstraite qui tente de cerner les interactions complexes et éphémères entre plusieurs éléments de domaines différents. Un assemblage est une forme descriptive qui permet de représenter des relations entre des composants (ou éléments) qui ne sont pas stables dans le temps, donc continuellement en mouvement et dont la configuration entre ceux-ci n'est pas réductible à une simple suite logique (Collier, 2006). La temporalité d'un assemblage est émergente, c'est-à-dire qu'il y a toujours des nouvelles formes, que les formes sont elles-mêmes mouvantes (Ong & Collier, 2004). Si l'assemblage peut sembler structurel, c'est parce que sa matérialité ressemble à l'idée de la métaphore classique de la structure, mais il n'en est rien. En fait, l'assemblage génère continuellement des artifices et des processus relationnels formés entre les éléments impliqués. Il ne permet pas d'obtenir une connaissance durable et systématique des éléments en jeu comme le permettrait une théorie sociale classique ou une analyse du discours commun (Marcus & Saka, 2006).

Autrement dit, l'assemblage est plutôt une forme représentationnelle dont le contenu se résume à la description momentanée, c'est une photographie de l'état des relations au moment de la prise de la photo, mais il ne permet pas objectivement de connaître l'évolution de chaque interaction élémentaire. Il donne seulement une vue instantanée de ces résultats et ne permet pas d'exprimer une temporalité quelconque entre les relations impliquées. L'assemblage est en fait un concept topologique qui désigne l'actualisation de causes virtuelles :

*“Assemblage is a topological concept that designates the actualizations of the virtual causes or causal processes that are immanent in an open system of intensities that is under the influence of a force that is external in relation to it. Assemblages are thus the causally productive result of the intersection of two open systems, and their properties are emergent in the sense in which that concept is deployed in logic, that is, not part of, and so not foreseeable in light of, either one or the other system considered in isolation, but instead only discernible as a result of the intersection of both such systems” ((Marcus & Saka, 2006), p.103).*

L'assemblage est donc un concept composite parce qu'il implique des tensions d'une part, mais aussi de la volatilité, du changement d'autre part. Pour Collier et Ong, assemblage veut dire hétérogène, instable, partiel et situé (Ong & Collier, 2004).

Le concept d'assemblage a été récemment utilisé par Zigon (2010) pour discuter des complexes interactions entre les divers champs de la moralité et de l'éthique. Zigon défend l'idée commune en philosophie et en sciences sociales qu'il existe une morale totale, mais qui peut être représentée différemment partout dans le monde; chacun de ces contextes particuliers ne définit pas une seule moralité ou éthique, mais plutôt un assemblage éthique et moral constitué pas des aspects variés et propres à chacun de ceux-ci (Zigon, 2010). Il trace aussi un parallèle avec l'habitus de Bourdieu qui, comme la morale appliquée, est le produit d'une capacité humaine qui est acquise par des performances répétées des actions qui sont motivées par une certaine vertu. La moralité individuelle est donc définie comme étant une disposition assimilée par une personne<sup>62</sup>. Pour Zigon, même si un moment éthique requiert une réflexion constante en fonction de notre propre disposition morale, il est aussi conjointement un moment

---

<sup>62</sup> Ce qui est très près de la définition même de l'habitus de Bourdieu.

de liberté, de créativité et d'émergence<sup>63</sup>. L'assemblage est requis pour exprimer cette complexité inhérente à un moment moral, pour démontrer les distinctions entre les différents aspects locaux de la moralité qui caractérisent un certain assemblage d'un ensemble unique de pratiques qui sont elles-mêmes le résultat de cet assemblage (Zigon, 2010)<sup>64</sup>.

Un assemblage est donc une configuration descriptive qui permet de rendre compte d'états causés par des éléments continuellement en relations complexes les uns envers les autres. L'assemblage est une sorte de concept antistruktuel qui permet de rendre compte de l'émergence, de l'hétérogénéité, du décentrement et de l'éphémère dans la vie sociale (Marcus & Saka, 2006). Même si elles concernent la vie sociale, ces caractéristiques en font un candidat idéal pour la pragmatique puisqu'il s'agit justement d'un domaine où plusieurs composants interagissent entre eux pour rendre possible la détermination du sens d'un énoncé. J'utiliserai d'ailleurs le concept d'assemblage quand il sera question de l'évaluation de la pertinence en fonction d'un contexte particulier dans le prochain chapitre.

Encore une fois, l'ethnopragmatique ne semble pas facilement réconciliable avec le concept d'assemblage, surtout de par sa structure un moins portée sur les diverses relations présentes entre les facteurs qui influencent le sens. Parce que la sémantique naturelle base plutôt la détermination de la force illocutionnaire sur une analyse effectuée a posteriori, analyse faite à partir de la connaissance déjà assimilée par rapport au contexte, je ne vois pas comment il serait possible de rapprocher cette structure linéaire de l'interprétation avec une forme très éphémère, mobile et complexe comme l'assemblage. La temporalité de l'interprétation du sens semble aussi évacuée de l'ethnopragmatique parce que l'analyse a lieu après l'énonciation, tandis que l'assemblage permet justement de considérer cette instanciation de la temporalité ce qui, pour moi, est une caractéristique primordiale de l'interaction communicationnelle.

---

<sup>63</sup> Ce dilemme entre libertés et contraintes est aussi présent en pragmatique lorsqu'il faut déterminer le sens d'un énoncé en fonction de ce que nous sommes, mais aussi en fonction de règles que nous avons intériorisées face à une certaine situation.

<sup>64</sup> L'assemblage a aussi été utilisé pour rendre compte de la complexe influence mutuelle entre l'échelle locale et l'échelle globale. Pour Collier (2006) le global n'est pas comme une localité à laquelle des forces s'opposent, ce n'est pas non plus l'effet structurel de telle force. En fait, c'est le produit de ces interactions qui importe, ce dernier pourrait être appelé le global actuel, ou le global dans l'espace de l'assemblage (Ong & Collier, 2004).

## 12 Pertinence relativiste

Dans ce chapitre, je vais tenter de combiner tout ce qui a été discuté auparavant dans ce texte pour montrer qu'il serait possible de construire un modèle pragmatique basé sur la théorie de la pertinence qui prendrait également en considération la relativité linguistique. J'ai déjà démontré au chapitre précédent que la structure de la théorie de la pertinence pourrait être comparée directement avec celle de l'habitus de Bourdieu (et aussi celle de l'agentivité d'Ortner). Cette ressemblance sur la forme est pour moi un indice fort qu'il existe aussi une similarité cognitive entre les processus qui gèrent l'assimilation et la reproduction de la culture et ceux qui interviennent lors de l'interprétation du sens en contexte. Ce parallèle, une fois de plus, est purement structurel et il ne faut pas penser que je traite la culture, la langue ou l'interprétation du sens sur un pied d'égalité au niveau du contenu.<sup>65</sup> En effet, le contenu en jeu (culture, langue ou sens) n'agit pas de la même façon et il est représenté différemment : indice linguistique, indice culturel, ou sémantique du sens.

### 12.1.1 Relativité des maximes de Grice

Pour comprendre comment je compte réconcilier la pertinence avec une certaine vision du relativisme, il faut d'abord revenir aux maximes de Grice. Ces dernières sont en quelque sorte des balises qui guidaient la communication, mais sans la contraindre entièrement. C'est-à-dire qu'il s'agit plutôt d'attentes communicationnelles générales envers l'interlocuteur. Pour Grice, ces attentes semblaient universelles et c'est justement ce que lui reprochaient Goddard et Wierzbicka. Pour eux, chaque culture ou langue avait ses propres maximes et il fallait bien les connaître pour pouvoir comprendre le sens de ce qui était dit. Je vais aller encore plus loin en penchant pour un relativisme total des maximes de Grice : toutes les maximes de Grice sont non seulement particulières à une langue donnée, mais aussi à un individu donné dans un contexte donné. Chaque individu a donc des attentes personnelles lorsqu'il est question de communication et c'est à travers la mise en pratique de celles-ci qu'il peut interpréter le sens

---

<sup>65</sup> Je crois par contre que la culture et la langue peuvent être comprises comme étant des représentations différentes d'un même phénomène. Je compte d'ailleurs étayer cette opinion dans le chapitre sur la langue et la culture.

d'un énoncé. Ces attentes peuvent être construites de plusieurs façons : par la langue, par la culture ou par d'autres processus définitoires de l'identité de la personne. Même si cela semble se rapprocher de l'ethnopragmatique, il ne faut pas confondre mon relativisme individuel avec celui de Goddard et Wierzbicka. En fait, mon approche est purement pragmatique et ne saurait être en accord avec la théorie de la sémantique universelle. J'ai seulement utilisé la composante la plus intéressante de l'ethnopragmatique selon moi, sa façon de considérer la culture comme un élément important de l'interprétation du sens, tout en rejetant sa méthodologie empirique et son traitement sémantique de la force illocutionnaire.

Même si les maximes de Grice deviennent particulières à chaque individu, elles ne sont pas obsolètes pour autant. Même si la valeur des maximes n'est évidemment plus importante puisqu'elle est différente pour tout le monde, cela ne modifie pas le mécanisme d'interprétation du sens en tant que tel, qui lui, requiert toujours l'existence de contraintes individualisées pour pouvoir extraire le sens d'une phrase. Cela devient donc presque impossible de prédire ou de connaître la valeur de ces maximes pour une dite situation parce qu'il y a trop de variables impliquées, mais cela ne diminue leur importance pour autant. Au contraire, ces attentes continuent d'être nécessaires et elles sont encore un pont entre le contexte et le locuteur. C'est parce que ces attentes existent qu'il est possible de déterminer le sens d'un énoncé puisque le sens se construit encore en fonction du contexte. Cette construction se fait par rapport à une certaine référence, par rapport à certaines contraintes qui guident le cheminement cognitif de l'individu. Au lieu d'avoir des maximes qui sont universelles ou reconnaissables pour un groupe donné, ces contraintes, ou attentes communicationnelles, deviennent en quelque sorte des maximes de Grice individualisées.

### **12.1.2 La pertinence relativiste**

Maintenant que le rôle des maximes de Grice est plus clair, il est possible de comprendre comment elles peuvent s'intégrer à la théorie de la pertinence. Comme il a été mentionné plus tôt, même si la théorie de la pertinence est inspirée de la maxime de Grice du même nom, il ne faut pas placer la pertinence et les autres maximes au même niveau. La pertinence, dans ce cas-ci n'est pas une attente au même titre que les autres maximes de Grice parce qu'elle existe au-delà du processus communicationnel. C'est-à-dire que la pertinence est le processus cognitif qui permet d'obtenir le sens à partir du contexte grâce à des maximes de Grice

personnelles. Elle agit donc en dehors de l'application des maximes. Comme selon la vision de Sperber et Wilson, la pertinence est considérée ici comme un universel de la communication<sup>66</sup>. La pertinence est le mécanisme qui permet d'évaluer l'équilibre entre l'effet cognitif obtenu après l'interprétation du sens et l'effort cognitif que cela prend pour y arriver. Il s'agit avant tout d'une opération cognitive qui sert à mettre en relation les attentes communicationnelles et le sens d'un énoncé en fonction du contexte. Ce qui change en fonction du contexte est la valeur de la pertinence et non pas sa fonction, qui elle demeure toujours présente peu importe l'individu. Par valeur j'entends sa définition qui peut varier d'un moment à un autre : ce qui est jugé comme pertinent par quelqu'un peut être différent de ce que juge pertinent la même personne dans un contexte différent. Au-delà de la variabilité de la pertinence qui est induite par le contexte, il faut aussi considérer la variabilité causée par le relativisme des attentes individuelles. La nouvelle définition relativiste des maximes de Grice ajoute cette prise en compte de l'individu qui s'ajoute au contexte déjà présent. Il ne suffit plus de connaître le contexte d'énonciation comme le demandaient les ethnopragmaticiens parce qu'il faut aussi considérer la personne impliquée et ses propres définitions des maximes de Grice.

En utilisant mes nouvelles définitions des maximes de Grice, ceci introduit donc une composante relativiste qui semblait absente dans la théorie de la pertinence. Il est tout de même possible de continuer d'utiliser la base universaliste de la théorie de la pertinence tout en introduisant un relativisme linguistique grâce aux maximes de Grice individualisées, et ce, sans avoir à remettre en question la pertinence en tant que processus cognitif. Ceci est possible parce que je considère que la pertinence n'agit pas au même niveau que les maximes de Grice. Pour moi, la pertinence est située à l'extérieur de ce que j'appelle l'identité cognitive.

## **12.2 L'identité cognitive**

Pour mieux décrire les composantes impliquées dans cette nouvelle théorie de la pertinence, j'insiste pour distinguer le processus cognitif de la pertinence et l'identité cognitive comme telle. Cette dernière est définie comme étant la somme de ce qui compose les

---

<sup>66</sup> En fait, il s'agirait même d'un universel de la cognition. Même si la pertinence est ici décrite pour rendre compte de la communication, elle pourrait également servir pour d'autres fonctions cognitives qui ne seraient pas directement communicationnelles.

particularités cognitives propres à un individu dans une situation donnée. Ceci se rapproche de l'habitus de Bourdieu en ce sens qu'il s'agit d'un état qui se définit à partir des relations entre la personne et plusieurs éléments de son environnement immédiat. En plus de l'habitus, j'y intègre aussi l'illusio de Bourdieu et l'agentivité d'Ortner en tant que composantes sociales importantes à la définition de l'identité d'un individu. Il faut noter que la notion la plus importante pour l'identité, comme c'était le cas pour plusieurs concepts présentés précédemment, est celle de l'autodétermination. En effet, l'identité cognitive est toujours en mouvement et se redéfinit à chaque instant à partir des expériences et du vécu accumulé par la personne. Cela ne veut pas dire que l'identité cognitive change radicalement à chaque instant, seulement qu'elle est en constante évolution. Plusieurs changements mineurs peuvent ne pas avoir d'influence précise à court terme, mais additionnés à plusieurs autres, ils peuvent modifier les comportements sur une échelle temporelle plus longue. Ceci se reflète dans la cyclicité du changement dans la définition de l'identité qui se calque sur la transition entre l'expérience d'un passé récent jusqu'à un futur proche.

En plus de l'aspect social, il faut aussi compter sur l'aspect linguistique et toutes les autres facettes définitoires de ce qu'est une personne et ce qui peut influencer son rapport avec le monde. J'appelle cette identité, l'identité cognitive parce qu'elle agit au niveau de la prise de décision par rapport à une situation donnée. Elle est en quelque sorte l'entité consciente qui agit sur l'environnement, c'est la personne en elle-même. Mon but ici n'est pas d'expliquer comment les différentes composantes de cette identité cognitive interagissent ensemble, car cela dépasse l'envergure de ce travail, mais seulement d'affirmer qu'ils sont tous regroupés sous dans un même ensemble cognitif<sup>67</sup> qui agirait globalement en tant qu'identité de l'individu<sup>68</sup>. L'idée ici est de pouvoir regrouper tout ce qui pourrait déterminer ce qu'est

---

<sup>67</sup> Il ne faut pas confondre composantes cognitives et module cognitif au sens computationnel de Fodor. Il ne s'agit ici que d'un regroupement de différents thèmes en jeux lors de l'évaluation et celui-ci peut ne pas correspondre avec un module computationnel en tant que tel.

<sup>68</sup> L'identité cognitive pourrait comprendre plusieurs modules internes (culture, langue, motivations, etc.) et je ne vais pas discuter de cette possibilité parce que je ne m'intéresse pour l'instant qu'à l'interaction de l'identité cognitive avec la pragmatique et pas de l'interaction interne entre les différents composants de l'identité cognitive

l'individu pour ensuite comprendre comme cette entité identitaire pourrait interagir avec l'aspect pragmatique du langage et, surtout, avec la théorie de la pertinence.

Concernant les maximes de Grice individualisées, c'est à l'identité cognitive que revient la tâche de fixer leurs paramètres, de les définir. Une fois cette paramétrisation effectuée, il sera possible d'interpréter le sens d'un énoncé. Il est question de paramétrisation parce que je crois que malgré la grande variabilité des langues humaines, il doit tout de même y avoir des contraintes sur les types de communications possibles entre personne. Ses paramètres sur les maximes de Grice seraient donc des contraintes finies sur la variation<sup>69</sup>. Le rôle de l'identité cognitive est donc primordial parce que cette dernière permet d'inclure une composante relativiste au sein de la pragmatique en englobant l'ensemble des facteurs de détermination individuelle qui proviennent de la présence d'un individu complexe dans une conversation donnée. C'est cette identité cognitive qui va influencer la valeur de la pertinence prise en compte pour déterminer le sens de l'énoncé en fonction du contexte<sup>70</sup>.

### 12.3 Le contexte

Le contexte est celui du moment de l'énonciation de la phrase qui devra être interprétée. Il englobe l'aspect communicationnel de la situation, mais aussi tout ce qui pourrait influencer le sens d'une phrase. À titre d'exemple, Gumperz a relevé plusieurs situations où un contexte différent pourrait occasionner une interprétation différente (Gumperz, 1996). La vision de Gumperz diffère cependant quelque peu de la mienne puisqu'il ne distingue pas le contexte du processus cognitif pragmatique. Pour moi, le contexte est avant tout une instanciation des influences présentes à ce moment et il ne modifie pas le processus cognitif relié à la

---

<sup>69</sup>. Il faut cependant noter que peu importe que les maximes de Grice soient infiniment variables ou non, le modèle présenté demeure tout de même valide.

<sup>70</sup> Ce principe d'identité de l'individu peut se rapprocher de la notion de réflexivité en anthropologie. Bien qu'ayant une visée différente, la réflexivité consiste à prendre conscience de notre propre identité lors de l'analyse anthropologique d'un phénomène pour éviter (ou du moins pour y cerner) les biais qui sont attribuables au simple fait que notre culture ou notre langue nous ont habitués à réfléchir et à percevoir en fonction de certains critères qui ne sont plus valides dans un environnement linguistique ou culturel différent. Voir le texte de Wikan sur la question de la résonance (Wikan, 2009) ou celui de Fabian sur la réflexivité (Fabian, 2002).

pertinence. Comme il a été précédemment expliqué, le concept de pertinence est universel et c'est plutôt la façon de la percevoir, de l'évaluer qui change selon le moment de l'interprétation. Le contexte agit seulement comme une fixation des rapports entre l'identité cognitive et la pertinence. Il permet d'utiliser la pertinence pour déterminer le sens d'une expression. Le contexte est donc purement temporel et il n'influence pas la pragmatique; c'est plutôt l'identité cognitive qui est importante à ce niveau.

Cette définition du contexte est quelque peu différente de celle généralement utilisée, mais elle est permise parce que l'influence de la situation d'énonciation est déjà comprise dans la définition de l'identité cognitive. Autrement dit, au lieu de lister quelles seraient les contributions à la situation globale d'énonciation (moment, lieu, identité de l'interlocuteur, langue, etc.), je les inclus toutes dans l'identité cognitive de celui qui devra interpréter le sens. Cette définition du contexte pragmatique comme étant extérieur à l'individu est souvent utilisés pour décrire sa possible influence sur l'individu (comme par Gumperz (1996)). Je crois cependant que lorsqu'il est question d'interprétation du sens, l'important n'est pas l'environnement autour du locuteur, mais surtout le rapport entre l'environnement et la personne. Selon cette façon de voir les choses, le contexte existe donc plutôt dans la relation entre l'individu et ce qui l'entoure. Le contexte serait l'influence de l'environnement sur la personne touchée, c'est-à-dire que son identité cognitive serait modifiée en fonction du contexte. En ce sens, le contexte aurait une fonction similaire à celles des processus d'autodétermination de l'habitus de Bourdieu. Le résultat momentané de cette évolution perpétuelle entre l'individu et le contexte serait partie intégrante de son identité cognitive. Voilà pourquoi je considère que toutes les variables présentes dans l'environnement de l'énonciation ne font pas partir du contexte puisqu'elles sont déjà prises en comptes par l'identité cognitive. Je suis donc plus ou moins en accord avec François Recanati lorsqu'il affirme que c'est le contexte lui-même qui agit sur l'interpréteur et pas seulement le champ social :

*« The interpretation which eventually emerges and incorporates the output of various pragmatic processes results from a blind, mechanical process, involving no reflection on the interpreter's part. The dynamics of accessibility does everything, and no "inference" is required. » (Recanati, 2004,p.32)*

Pour moi, le contexte est seulement l'instant durant lequel l'opération pragmatique (la pertinence) est évaluée. À ce moment précis, c'est la configuration de l'identité cognitive qui sera déterminante. Cet arrangement complexe est un bon exemple d'assemblage. Il s'agit en effet de plusieurs éléments (culture, langue, etc.) dont les relations sont interdéterminées et qui ne prennent pleinement forme que lorsqu'ils doivent être utilisés dans un contexte en particulier. Autrement dit, l'identité cognitive demeure sous-déterminée. C'est-à-dire dans un état impossible à décrire, sauf lorsqu'elle doit servir à évaluer une situation pragmatique. L'identité cognitive est ici mise en pratique (comme c'était le cas pour l'habitus de Bourdieu) grâce à un contexte, grâce à un moment particulier. C'est d'ailleurs parce qu'il y a mise en pratique de l'identité cognitive qu'il est possible d'obtenir des indices sur la composition de celle-ci. C'est-à-dire que c'est à travers l'application de l'identité cognitive d'autres individus qu'une personne peut apprendre à les connaître, qu'il peut apprendre à connaître leurs comportements face à une situation pragmatique quelconque<sup>71</sup>. Dans ce cas, l'assemblage est donc l'agencement de toutes les forces impliquées dans l'identité cognitive au moment déterminé par le contexte. C'est cette fixation du temps par le contexte qui va établir la relation entre l'identité cognitive et la pertinence pour permettre l'interprétation du sens.

## 12.4 La pertinence relative en contexte

À partir de la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson, je crois être parvenu à prouver, bien que la relativité linguistique semble exclue de leur modèle, qu'il est néanmoins possible d'y introduire une composante relativiste à travers l'identité cognitive. Ceci est fait en conservant le rôle primordial de la pertinence et sa place dans le processus cognitif d'interprétation du sens. Voici un schéma qui illustre ce modèle de pertinence relative:

---

<sup>71</sup> Il est question dans ce texte de situation pragmatique, mais je crois que cela pourrait également s'appliquer à d'autres situations où l'individu doit agir face à son environnement, notamment des interactions culturelles ou sociales. Je ne vais pas ici élaborer sur ce sujet, mais le principe serait le même que pour la pragmatique : c'est lorsque quelqu'un agit, qu'il utilise son identité cognitive et qu'il devient possible de déterminer a posteriori ce qui a pu motiver le geste qu'il a posé. Ensuite cette information est emmagasinée par une deuxième personne qui peut donc apprendre à connaître un peu plus l'individu en question.

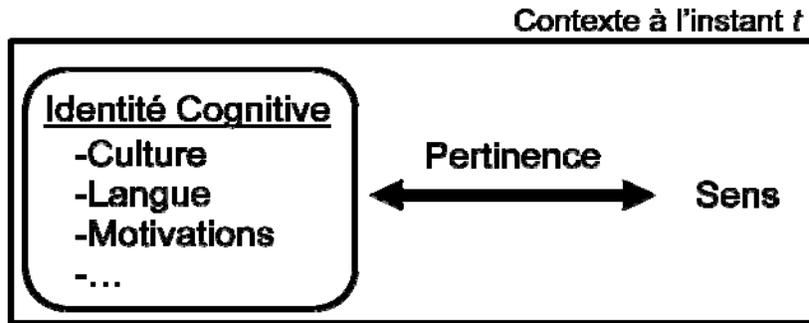


Figure 1 - Schéma du modèle de la pertinence relative

Comme pour la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson, le sens d'un énoncé est obtenu grâce au principe de pertinence dont la fonction est d'équilibrer l'effet cognitif retiré de l'énoncé et l'effort cognitif requis pour le faire. Au niveau du lien entre la pertinence et le sens, il n'y a donc aucune différence entre ce que je propose et la théorie de la pertinence à proprement dit. Pour introduire une composante relativiste à ce modèle, comme le j'ai expliqué précédemment, je crois qu'il faut plutôt s'attarder au lien entre l'individu et la pertinence. Pour simplifier cette relation, j'ai regroupé tout ce qui compose « l'identité » d'une personne sous une même composante, un même ensemble, que j'ai appelé l'identité cognitive. Ce module englobe tous les facteurs qui peuvent influencer la façon qu'à une personne de percevoir une certaine situation pragmatique; cela inclus la culture, la langue, les motivations de la personne, son parcours de vie, ses origines, toutes les expériences et apprentissages qui l'ont défini en tant qu'individu distinct des autres. L'identité cognitive est donc propre à chaque individu et c'est cette relativité de l'identité cognitive qui introduit indirectement le facteur relativiste de ce modèle pragmatique.

Indirectement parce que ce n'est pas l'identité cognitive comme telle qui cause les possibles différentes interprétations d'un énoncé, mais plutôt la relation qui lie l'identité cognitive avec l'évaluation de la pertinence. La pertinence d'une interprétation est évaluée en fonction de l'effort cognitif requis pour l'inférer, mais aussi par rapport à la définition même de la pertinence. C'est cette variabilité dans la valorisation de la pertinence qui induit un relativisme. En effet, la pertinence d'un sens précis est calculée à partir de l'identité cognitive propre à un individu et c'est cette relation importante entre pertinence et identité qui forgera les variables qui seront utilisées pour déterminer l'optimalité de la pertinence. J'insiste sur le fait que le principe cognitif d'évaluation de la pertinence est universel, seuls les standards

d'évaluation (à partir de quoi la pertinence est calculée) varient d'une personne à l'autre. C'est donc dire que c'est l'identité cognitive qui indique la valeur de la pertinence en fonction, non seulement des intérêts et motivations de l'individu pour la conversation, mais aussi de son bagage culturel et linguistique général.

Les maximes de Grice individualisées que j'ai présentées plus tôt sont en fait le nom donné à l'étape qui permet à l'identité cognitive de fixer une valeur de la pertinence. Ces attentes communicationnelles forment en fait la référence qui servira d'étalon de mesure pour la détermination de la pertinence. Autrement dit, un sens est jugé pertinent s'il répond à la définition de la pertinence que la personne possède. La définition de la pertinence est équivalente aux attentes communicationnelles parce qu'il s'agit dans les deux cas de savoir à partir de quoi un énoncé est perçu comme pertinent. Je distingue donc le concept de pertinence en tant que processus cognitif qui est universel et celui de l'évaluation de la pertinence qui dépend des maximes individualisées. Si je n'ai pas inclus de mention des maximes de Grice dans mon schéma, c'est parce que je considère qu'elles sont déjà présentes dans la relation entre l'identité cognitive et la pertinence et que je ne voulais pas attiser la confusion quant au fait que ce modèle pragmatique est détaché de celui de la pragmatique Gricéenne.

Pour que ce processus d'évaluation de la pertinence qui sert à interpréter le sens puisse opérer correctement, il doit avoir lieu à un moment bien précis dans le temps. Puisque l'identité cognitive a une structure furtive qui est en constante évolution (comme l'était aussi l'habitus), il ne pourrait pas y avoir de détermination d'une valeur pour la pertinence parce qu'elle serait aussi volatile que l'identité cognitive elle-même. Le rôle du contexte est donc nécessaire puisqu'il vient fixer le moment d'évaluation de la pertinence. C'est la configuration de l'identité cognitive (son assemblage) à l'instant  $t$  qui sera utilisée pour trouver la valeur de la pertinence qui servira à interpréter le sens de l'énoncé. La notion d'assemblage permet de se référer à une relation objective, à une configuration de relations entre toutes les composantes de l'identité cognitive et de la situer dans un contexte particulier. C'est le moment  $t$  du contexte qui fixe cette configuration. Autrement dit, l'assemblage de l'identité cognitive à l'instant  $t_1$  ne sera pas exactement le même que celui à l'instant  $t_2$ . Le contexte sert à établir à quel moment les variables de la pertinence seront évaluées. L'évaluation d'une fonction, dans ce cas-ci de la valeur de la pertinence, ne peut se faire qu'à un instant précis de par la nature déterministe de l'esprit qui doit évaluer une fonction à un temps donné. Cette méthode permet

de rendre compte de la discontinuité de la prise de décision à partir de variables continues et aussi de rendre compte d'une certaine temporalité grâce à la différence entre une évaluation entre un temps  $t_1$  et un temps  $t_2$ . Il serait très complexe, selon moi, de vouloir rendre compte de ces phénomènes décisionnels en ne faisant pas intervenir ce contexte qui vient fixer le moment où la valeur d'une fonction peut être évaluée<sup>72</sup>. Le sens d'une phrase dépend donc de l'instant  $t$  (du contexte) parce qu'il découle de la pertinence qui dépend elle aussi de ce moment  $t$ .

## 12.5 Retour sur la relativité linguistique en pragmatique

Le modèle que je viens de développer ici a permis d'expliquer une manière d'intégrer la relativité linguistique à l'étude de l'aspect pragmatique du langage. J'ai simplement voulu démontrer que la théorie de la pertinence avait déjà en elle-même la structure nécessaire pour l'introduction d'une composante relativiste. Même si cette avenue ne semble pas du tout explorée par Sperber et Wilson, il serait donc tout de même possible d'ajuster certains paramètres de la théorie et ainsi répondre à certaines critiques provenant des ethnopraticiens qui attaquaient l'ethnocentrisme de leur définition de la pertinence. J'ai seulement dû modifier la périphérie de la théorie pour y ajouter une composante qui considérerait les variables linguistiques, culturelles et sociales d'une situation d'énonciation de la théorie, mais sans jamais remettre en question l'universalisme de la pertinence.

Ce modèle pragmatique est en quelque sorte en accord avec Whorf qui pensait que l'individu n'était pas libre de décrire la nature avec une impartialité absolue parce qu'il était « contraint » par son chemin cognitif habituel. Dans le cas de la pragmatique, ce que j'ai montré est qu'il pourrait bel et bien exister une composante culturelle et linguistique qui modifie la façon d'interpréter une situation pragmatique. La différence est que la présence de celle-ci n'est pas en contradiction avec une vision universaliste du processus cognitif de détermination du sens. Comme lorsqu'il était question des idées de Bourdieu qui mentionnaient que l'habitus était à la fois origine et résultat, cette composante relativiste est en

---

<sup>72</sup> Ces considérations sont assez complexes et sorte quelque peu du cadre de ce travail. Certains de ces aspects de la continuité sociale et culturelle sont cependant abordés dans les textes de Robbins (2007) et de Guyer (2007), entre autres.

perpétuelle redéfinition et il agit à un niveau différent de l'utilisation de la pertinence comme telle. Les mécanismes cognitifs utilisés lors de l'évaluation de la pertinence d'un énoncé seraient guidés de façon similaire à ceux qui possèdent une composante autodéterminante (comme l'habitus). En fait, comme le pensaient les ethnopragmaticiens, le relativisme est important en pragmatique, mais il doit se situer à un niveau bien précis : celui de la définition de la valeur de la pertinence ce qui l'empêche d'avoir une influence sur le processus cognitif. En accord avec le traitement modulaire de la pensée de Fodor, ceci est presque équivalent à dire qu'il y a aurait un module relativiste indépendant au sein d'un système universaliste. Selon ce que j'ai décrit, il semble que ce soit le cas en pragmatique. Ce modèle saurait donc répondre aux critiques situées de part et d'autre du spectre relativiste.

### **13 Développements potentiels**

Le modèle présenté ici de la pertinence relative en pragmatique est avant tout purement conceptuel et il y a encore beaucoup de travail et de recherche à faire pour élaborer une solide théorie pragmatique qui inclurait une composante relativiste. Il y a en fait autant de questions à répondre qu'il y a de relations entre les éléments impliqués en pragmatique. Je privilégierais tout de même quelques avenues que je considère très intéressantes. Une de celles-ci serait d'analyser plus profondément l'assemblage pour tenter de formaliser une méthode (mathématique ou autre) pour essayer de représenter comment l'identité cognitive pourrait prendre forme dans un contexte donné. Il s'agirait de comprendre comment plusieurs relations complexes insolubles peuvent-elles donner une configuration efficace qui fonctionne convenablement quand vient le temps de l'appliquer à une situation particulière. Dans le même ordre d'idées, il faudrait aussi se pencher sur la notion de continuité de l'identité cognitive. Comme je l'ai mentionné précédemment, il faut comprendre s'il y a une continuité temporelle dans l'état de l'identité cognitive ou s'il s'agit de modifications discontinues (petits sauts quantiques successifs). Si la continuité n'est pas présente, il faudrait donc rendre compte des discontinuités occasionnées entre chaque changement à partir d'un état initial quelconque jusqu'à l'état final observé.

## 14 Langue et culture

*“The empirical fact is that culture looks more like the collected denizens of a tide pool than a single octopus...Each cultural model is “thing-like”, but all the models together do not form any kind of thing.”*  
(D’Andrade, 1995:249, tiré de Brown, 1999, p.98)

Avec ce travail de recherche, j’ai discuté de la relativité linguistique en lien avec l’aspect pragmatique du langage et j’ai tenté de le faire sans avoir à traiter directement de la différenciation entre l’influence de la langue ou celle de la culture sur la pensée. Il est cependant difficile de séparer ses deux composantes parce qu’elles sont souvent considérées comme connexes ou dépendantes l’une de l’autre. Ce bref épilogue servira à clarifier ma position sur les rapports entre la culture et la langue.

Certains auteurs, Bloch entre autres, affirment que l’on ne peut pas réduire la culture à ce qui est explicitement énonçable dans le langage (Brown, 1999). Pour eux, il y a une distinction à apporter entre langue et culture. Il semble même y avoir une relation hiérarchique entre les deux puisque la culture existe au-delà de la simple expression linguistique. La langue serait en quelque sorte une représentation partielle de la culture globale d’un individu. Cette façon de pensée occasionne un nouveau problème qui est de délimiter la place de la langue dans la culture. Pour se pencher sur l’influence que pourrait avoir la culture ou la langue sur l’esprit, il faudrait préalablement connaître quel est le rapport la entre langue et la culture. Même si cette distinction est rarement clairement définie dans les textes et ce flou conceptuel entre langue et culture n’empêche cependant pas de traiter la relativité linguistique comme étant l’influence qu’un composite langue/culture aurait sur la pensée. C’est un peu ce que j’ai fait ici, en ne mentionnant jamais explicitement s’il était question de langue ou de culture. Pour le modèle de la pertinence relative que j’ai présenté au chapitre précédent, l’important n’est pas de définir clairement quelles sont les limites de la culture et de la langue parce que les deux agissent au même niveau, celui de l’identité cognitive puisqu’elle fait aussi intervenir d’autres composantes de la personnalité comme les motivations ou la classe sociale. Pour bien comprendre comment l’assemblage à un contexte  $t_1$  se fait, il faudrait donc connaître les interactions entre toutes ces facettes et cela représenterait un travail colossal. Ce travail

s'effectuerait à un tout autre niveau que celui de ce mémoire qui ne porte que sur l'aspect pragmatique du langage puisqu'il serait question de formation de l'identité cognitive d'une personne, ce qui dépasse largement la simple analyse linguistique et requiert une vision globale de l'individu.

Il y a cependant déjà eu des recherches qui ont été effectuées séparément sur l'un ou l'autre de ces aspects. Par exemple, Gumperz et Levinson (Gumperz & Levinson, 1996) ont déterminé que certaines langues encodent le monde avec des concepts sémantiques distincts et que cela influence les processus cognitifs (G & L, 1996). Ceci les pousse à vouloir trouver une définition plus large de la signification pour tenir compte de ces pratiques culturelles différentes. De la même façon, certains travaux montrent le lien entre la logique des structures de raisonnement et les ensembles particuliers de valeurs et croyances culturelles (Brown, 1999). Avec ces études, il devient de plus en plus clair que la langue autant que la culture ont une influence sur la façon de penser, même s'il est difficile d'extraire l'influence directement à partir de ces expériences.

Comme j'ai voulu le démontrer dans ce travail, pour bien comprendre comment une telle influence peut avoir lieu, il est plus simple de décomposer le mécanisme cognitif en composante, en partie indépendante et distincte. Pour la pragmatique, il y aurait l'identité cognitive qui serait le siège commun de la culture et de la langue entre autres. Dans ce cas-ci, les deux sont donc au même niveau et les deux agissent à leurs manières non pas directement sur l'interprétation du sens, mais plutôt sur la configuration de l'identité cognitive. Le problème du rapport entre culture et langue se limite donc à l'intérieur de cette composante et la teneur de cette relation entre les deux ne devrait pas influencer le processus cognitif en lui-même. À ce niveau, il n'y a donc pas de distinction claire entre langue et culture : les deux jouent un rôle similaire et les deux sont interdépendants, mais ils sont contenus au niveau de l'identité cognitive seulement. La définition des rapports entre la langue et la culture dépasse le cadre de ce mémoire parce que les deux interagissent à l'intérieur de la composante cognitive et seulement le résultat de ces configurations est important selon le modèle pragmatique développé ici.

## 15 Conclusion

*“ The emerging picture is that each child can achieve the fully developed humanity implicit in the inherent capacity for language, culture, and mind only by committing to becoming a particular sort of human, that is, one imbued with a historically specific language, culture and mind. The deeper human universal, then, lies not so much in the substantive commonalities among these historical systems, but rather in the shared functional imperative of the tradeoff, that is, the imperative of engaging particular systems in order to consummate general development.”*  
(Lucy, 2004, p.21)

L'idée de relativité linguistique, après avoir été presque complètement rejetée durant les années où la grammaire universelle de Chomsky a émergé, semble refaire surface sous un nouveau jour. À ce titre, l'article d'Evans et de Levinson (Evans & Levinson, 2009) est justement une tentative très intéressante de briser ce monopole de la vision universaliste qui habite encore beaucoup d'esprits, particulièrement en linguistique et dans les sciences cognitives. Il y a effectivement une nouvelle tendance qui paraît mieux accepter une vision plus modérée de l'universalisme qui permet également d'y associer une version douce du relativisme (voir Lucy (2004), ou Gumperz et Levinson (1996)). Ces nouvelles approches ne rejettent d'emblée ni l'une ou l'autre des prémisses relativistes et semblent même plus enclines à reconsidérer les propos de Whorf qui ont été mal interprétés durant si longtemps (Leavitt (2011) et Darnell (1999)).

En marge du débat global sur la relativité linguistique, ce mémoire a été l'occasion de me pencher sur un seul aspect de la relativité linguistique : l'aspect pragmatique du langage. Il serait trop complexe, je crois, de traiter conjointement de toutes les possibles influences de la culture ou de la langue sur l'esprit dans son ensemble. Un avantage de l'approche modulariste de la pensée humaine, telle que prônée par Fodor (Fodor, 1985), est qu'il est bien vu de séparer l'esprit en plusieurs modules indépendants qui possèdent chacun une fonction propre. C'est cette possibilité qui m'a permis de me limiter uniquement à la pragmatique et d'omettre les autres aspects du langage (lexicologie, syntaxe, etc.). Même si la pragmatique est un

domaine de spécialisation assez jeune, il existe déjà une scission assez claire entre les approches relativistes et universalistes. C'est justement pour les comparer directement que j'ai choisi l'ethnopragmatique qui, je crois, représente très bien la branche relativiste, celle qui considère que les particularités culturelles et linguistiques sont trop souvent évacuées du discours en pragmatique. J'ai aussi choisi la théorie de la pertinence parce qu'il s'agit d'une théorie universaliste, mais aussi parce qu'elle me semblait avoir une structure qui pourrait permettre l'intégration d'un facteur relativiste, même si cela semble évacué des textes la concernant.

Les sections sur les idées de Bourdieu ont servi à présenter une approche complètement différente de celles ayant habituellement cours en linguistique. La notion d'habitus a ceci d'important qu'il s'agit d'un concept qui découle principalement de l'interaction entre une personne et l'environnement qui l'entoure. Bourdieu a poussé ses analyses très loin, ce qui lui a permis d'en dégager une espèce de structure type qui illustre sa façon de comprendre une interaction sociale ou anthropologique. Il existe aussi d'autres approches, comme celles d'Appadurai ou d'Ortner, qui, même si elles décrivent d'autres réalités différentes, semblent avoir une même structure interactionnelle profonde. L'assemblage n'est pas vraiment une théorie interactionnelle en soi puisqu'elle est plutôt une façon de décrire une configuration de relations complexes qui changent continuellement, mais elle est intéressante parce qu'elle rend compte de l'instanciation de relations complexes qui sont continuellement en changement.

Parce que je crois que l'aspect pragmatique du langage fait appel à un type d'interaction linguistique qui se rapproche de l'interaction décrite par Bourdieu, j'ai tenté de savoir s'il était possible d'intégrer ces nouveaux outils provenant des sciences sociales aux théories pragmatiques discutées. Il a rapidement été démontré que l'ethnopragmatique était beaucoup trop rigide pour être traitée de la même façon que l'habitus. Par contre, la théorie de la pertinence semblait avoir la flexibilité structurelle nécessaire pour accommoder une vision plus anthropologique de l'interaction communicationnelle. En utilisant la théorie de la pertinence comme base, j'ai essayé de décrire comment j'ajouterais une nouvelle composante qui pourrait tenir compte explicitement des particularités culturelles et linguistiques d'un individu. Grâce à l'introduction d'une composante qui renferme tout ce qui peut définir une personnalité (l'identité cognitive), j'ai pu expliquer que la théorie de la pertinence n'était pas intrinsèquement incompatible avec un traitement à la fois relativiste et universaliste de la

pragmatique. Relativiste parce qu'il y a prise en charge d'une certaine influence de la culture et de la langue sur la façon d'interpréter le sens; universaliste parce que le mécanisme comme tel de l'interprétation du sens est toujours le même, seules les variables d'évaluations varient d'une personne à l'autre et d'un contexte à l'autre.

En amorçant ce mémoire, mon but n'était pas de fermer à jamais le débat sur la relativité linguistique. Je voulais surtout définir quel pourrait être le rôle de la relativité dans une théorie de la pragmatique du langage et aussi démontrer qu'il existe déjà des théories en place qui sont en mesure de tenir compte des problèmes soulevés par la relativité linguistique. Je crois avoir aussi réussi à prouver que les structures utilisées pour décrire les interactions en anthropologie peuvent également être appliquées en pragmatique. Ceci vient aussi appuyer l'idée que les approches interdisciplinaires sont favorables en pragmatique. En effet, puisque son objet de recherche (l'interprétation du sens en contexte) est un domaine qui se situe à cheval entre plusieurs autres disciplines, je crois qu'il faut opter pour un décloisonnement intellectuel et un meilleur dialogue entre les diverses branches impliquées (linguistique, anthropologie, sciences cognitives, philosophie du langage, psychologie, etc.).

## 16 Bibliographie

- Appadurai, A. (1996). *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*: University of Minnesota Press.
- Appadurai, A. (2001). *Après le colonialisme: les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris: Payot.
- Bach, K. (1997). The Semantics-Pragmatics Distinction: What it is and Why it Matters. *Linguistische Berichte*, 8, 33-50.
- Barthes, R. (1989). *Leçon inaugurale au Collège de France, le 7 janvier 1977*: Seuil.
- Boas, F. (1889). On alternating sounds. *American Anthropologist*, 2, 47-54.
- Boas, F. (1906). Some philosophical aspects of anthropological research. *Science : New Series*, 23(591), 641-645.
- Boroditsky, L. (2003). Linguistic Relativity. In Macmillan (Ed.), *Encyclopedia of Cognitive Science* (Lynn Nadel ed., pp. 917-921): John Wiley and Sons.
- Bouchard, D. (À paraître). *The Nature and Origin of Language*: Oxford University Press.
- Bourdieu, P. (1977a). L'économie des échanges linguistique. *Langue français*(34), 17-34.
- Bourdieu, P. (1977b). Sur le pouvoir symbolique. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisation*, 32e année(3), 405-411.
- Bourdieu, P. (1978). Ce que parler veut dire. *Le français aujourd'hui*(41), 4-20.
- Bourdieu, P. (1984). Espace social et genèse des classes. *Actes de la recherche en sciences sociales*(52/53), 3-12.
- Bourdieu, P. (1992). *Habitus, illusio et rationalité*. Paris: Seuil.
- Bourdieu, P. (1994). *Raisons Pratiques*. Paris: Seuil.
- Bourdieu, P. (2001). *Sciences de la science et réflexivité*. Paris: Collège de France.
- Brown, P. (1999). Anthropologie Cognitive. *Anthropologie et Sociétés*, 23(3), 91-119.
- Cambiano, G. (2007). Cross-cultural Universals or Cultural Relativism *Protosociology, review of G.E.R. Lloyd, Cognitive Variations. Reflections on the Unity and Diversity of the Human Mind*. Oxford: Clarendon Press.
- Carroll, L. (2010). *Alice's Adventures in Wonderland and Through the Looking Glass*: Penguin Books.
- Carston, R. (1998). The semantics / pragmatics distinction: a view from Relevance Theory. *UCL Working Papers in Linguistics*, 10, 303-329.
- Carston, R. (2011). Relevance Theory. In G. R. e. D. G. Fara (Ed.), *Routledge Companion to the Philosophy of Language*. London.
- Casson, R. W. (1983). Schemata in Cognitive Anthropology. *Annual review of anthropology*, 12, 429-462. doi: 10.1146/annurev.an.12.100183.002241
- Chomsky, N. (1969). *Aspect of the Theory of Syntax*: MIT Press.
- Chomsky, N. (1977). Empiricism and Rationalism: Excerpted from Language and Responsibilities, 2013, from <http://www.chomsky.info/books/responsibility02.htm>
- Chomsky, N. (2007). Of Minds and Language. *Biolinguistics*, 1, 9-27.
- Collier, S. J. (2006). Global Assemblage. *Theory, Culture and Society*, 23.
- Darnell, R. (1999). Benjamin Lee Whorf et les fondements boasiens de l'ethnolinguistique contemporain. *Anthropologie et Sociétés*, 23(3), 53-68.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1981). *Les postulats de la linguistique*. Paris: Éditions de Minuit.
- Di Sciullo, A. M., & Williams, E. (1987). *On the definition of Word*: MIT Press.
- England, U. o. N. NSM Semantics in Brief, 2013, from <http://www.une.edu.au/bcss/linguistics/nsm/semantics-in-brief.php>
- Evans, N., & Levinson, S. C. (2009). The myth of language universals: Language diversity and its importance for cognitive science. *Behavioral and Brain Sciences*(32), 429-492.

- Fabian, J. (2002). *Time and the Other: How Anthropology Makes Its Object*: Columbia University Press.
- Fodor, J. (1985). Précis of The Modularity of Mind. *Behavioral and Brain Sciences*, 8(1-42), 1-5.
- Fodor, J. (1999). Why, why, does everyone go on so about the brain? *London Review of Books*, 21(19), 68-69.
- Goddard, C. (2006). Ethnopragmatics. A new paradigm. In C. Goddard (Ed.), *Ethnopragmatics: Understanding discourse in cultural context* (pp. 1-30). Berlin: Mouton de Gruyter.
- Goddard, C., & Wierzbicka, A. (1994). *Semantic and Lexical Universals: Theory and Empirical Findings*: John Benjamins.
- Goddard, C., & Wierzbicka, A. (2002a). *Meaning and Universal Grammar: Theory and empirical findings Volume 1*: John Benjamins.
- Goddard, C., & Wierzbicka, A. (2002b). *Meaning and Universal Grammar: Theory and empirical findings Volume 2*: John Benjamins.
- Goddard, C., & Wierzbicka, A. (2004). Cultural Scripts: What are they and what are they good for? *Intercultural Pragmatics (Special Issue on Cultrual Scripts)*, 153-165.
- Gumperz, J. J. (1996). The linguistic and cultural relativity of conversational inference. In J. J. Gumperz & S. C. Levinson (Eds.), *Rethinking linguistic relativity* (pp. 500).
- Gumperz, J. J., & Levinson, S. C. (1996). *Rethinking linguistics relativity*. New York: Cambridge University Press.
- Guyer, J. (2007). Prophecy and the Near Future: Thoughts on Macroeconomic Evangelical and Punctuated Time. *American Ethnologist*, 3(4), 409-421.
- Hagège, C. (1987). *L'homme de paroles: Contribution linguistique aux sciences humaines*. Paris: Gallimard.
- Hanks, W. F. (2005). Pierre Bourdieu and the practices of language. *Annual review of anthropology*, 34, 67-83.
- Harnad, S. (2003a). Categorical Perception. In Macmillan (Ed.), *Encyclopedia of Cognitive Science* (pp. 67-83): John Wiley and Sons.
- Harnad, S. (2003b). The symbol grounding problem *Encyclopedia of Cognitive Science*: Nature Publishing Group.
- Harnad, S. (2009). Cohabitation at 70, Cognition at 20 *Cognition, Computation, and Pylyshyn*. Dedrick, D.: MIT Press.
- Harris, C. L. (2003). Language and Cognition *Encyclopedia of Cognitive Sciences*. London: MacMillan.
- Hauser, M. D., Chomsky, N., & Fitch, W. T. (2002). The Faculty of Language: What Is It, Who Has It and How Dit It Evolve? *Science*, 298, 1569-1579.
- Inghilleri, M. (2003). Habitus, field and discourse. *Target*, 15(2), 243-268.
- Juanals, B., & Noyer, J.-M. (2007). D. H. Hymes, vers une pragmatique et une anthropologie communicationnelle. *Infocom: Réécrire la gènèse, Revue Hermès CNRS*(47).
- Kay, P. (1999). La recherche interlinguistique sur les noms de couleur. *Anthropologie et Sociétés*, 23(3), 69-90.
- Leavitt, J. (2011). *Linguistic Relativities: Language Diversity and Modern Thought*. Cambridge University Press.
- Lucy, J. A. (2004). Language, Culture and Mind in Comparative Perspective. In M. Achard & S. Kemmer (Eds.), *Language, Culture and Mind* (pp. 1-21). Stanford, California: University of Stanford Press.
- Machery, E., Mallon, R., Nichols, S., & Stich, S. (2004). Semantics, Cross-cultural Style. *Cognition*, 92, B1-B12.
- Marcus, G. E., & Saka, E. (2006). Assemblage. *Theory, Culture and Society*(23), 101-106.
- Moeschler, J., & Reboul, A. (1994). *Dictionnaire encyclopédique de la pragmatique*: Éditions du Seuil.

- Moeschler, J., & Reboul, A. (1998). *La pragmatique aujourd'hui: une nouvelle science de la communication*.
- Ong, A., & Collier, S. J. (2004). *Global Assemblages: Technology, Politics and Ethics as Anthropological Problems*: Wiley-Blackwell.
- Ortner, S. B. (2006). *Anthropology and Social Theory: Culture, Power and the Acting subject*: Durham University Press.
- Peeters, B. (2006). *Semantic Primes and Universal Grammar: Empirical evidence from the Romance languages*: John Benjamins.
- Pinker, S. (2007). *The Language Instinct: How the Mind Creates Language*: Harper Perennial Modern Classics.
- Putnam, H. (1981). *Reason, Truth and History*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Radford, A. (1997). *Syntax: A minimalist Approach*: Cambridge University Press.
- Recanati, F. (2004). *Literal Meaning*: Cambridge University Press.
- Recanati, F. (2005). Pragmatics and Semantics *The Handbook of Pragmatics* (pp. 864): Wiley-Blackwell.
- Recanati, F. (2008). *Philosophie du langage (et de l'esprit)*. Paris: Gallimard.
- Rey, G. (2006). Language of Thought *Encyclopedia of Cognitive Science*: John Wiley and Sons.
- Robbins, J. (2007). Continuity Thinking and the Problem of Christian Culture: Belief, Time and the Anthropology of Christianity. *Current Anthropology*, 8(1), 5-38.
- Sahlins, M. (1976). *Culture and practical reason*: University of Chicago Press.
- Saussure, L. d. (2004). Pragmatique, praxis, contexte social, contexte logique. *Cahier de linguistique française*(26), 437-456.
- Searle, J. R. (1980). Minds, brains, and programs. *Behavioral and Brain Sciences*, 3(3), 417-457.
- Sperber, D., & Origgi, G. (2012). A pragmatic perspective on the evolution of language *Meaning and Relevance*: Cambridge University Press.
- Sperber, D., & Wilson, D. (1986). *Relevance: Communication and communication*. London: John Wiley & Sons.
- Sperber, D., & Wilson, D. (1996). Fodor's Frame Problem and Relevance Theory. *Behavioral and Brain Sciences*, 19(3), 530-532.
- Swoyer, C. (2010). Relativism. *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* Retrieved 2013, from <http://plate.stanford.edu/archives/win2010/entries/relativism>
- Wierzbicka, A. (1988). *The Semantics of Grammar*: John Benjamins.
- Wierzbicka, A. (1991). *Cross-cultural Pragmatics*: Mouton de Gruyter.
- Wierzbicka, A. (1992). *Semantics, Culture and Cognition*: Oxford University Press.
- Wierzbicka, A. (1996). *Semantics: Primes and Universals*: Oxford University Press.
- Wikan, U. (2009). Beyond the words: the power of resonance. *American Ethnologist*, 19(3), 460-482.
- Wilson, D., & Sperber, D. (2006). Relevance Theory *The Handbook of Pragmatics* (pp. 864): Wiley-Blackwell.
- Wilson, D., & Sperber, D. (2012). *Meaning and Relevance*: Cambridge University Press.
- Zigon, J. (2010). Moral and Ethical Assemblage. *Anthropological Theory*, 10(1-2), 3-15.

## **Annexe A**

### **Principe de coopération et maximes de la communication de Grice**

Cet extrait est tiré du Dictionnaire encyclopédique de la pragmatique de Moeschler et Reboul (1994), p.181.

#### Principe de coopération

*Que votre contribution à la conversation soit, au moment où elle intervient, telle que le requière l'objectif ou la direction acceptée de l'échange verbal dans lequel vous êtes engagé.*

*Plus précisément, l'idée de coopération peut être explicitée par quatre catégories générales :*

#### Maximes de quantité

- 1. Que votre contribution contienne autant d'information qu'il est requis.*
- 2. Que votre contribution ne contienne pas plus d'information qu'il n'est requis.*

#### Maximes de qualité (de véridicité)

*Que votre contribution soit véridique :*

- 1. N'affirmez pas ce que vous croyez être faux.*
- 2. N'affirmez pas ce pour quoi vous manquez de preuves.*

#### Maxime de relation (de pertinence)

*Parlez à propos (soyez pertinent).*

#### Maximes de manière

*Soyez clair :*

- 1. Évitez de vous exprimer avec obscurité.*
- 2. Évitez d'être ambigu.*
- 3. Soyez bref (évitez toute prolixité inutile).*
- 4. Soyez ordonné.*

# Annexe B

## Polysémie et Allolexie dans le modèle de la sémantique universelle

Wierzbicka a tenu à répondre à certaines critiques, qui, comme Cattelain, tel que cité dans Goddard et Wierzbicka (2002a), considéraient que la polysémie et l'allolexie<sup>73</sup> étaient problématiques dans son modèle. Selon Goddard et Wierzbicka, il serait très étonnant que toutes les langues naturelles soient sous la forme « *one form, one meaning* » (Goddard & Wierzbicka, 2002a) et cela se reflète bien par le fait que les langues naturelles n'ont pas été conçues par les linguistes et que le rôle de ces derniers est plutôt de rendre compte de la réalité du langage. Pour Wierzbicka donc, il n'y a dans les faits aucun problème s'il est possible de bien rendre compte de ces ambiguïtés dans son modèle sémantique.

### 16.1.1.1 Polysémie

Pour prouver qu'un mot est polysémique et pas seulement vague, il faut être capable de bien définir les différences sémantiques entre les sens possibles (Goddard & Wierzbicka, 1994). Un mot polysémique est un lexème qui possède plusieurs unités lexicales (Goddard & Wierzbicka, 2002a). Souvent, une analyse poussée est requise pour bien différencier les sens impliqués. Comme Peeters le démontre (Peeters, 2006) pour les primes *FEEL* et *WANT*, il peut arriver que le sens de ces primes dans une langue donnée soit en fait un amalgame de deux composantes sémantiques distinctes. L'ambiguïté ainsi perçue est causée par l'action conjointe d'une composante sémantique irréductible et par une autre composante sémantique réductible. C'est-à-dire que ce type de concept est divisé en une partie se rapportant à un prime sémantique pendant que l'autre requiert d'être décomposée en différents sens plus primordiaux. Il est évidemment nécessaire de très bien maîtriser la langue d'étude pour pouvoir bien cerner ces petites subtilités qui viennent expliquer le caractère polysémique du mot.

---

<sup>73</sup> Il existe aussi une ambiguïté concernant les portemanteaux, mais je ne vais pas discuter de ce cas ici. Un portemanteau est un mot qui exprime une combinaison de primes sémantiques (Peeters, 2006). Le mot *can't* en anglais est un bon exemple de ce phénomène, car il combine le sens de CAN et de NOT.

### 16.1.1.2 Allolexie

Le terme allolexie est utilisé lorsque deux mots différents ont le même sens dans des contextes complémentaires<sup>74</sup>. Wierzbicka démontre que la paire *DO/DID* ne sont pas des allolexes en anglais, mais que cela ne les empêche pas de l'être dans le MSN (Goddard & Wierzbicka, 1994). Ceci s'explique parce que le sens de *DO* en anglais n'est pas tout à fait le même sens que *DO* dans le MSN car la référence temporelle y est toujours représentée indépendamment en terme lexical et que la distribution de l'un ou de l'autre est déterminée par le contexte (Goddard & Wierzbicka, 2002a). Les contraintes casuelles de la sélection d'un mot sont aussi parfois à tort considérées comme étant polysémiques, même s'ils n'ont pas réellement des sens différents<sup>75</sup>. Ceci s'explique parce que la distinction sémantique entre les cas ne peut pas s'expliquer avec une paraphrase, ce qui rejette donc la polysémie. Dans ces cas-ci, il est plutôt question d'une forme différente du même mot et il s'agit donc d'une allolexie. Ces variantes lexicales sont déterminées par les propriétés particulières d'une langue, mais pas par celles des primes sémantiques eux-mêmes (Goddard & Wierzbicka, 2002a). En terminant, Wierzbicka précise que les différences morphologiques de surface sont attribuables à des distinctions du niveau sémantique, mais que cela n'implique pas que l'absence de différences notables au niveau morphologique indique qu'il n'existe pas de différences au niveau sémantique (Wierzbicka, 1988). Ceci est d'autant plus vrai parce les différences sémantiques peuvent s'exprimer indépendamment au niveau morphologique ou au niveau de la syntaxe de la langue. Autrement dit, le sens unique s'obtient à partir de primes sémantiques utilisées, mais aussi de la manière dont leur combinaison se fait (Wierzbicka, 1996). Si l'approche basée sur le MSN est valide, l'étude de la sémantique serait donc ancrée directement dans un cadre interlinguistique valide et intelligible. De plus, si ce modèle s'avère correct, il devient possible de décrire la syntaxe comme faisant intégralement partie de la sémantique depuis le début, ce qui réglerait les problèmes de la grammaire générative qui dérive plutôt la sémantique d'une syntaxe préexistante (Goddard & Wierzbicka, 2002b).

---

<sup>74</sup> L'allolexie peut s'illustrer facilement à l'aide de la paire *je/moi* en français. Pour savoir si X et Y sont des allolexes, il faut ne pas pouvoir produire une paraphrase qui permette d'identifier une différence sémantique entre les deux (Goddard & Wierzbicka, 2002a).

<sup>75</sup> Par exemple lorsque le sujet d'un verbe est ergatif, nominatif ou autre.

